PER
V-213
Ex. 2

VIE EN ROSE

NOVEMBRE DÉCEMBRE 1982 • $2.50

Des femmes et des arts à São Paulo:
«Dieu est brésilienne»

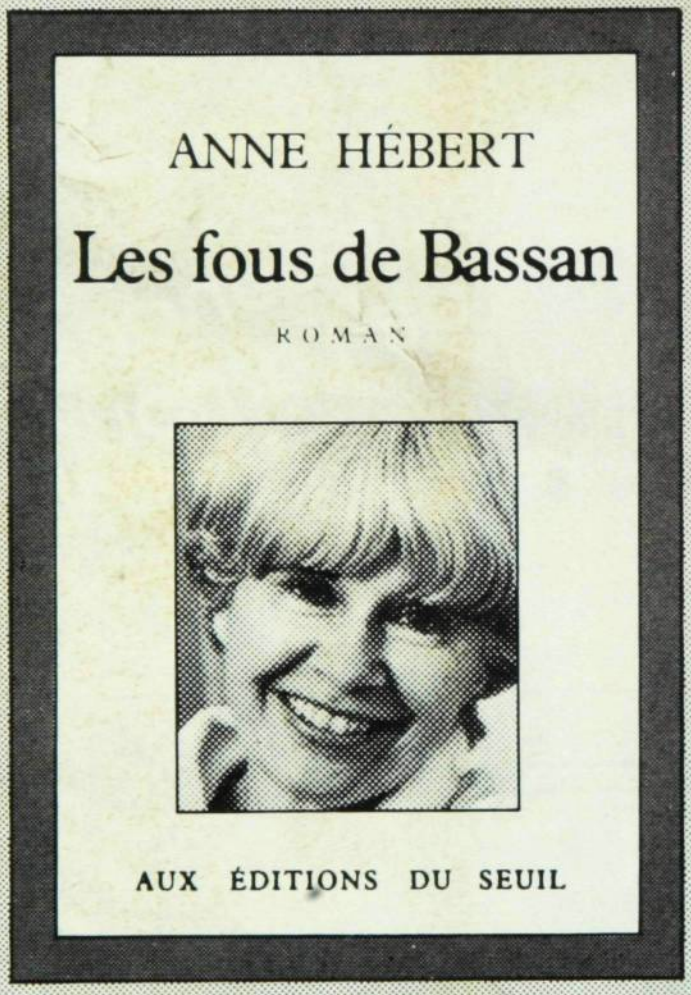
Elections à Montréal:
Mon maire, mon miroir...

D'une mère à l'autre

DOSSIER MATERNITÉ

Bureau du dépôt légal
Bibliothèque Nationale du Québec
1700 rue St-Denis
Montréal, H2X 3K6

Passionné, lyrique et brûlant



**Le vent souffle trop fort sur la côte...
Il entête et rend fou... Un drame bouleverse la vie immobile du petit village de Griffin Creek...**

256 pages

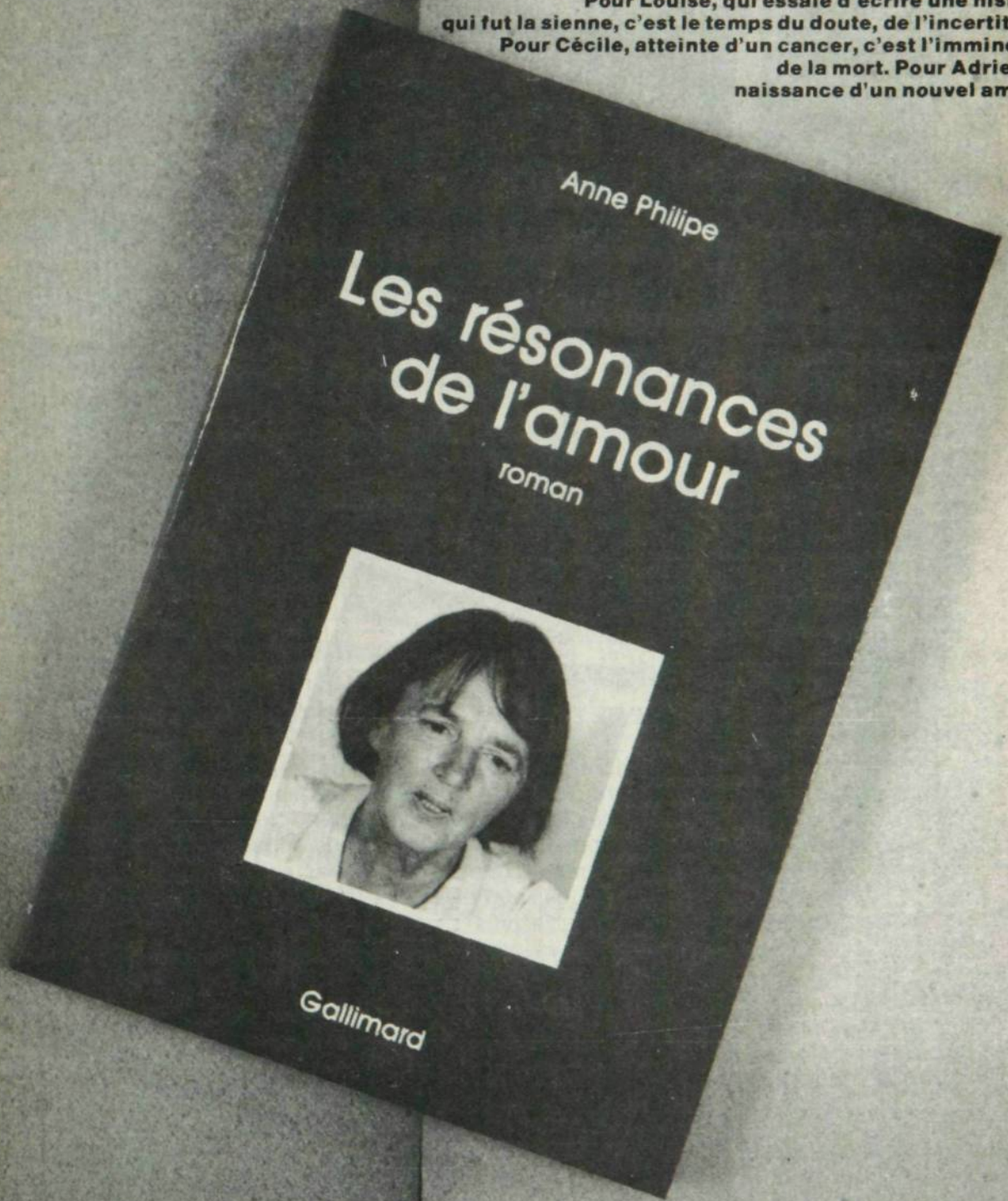
Par l'auteur de "**Kamouraska**" (Prix des Libraires 1971)

Un roman Seuil

12,95$

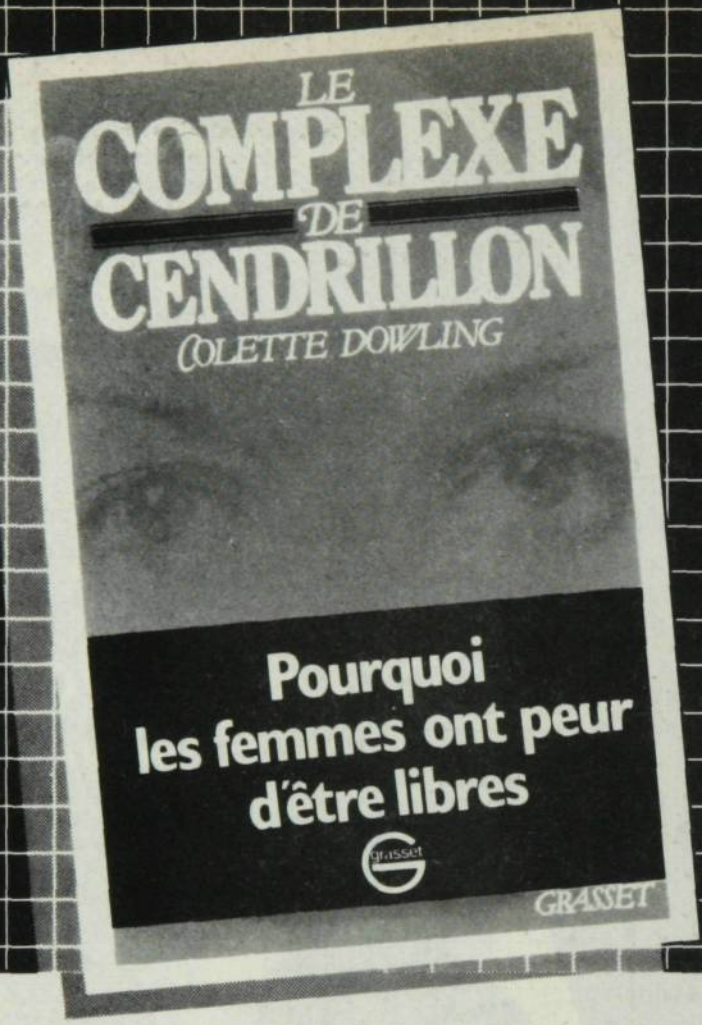
IL FAUT LIRE

Du printemps à l'automne, entre deux équinoxes, au bord de la Méditerranée, deux femmes et un homme arrivent à un moment crucial de leur existence. Pour Louise, qui essaie d'écrire une histoire qui fut la sienne, c'est le temps du doute, de l'incertitude. Pour Cécile, atteinte d'un cancer, c'est l'imminence de la mort. Pour Adrien, la naissance d'un nouvel amour.



GALLIMARD

$12.95



LE COMPLEXE DE CENDRILLON de COLETTE DOWLING

Qui ne se souvient de la petite Cendrillon qui rêvait du Prince charmant? Un conte pour fillettes? Certes, mais aussi la dure loi des femmes découverte par Colette Dowling quand elle a pris conscience que nous étions toutes des Cendrillon: femmes amoureuses, mariées, seules, veuves ou divorcées, jeunes ou vieilles... *Le Complexe de Cendrillon* la découverte la plus importante qui annonce le début d'une nouvelle révolution féminine.

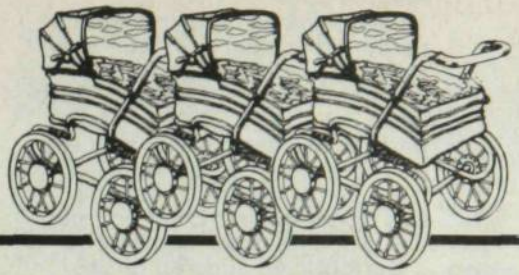
Éditions Grasset **14,95$**
284 pages

H chez votre libraire

diffusion **HACHETTE** *International canada inc.*

publi-conseil ltée

sommaire



DOSSIER

21
«TOUTE LA VIE HUMAINE SUR LA PLANÈTE EST NÉE D'UNE FEMME»
A. Rich

22
D'UNE MÈRE À L'AUTRE
Françoise Guénette

25
À LA RECHERCHE DU PLAISIR PERDU
Ariane Émond
Nicole Bernier

28
PLANTER AMOUREUSEMENT UNE BOMBE
Hélène Lévesque

30
QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LE FAIT D'ÊTRE MÈRE
Greta Hofmann-Nemiroff

31
LES BONNES RÉFÉRENCES

32
PROFESSION: SAGE-FEMME
Francine Pelletier

34
L'INSÉMINATION ARTIFICIELLE, UNE QUESTION-CLEF
Lise Moisan

ÉDITORIAL **4**

COURRIER **7**

COMMUNIQUÉS **8**

LES US QUI S'USENT / Monique Dumont **11**

ENTREFILETS AU POIVRE / Sylvie Dupont **13**

CHRONIQUE DÉLINQUANTE / Hélène Pedneault
Y a-t-il un bébé dans la salle ? **14**

ACTUALITÉ / Françoise Guénette
Élections à Montréal : Mon maire, mon miroir... **15**

ENTREVUE AVEC TI-GRACE ATKINSON / Joyce Rock
L'odyssée d'une amazone : agonie et extase **18**

DOSSIER MATERNITÉ
D'une mère à l'autre **21**

LE POINT AVEUGLE / Sylvie Roche **36**

PRONOSTICS POLITIQUES / Hélène Lévesque
Remaniement ministériel **39**
Pas encore les confitures !... **40**

JOURNAL INTIME ET POLITIQUE / Shirley Pettifer
Mère et fils **42**

FICTION / Greta Hofmann-Nemiroff
Mission de paix **44**

HISTOIRE / Line Saintonge
... de femmes et d'infirmières **46**

ÉVÉNEMENT / Françoise Guénette
À la défense de Jocaste **50**

REPORTAGE / Pol Pelletier
Des femmes et des arts à Sao Paulo : «Dieu est brésilienne !» **52**

MUSIQUE / Andrée Côté
Ma T'Chum : sortir des mots doux **56**

CINÉMA / Joyce Rock
Les Rendez-vous d'automne : «blind date» **58**

PAGES FLASHES
Livres, vues, spectacles, nouveautés... **60**

JAMBETTES / Andrée Brochu **71**

éditorial

Entre leurs statistiques

ÉQUIPE DE RÉDACTION
Suzanne Ducas, Sylvie Dupont, Ariane Emond, Françoise Guènette, Anne de Guise, Lise Moisan, Francine Pelletier.

COMITÉ DE LECTURE
Nicole Campeau, Andrée Côté, Françoise Guènette, Anne de Guise, Jovette Marchessault, Francine Pelletier, Joyce Rock, Claudine Vivier.

COLLABORATION
Nicole Bernier, Madeleine Champagne, Andrée Côté, Louise Desmarais, Monique Dumont, Catherine Éveillard, Marie-Hélène Falcon, Greta Hofmann-Nemiroff, Jocelyne Lepage, Hélène Lévesque, Hélène Pedneault, Pol Pelletier, Shirley Pettifer, Joyce Rock, Line Saintonge, Chantal Sauriol, Francine Tremblay, Claudine Vivier.

ILLUSTRATION
Catherine Beaunez, Andrée Brochu, Marie Cinq-Mars, Marie-Andrée Côté, Mimi Côté, Michèle Guérette, Marie-Josée Lafortune, Madeleine Leduc, Nicole Morisset, Sylvie Roche.

PHOTOGRAPHIE
Marik Boudreau, Suzanne Girard, Anne de Guise, Camille Maheux, Francine Pelletier, Joyce Rock.

COUVERTURE
Andrée Brochu

DIRECTION ARTISTIQUE
Nicole Morisset

CORRECTION D'ÉPREUVES
Suzanne Bergeron

COMPOSITION
Concept Médiatexte inc., 834 Bloomfield, Outremont, (514) 272-9545

IMPRESSION
Imprimerie Transmag inc., 5695 Boul. des Grandes Prairies, St-Léonard

DISTRIBUTION
Les Distributeurs Associés du Québec (DAQ), 3 600 Boul. du Tricentenaire, Pointe-aux-Trembles Média Services, 185 ouest Louvain, Montréal

PERMANENCE
Suzanne Ducas (finances), Ariane Emond (promotion), Françoise Guènette et Francine Pelletier (rédaction)

PUBLICITÉ
Claude Krynski : (514) 843-7226

ABONNEMENT
11$ ordinaire (6 numéro/an), 25$ soutien, 50$ mécène, 18$ à l'étranger, 24$ par avion. Responsables : Suzanne Ducas, Nicole Bernier

LA VIE EN ROSE est éditée par les Productions des années 80, corporation sans but lucratif. On peut nous rejoindre de 9 h 30 à 5 h au 3963, rue St-Denis, à Montréal, H2W 2M4, ou en téléphonant au (514) 843-8366.

Tout texte ou illustration soumis à LVR passe devant un comité de lecture. Date de tombée : 2 mois avant la prochaine parution.

Dépôt légal : Bibliothèques nationales du Québec et du Canada, ISSN-0228-549
Courrier de deuxième classe : 5188

Le 28 septembre dernier, Pierre-Marc Johnson, ministre des Affaires sociales, déclarait : «Nous sommes dans une époque de déresponsabilité. Il faut revenir à des valeurs traditionnelles d'entraide, de charité et de bénévolat.»[1] À 74 181$ par an, le petit gars de St-Pie-de-Bagot s'en est peut-être éloigné, du bénévolat. Ce n'est pas le cas de la majorité des Québécoises. C'est pourquoi son discours nous inquiète.

Surtout que suite au remaniement ministériel de l'automne, le même Johnson risque d'hériter à son corps défendant de la politique familiale annoncée et élaborée depuis deux ans par le gouvernement péquiste. En période de crise économique, alors que l'État sabre dans les salaires de ses employés, que pouvons-nous attendre de cette politique «intégrée» ? Des mesures concrètes impliquant de nouveaux budgets pour des garderies, des logements, des modes de transport mieux adaptés aux parents ? Ou de simples énoncés de principes masquant une autre incitation aux femmes à travailler gratuitement ?

Petite histoire d'une politique

En fait, le PQ est préoccupé depuis longtemps par la chute «dramatique» du taux de natalité québécois. En juin 1980, soucieux sans doute de se réconcilier avec les «Yvette» – 60% de son électorat féminin – le gouvernement annonçait une «mesure susceptible de favoriser les naissances». En réalité, il ne faisait qu'étendre à toutes les femmes au foyer la prime de 240$ par accouchement déjà accordée aux travailleuses. Cette mesure jugée ridiculement insuffisante et naïve par la population, le ministre d'État au Développement social, Denis Lazure, en fit un «geste humanitaire» et promit pour bientôt une «politique familiale élaborée dans une optique féminine, à partir des besoins de la (!) femmes».[2]

Le même été, Lazure donnait donc au Conseil des affaires sociales et de la famille (du MAS) le «mandat de préparer les éléments de base d'une politique familiale».

À l'automne 1981, il formait pour élaborer cette politique un comité interministériel d'où était cependant absent le Conseil du statut de la femme. En même temps il créait un comité consultatif composé d'environ 25 organismes, surtout familiaux, mais excluant la quasi-totalité des groupes de femmes, des groupes populaires préoccupés de logement, de garderies, de transport... bref, tous ceux et celles dont les revendications, sans être vouées à la défense de la famille, visent à en améliorer grandement les conditions de vie.

À l'été 1982, le Conseil des affaires sociales et de la famille remettait son devoir au ministre. Partant d'une définition «progressiste» (en fait simplement réaliste) d'une famille non plus nucléaire mais «groupe parent(s) – enfant(s) vivant ensemble dans une certaine continuité», le Conseil constatait la dénatalité, en attribuait la cause principale à des problèmes financiers, bien sûr, mais plus profondément à la difficulté pour les femmes de retourner sur le marché du travail après une grossesse : «De simples aides financières ne suffiront pas (...) Il faut revaloriser le travail à la maison ainsi que le (?) parent chargé d'enfant(s). En somme, c'est toute l'organisation sociale et l'organisation du travail qui doivent faire l'objet d'une politique familiale.»[3]

Cet automne, la politique familiale était prête et nous attendions Lazure d'un jour à l'autre. Mais voilà que pour remanier on met la hache dans les ministères d'État, et que Lazure se retrouve préposé aux relations avec les citoyens. Qu'adviendra-t-il désormais de «sa» politique familiale ? Qui sera chargé de sa mise en oeuvre, ou de sa mise sur tablettes ? Nous ne le savons pas encore, fin octobre. Mais, en suivant la logique administrative gouvernementale, ce serait le MAS et Johnson. Johnson dont l'engouement subit pour le bénévolat nous inquiète.

Quelle sorte de politique ?

En temps de crise, tout le monde doit se serrer la ceinture. Air connu. Mais si les travailleurs de l'État ou de Chrysler voient leurs salaires diminuer, toutes les femmes qui travaillent gratuitement à élever les enfants verront-elles leur tâche augmenter ? Ce serait logique. Faute d'argent, nous devrions utiliser nos ressources inépuisables : la générosité et l'amour ?

Comme nous ne jouissons pas de ces fuites d'informations gouvernementales parfois si bien orchestrées, nous devons – pour savoir – chercher des indices de leurs intentions dans le passé récent, à travers leur propre «inventaire des principales mesures et actions du Gouvernement du Québec à l'égard des familles».

et le trafic de cinq heures

Avant 1976 et l'arrivée au pouvoir du PQ, il y avait déjà des allocations familiales (maximum actuel : 487,60$ par an, pour quatre enfants. Qui ferait des enfants à ce prix ?), des exemptions fiscales pour les enfants à charge (traditionnellement réclamées par les pères de famille, et par ailleurs régressives, c'est-à-dire favorisant les contribuables à revenu élevé) et, depuis 1974, le plan Bacon, première réponse gouvernementale aux pressions (émanant surtout des femmes) pour des garderies.

À ces principales mesures, le gouvernement péquiste ajoutait l'allocation de maternité (240$ par naissance), le retrait préventif aux travailleuses, le congé de maternité avec sécurité d'emploi pour les employées des secteurs public et para-public et son programme d'accession à la propriété (aide financière aux parents d'enfants de moins de 12 ans, sous forme de subvention à l'achat d'une maison).

Bref, des mesures qui ne font qu'atténuer les injustices les plus flagrantes, toujours, semble-t-il, dans l'optique de mieux concilier maternité et travail rémunéré.

Puis, le PQ instaura l'allocation de disponibilité, un remboursement d'impôt au «parent» qui reçoit des allocations familiales (donc aux femmes d'abord, accessoirement aux veufs et aux pères célibataires) et qui reste «disponible» à domicile au lieu de faire garder les enfants. Les montants alloués sont de 300$ pour un enfant, de 500$ pour deux, et de 100$ par enfant supplémentaire. Celles qui acceptent cette allocation ne peuvent plus déduire de leurs impôts leurs frais de garde.

Voilà pour les mesures qu'eux-mêmes identifient comme «familiales». Mais quand le Conseil des affaires sociales et de la famille dit que «c'est toute l'organisation sociale et l'organisation du travail qu'il faut changer», nous sommes d'accord. Prenons l'exemple du travail, justement, et voyons tout ce que le gouvernement péquiste n'a pas fait, malgré ses prétentions, pour améliorer la situation réelle des femmes/mères travailleuses salariées ?

Avec la crise, nous voyons notre situation empirer, notre salaire moyen s'écarter davantage du salaire masculin et s'accroître les tendances au travail à temps partiel et au travail au noir (dit «à domicile», donc «au foyer» ?). Or, qu'est-ce qui caractérise ces deux formes de cheap labour ? Le fait qu'elles rendent les mères encore plus disponibles aux «besoins du foyer», donc à l'éducation – toujours gratuite – des enfants. C'est cela, concilier maternité et travail rémunéré ?

Il semble que oui pour le gouvernement, puisque loin de légiférer pour contrôler l'extension du travail précaire, c'est-à-dire à temps partiel ou au noir (et répondre ainsi aux demandes féministes et syndicales), il l'encourage plutôt, [5] y voyant une solution partielle à la crise du chômage (d'accord en cela avec le Conseil du patronat) et, plus, un remède à la crise de la famille. C'est là que les paroles de Johnson prennent tout leur sens – inquiétant.

Action positive et salaire au travail ménager

Car quelles seraient pour les travailleuses salariées et pour toutes les femmes les vraies façons de concilier maternité et travail ? D'abord la mise en place d'une véritable politique d'action positive, qui ferait plus qu'empêcher la discrimination à l'accès et à la promotion des femmes, qui les favoriserait nettement, leur permettant de rattrapper deux siècles d'exclusion du salaire ou de sur-exploitation comme main-d'oeuvre d'appoint.

Si les hommes – du patronat, du gouvernement ou des syndicats, leurs arguments varient peu sur le fond – s'y opposent, ce n'est pas que par crainte de voir les privilèges de leur sexe menacés mais bien, plus fondamentalement, parce qu'ils nous perçoivent d'abord comme mères, notre premier rôle social restant d'entretenir la Famille – enfants, mari, ménage.

Il y aurait une dernière façon de vraiment concilier maternité et travail rémunéré, sans doute trop évidente pour que nos dirigeants y aient songé, et ce serait de payer pour le travail que nous faisons déjà, «anyway» : le travail ménager. Car le droit (?) à ce travail-là, nous l'avons depuis toujours.

Nous le voulons reconnu, donc rémunéré, non pas pour en garder le (douteux) privilège, mais pour qu'il y ait un intérêt réel à le partager. Sinon, toutes les recommandations du CSF, du CASF et d'autres consultants gouvernementaux (préconisant le partage des tâches domestiques et parentales) resteront lettre morte. Car il nous arrive d'être d'accord avec notre premier ministre René Lévesque, quand il déclarait par exemple à Pointe-au-Pic, sortant d'un de ces classiques «lac à l'épaule» : «En ces temps de crise, les vrais ravages du chômage ne sont pas uniquement matériels et ils sous-tendent un drame humain : la perte de la dignité humaine liée à la perte de salaire.» [5] Oui, nous la voulons aussi, cette «dignité du salaire».

Leur natalité, notre maternité

Action positive et salaire au travail ménager représentent nos intérêts à nous. Qui sont bien loin des intérêts gouvernementaux et des politiques «natalistes». Cette distance est si grande que le gouvernement et les démographes eux-mêmes doivent constater l'inefficacité de toutes les politiques natalistes passées. Pourquoi ces échecs ? Parce que natalité et maternité sont aux deux bouts de la même lorgnette. Ils pensent à eux, à leur société, nous pensons à nous et à nos enfants. Ils pensent à «l'accroissement des ressources humaines», à l'avenir nucléaire, à notre liberté hypothéquée.

Ils disent natalité, nous pensons maternité. C'est la différence entre «l'indice synthétique de fécondité de 1,8%» et le fait d'aller chercher un ou deux enfants à la garderie, dans le trafic de cinq heures.

C'est la différence entre les enfants qu'ils veulent, et ceux que nous ferons, ou ne ferons pas, quel que soit le marché de dupes qu'ils seront tentés de nous proposer.

L'ÉQUIPE DE RÉDACTION

P.S. : Et que toutes celles qui ne seront pas contentes de la politique familiale aillent se plaindre à Denis Lazure, responsable des relations avec les citoyens-ennes.

1/ *La Presse, 29 septembre 1982, page 1.*

2/ *Le Soleil, juillet 1980, cité par Suzanne Messier, du Conseil du statut de la femme, «Peut-on concilier politique nataliste et féminisme ?», in Cahiers québécois de démographie, août 1981.*

3/ *«La Famille, demain», rapport du Conseil des affaires sociales et de la famille, Éditeur officiel du Québec, 2e trimestre 1982.*

4/ *Le ministère des Communications lui-même vient d'amorcer pour ses employées de bureau un programme de travail informatisé à la maison. Voir dossier de LVR de septembre 82.*

5/ *Entendu au télé-journal de Radio-Canada, le 18 septembre 1982.*

Programme de l'intégration des arts à l'architecture

Tous les créateurs et créatrices professionnels en arts visuels sont invités à s'inscrire à leur banque régionale de renseignements ou, s'il y a lieu, à mettre à jour leur dossier.

Le programme de l'intégration des arts à l'architecture est permanent. Chaque année, de nouveaux projets de construction des ministères s'y ajoutent, permettant la réalisation d'oeuvres d'art sur tout le territoire québécois.

Pour tout renseignement ou pour obtenir les formulaires d'inscription, s'adresser au bureau du Ministère dans votre région ou au Secrétariat du programme de l'intégration des arts à l'architecture à l'adresse suivante:

Secrétariat du programme de l'intégration
des arts à l'architecture
Ministère des Affaires culturelles
225, Grande Allée est
Rez-de-chaussée, Bloc C
Québec (Québec) Tél.: (418) 643-1678
G1R 5G5

Ministère des
Affaires culturelles
Direction des arts de l'environnement

SPGQ

Syndicat de Professionnels du Gouvernement du Québec

La maternité, ce n'est ni chômage ni maladie

Les femmes travaillant dans la fonction publique ont déjà quant à la maternité certains droits qu'elles désirent voir étendre à toutes. Cependant elles en ont assez:

- des conditions posées par l'assurance-chômage qui leur font perdre leur droit à un congé maternité payé de 20 semaines
- de faire semblant d'être malade avec les pénalités qu'elles risquent lorsque la présence auprès de leurs enfants est nécessaire, ou que leurs enfants sont malades
- d'assurer **seules** les coûts liés aux grossesses. Les visites prénatales, les interruptions de grossesse avant 20 semaines de gestation, les complications pendant ou après la grossesse, sont assimilés à leurs maladies.

Le SPGQ a des revendications, dans le cadre des présentes négociations, pour régler ces problèmes.

Soyons solidaires!

Le comité des femmes
du SPGQ.

155, boul. Charest est, C.P. 3007, Saint-Roch, Québec.
Québec, G1K 6X9. (418) 647-5780

CSN

COMITÉ DE LA CONDITION FÉMININE DE LA CSN

Vient de paraître une brochure sur le retrait préventif des femmes enceintes et qui allaitent:

TRAVAILLER ET AVOIR DES ENFANTS EN SANTÉ.

Disponible au centre de documentation de la CSN (.50¢)

1601 de Lorimier Montréal H2K 4M5 – (514) 598-2109

Pour en finir avec le statu quo

(En réponse à l'article «Ode au lesbianisme», de Normand Girard, paru dans le Journal de Montréal le 31 août dernier.)

Je conçois, monsieur, que vous puissiez être en désaccord avec la partie «réflexion sur la sexualité» du document rendu public en juin 81 par le Conseil du statut de la femme (CSF) et intitulé «Essai sur la santé des femmes». Cependant, je ne comprends pas pourquoi vous vous acharnez à discréditer le document entier (...) Vous parlez beaucoup de l'utilisation qu'on peut faire de l'argent des payeurs de taxes. Rappelez-vous que beaucoup de ces payeurs de taxes sont en fait des payeuses de taxes...

Pour ma part, ce document est d'un haut intérêt public parce qu'il contribue à faire réfléchir les femmes sur autre chose que le statu quo comme solution à l'oppression qu'elles ne veulent plus subir. Si pour vous, l'intérêt public est l'intérêt du pouvoir des hommes dans notre société (patriarcale), je comprends que vous vous sentiez personnellement menacé.

Vous auriez réagi de la même façon si le document dont vous parlez n'avait pas fait mention des rapports femmes-femmes pour contrer l'oppression des femmes par la force, le pouvoir économique et l'amour. Sachez que dans notre société en crise, nous avons intérêt à rechercher des modèles de rapports autres que ceux auxquels nous sommes habituées. (...) Sachez également que cet essai que vous avez qualifié de «pornographique et de bêtise» m'a été très utile à moi, moi, (...) qui fait partie de la moitié de la population québécoise.

Enfin, parlant de couper les dépenses gouvernementales, je vous demande d'y repenser. Il y en a si peu d'investi pour les femmes qu'il ne faudrait pas «couper» un document qui a coûté si peu comparé à d'autres (...) Et s'il fallait couper tout ce qu'il y a de pornographique ou de simple bêtise dans cette société, la direction de votre journal devrait reviser chacune de ses pages!

LISE MARCOTTE, *Sherbrooke*
Présidente de l'Association d'auto-defense pour femmes du Québec

Retour aux études: dossier demandé

Félicitations pour votre revue. J'en avais entendu parler mais c'est la première fois que je la lis et j'ai décidé de m'y abonner.

J'aimerais que vous fassiez un dossier sur les conditions faites aux femmes qui veulent retourner aux études. La plupart du temps, nous avons cessé d'étudier parce que ce n'était pas bien important (on finirait par se marier) ou parce que la famille ne pouvait se permettre de garder plus d'un ou deux enfants aux études et qu'on choisissait les garçons.

On se retrouve donc avec un niveau d'études très bas, à peine un secondaire, aucune formation spécialisée. Et on étouffe dans notre foyer. On nous offre des emplois sous-payés, dans les services et à temps partiel. C'est normal, on n'est pas instruites (...) À moins qu'on ne décide de retourner aux études. Encore là, rien n'est réglé pour autant.

(...) Il y a les cours du soir, mais ce ne sont que des cours de perfectionnement ou de culture générale. Il y a le Cegep, mais il y a tellement de jeunes qui veulent y entrer qu'il ne reste plus beaucoup de places pour nous les femmes adultes. Et, en dernier recours, l'université; mais le ménage, les enfants, ça laisse un peu à désirer comme «expérience pertinente» (...)

Alors on attend que les enfants grandissent. Mais quand ils sont grands, on est plus vieille. Et comme il est simple de nous dire: «À votre âge madame, on apprend moins bien.» Et quoi encore (...)

Mais peut-être me suis-je trompée. Peut-être que ça fonctionne autrement. Alors, que diriez-vous de ce dossier?

DANIELLE FISET

Femmes ensemble et hommes seuls???

J'ai acheté un exemplaire de «La vie en rose» après en avoir entendu des éloges. Malheureusement, une fois de plus, je suis déçue. Je n'arrive pas à mettre la main sur une revue féministe sans pour autant qu'elle soit anti-homme.

N'y a-il pas de place dans le combat féministe pour une femme hétéro? Ne pouvons-nous parler d'amour hétéro sans qu'il soit synonyme de piège, «d'attrape-nigaud qui sert à nous garder à notre place, toujours tendres et serviables», [1] d'esclavage ou de perte d'autonomie?

Je ne peux concevoir non plus l'idée que l'amour homo soit «l'amour idéal», sans contrainte. Qu'il soit la seule façon pour une femme de s'affirmer, d'avoir le contrôle de sa sexualité, de désirer ou de posséder quelques biens matériels. Vous me faites l'impression de femmes frustrées ayant vécu une mauvaise expérience avec un homme et qui les avez tous rejetés d'un seul coup, vous laissant croire que l'amour hétéro ne pouvait suivre qu'une seule voie. (...)

Ne devrions-nous pas plutôt par l'information essayer (...) d'inciter (les femmes) à choisir leurs partenaires en fonction de nouveaux concepts? Communiquer avec les hommes qui nous entourent en vue de changer leur mentalité? À long terme, ça rapporterait beaucoup plus qu'une société de «femmes ensemble» et «d'hommes seuls»! (...)

LOUISE GAUVREAU
Montréal

1/ *Phrase tirée du texte de Francine Pelletier «Amour et féminisme, thèse et anti-thèse». Dans LVR de juin-juillet-août 82.*

Une main gagnante

J'ai bien aimé votre numéro de juin-juillet-août que j'ai lu du début à la fin. J'ai cherché des éléments contradictoires «sexistement parlant» tout au long de ma lecture mais je suis resté sur mon appétit (sexuel?) ...

Toutefois l'annonce publicitaire payée par la librairie – papeterie de l'Université de Montréal en page 20, devrait être bannie de vos pages. On nous parle d'une *main gagnante* avec ses trois as et ses deux rois... Où est passée la dame? Voilà une publicité sexiste.

Bravo encore pour tous les articles. Vous êtes la seule revue de combat que je connaisse dans notre pays cheap.

Sincèrement,
GASTON MICHAUD

communiqués

Théâtre expérimental des femmes de Montréal

320, Notre-Dame est (métro Champ-de-Mars), Montréal H2Y 1C7 (514) 879-1306.

SPECTACLES

Dès le 26 octobre :

BALLADE POUR TROIS BALLERINES de Lise Vaillancourt. Mise en scène de Pol Pelletier. MARTHA JENKINS de Lise Vaillancourt et ÉQUIVOQUE de Diane Bégin. Mise en scène de Louise Laprade. Scénographie : Ginette Noiseux. Avec : Suzanne Boisvert, Louise Laprade, Suzanne Lemoyne, Ginette Noiseux, Pol Pelletier et Lise Vaillancourt.

LES LUNDIS DE L'HISTOIRE DES FEMMES : AN 3

Le corps de la femme aujourd'hui : Connaissance et Reconnaissance.

Les 2 prochains lundis de l'Histoire des femmes auront lieu :

Lundi, le 8 novembre : Biologie et condition féminine : tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur la science sans jamais oser le demander... Avec Karen Messing, généticienne, et Donna Mergler, physiologiste.

Lundi, le 13 décembre : Les femmes et la nourriture : nourrir le corps... ou l'esprit ? Avec Louise Lambert-Lagacé.

Les conférences et les spectacles sont à 20 heures 30 et le prix d'entrée est de : 5$ pour les conférences et de 8$ pour les spectacles.

ATELIERS DE THÉÂTRE

Pol Pelletier, co-fondatrice et co-directrice du Théâtre expérimental des femmes, offre deux séries d'ateliers de théâtre dont la première débute le 30 octobre, et la deuxième, le 27 novembre. Chaque série comprend 4 fins de semaine et s'adresse à toute femme désireuse d'aborder ou de ré-examiner le théâtre à partir d'une redéfinition d'elle-même et des formes normalement utilisées dans ce médium.

On insistera particulièrement sur les lacunes proprement «féminines» qui bloquent la création.

On peut s'inscrire à une fin de semaine : 55$, ou à toute la série : 200$, et le nombre maximum de participantes est de 12.

Les femmes désirant participer à ces ateliers sont priées d'envoyer un curriculum vitae, ou un court texte décrivant leurs expériences de vie, de travail, et leurs intérêts, au Théâtre, au soin de Pol Pelletier, et à l'adresse du TEF (voir ci-haut).

Les lunchs du mardi... au 1355

Il s'agit de la série de conférences organisées par le YWCA qui se poursuivent cette année.

Mardi, 9 novembre :
La «vraie femme» au petit écran. Vivre à l'intérieur d'un cliché.
Conférencière : Joyce Rock, cinéaste (en anglais).

Mardi, le 16 novembre :
Les faiseuses d'images : la production des femmes au cinéma.
Qui sont ces dissidentes de la camisole de force des stéréotypes ? Qu'ont-elles fait ?
Conférencière : Jovette Marchessault, auteure, sculpteure (en français, avec diapositives).

Mardi, le 23 novembre :
... Et les hommes, eux ? avec la participation active de toutes, nous tenterons de concilier nos sentiments envers certains hommes en tant qu'individus et nos sentiments envers les hommes en tant que classe. Animatrice : Gisela Niemiroff, directrice du New School et du CCPEF (en anglais).

Mardi, le 30 novembre :
Blanche-Neige, revue et corrigée. Les stéréotypes féminins dans les contes pour enfants et quelques nouvelles possibilités.
Conférencière : France Davis, professeure de littérature anglaise (en anglais).

Le YWCA est situé au 1355, Dorchester ouest (coin Crescent et métro Lucien-L'Allier). Pour tous renseignements supplémentaires, appelez Lise Moisan au 866-9941, poste 43, entre 12 h 15 et 13 h 15. L'entrée est gratuite pour les membres est de 1$ pour les non-membres. Et n'oubliez pas votre lunch.

Powerhouse

3738, St-Dominique, Montréal, Québec, Canada H2X 2X8 (514) 844-3449.

CALENDRIER DES EXPOSITIONS

Du 9 au 27 novembre :
- dans la Grande Galerie : Sandra Binion de Chicago. Documentation de performances antérieures ; performance «live», le samedi 27 novembre.
- dans la Petite Galerie : Deirdre McCay, dessins.

Du 30 novembre au 18 décembre :
- dans la Grande Galerie : Portraits, expo de groupe dont Plessigraphe, Genesse, Lefarte, Norine Spurling.
- dans la Petite Galerie : Heather Hancheruk, dessins.

LA POÉSIE À POWERHOUSE :

Mercredi, le 8 décembre à 21 heures : Gail Scott

Les femmes et les mots/ Women and Words

C'est une conférence pancanadienne qui sera tenue à Vancouver en juillet 83. Cette rencontre regroupera des femmes travaillant dans le domaine de la publication à l'intérieur d'un encadrement traditionnel ou explorant de nouvelles alternatives : écrivaines, éditrices, rédactrices, imprimeuses, universitaires, bibliothécaires, distributeures, vendeuses, traductrices, éducatrices et organisatrices culturelles.

Cette conférence servira, dit-on, «de plate-forme où nous, les femmes, pourrons identifier nos ces, discuter de nos différences et échanger nos connaissances et habiletés». Les organisatrices espèrent que LES FEMMES ET LES MOTS fournira aux participantes venant de tous les coins du pays la possibilité de rencontrer d'autres cultures.

On lance donc un appel à toutes celles qui ont des suggestions de sujets d'études, de discussions «plénières», d'ateliers et d'entrevues en vue de cette conférence, et se rapportant aux thèmes suivants : féminisme (le contexte), le pouvoir et les structures de «changement», la mise en action (développement et stratégie d'action), traditions et nouvelles directions.

De plus, l'association «West Coast Women and Words Society» prépare une anthologie de prose, poésie, pièces en un acte et analyses critiques, qui sera publiée à l'automne 83. Toute femme peut soumettre un texte qui n'a jamais été publié auparavant, avant le 1er janvier 1983. On ne peut présenter plus d'une pièce, plus de 5 poèmes et une prose comportant

plus de 3000 mots. Les manuscrits doivent être envoyés accompagnés d'une enveloppe de retour affranchie, avec votre nom et adresse au :

Comité de l'anthologie
Conférence «Les femmes et les mots»
Box 65563, Stn. F,
Vancouver V5N 4B0

Cette adresse est aussi valable pour la Conférence, et même que devenir membre de l'association vous permet de recevoir de l'information sur les progrès de l'organisation de la conférence.

Membre individuel : 5$
Membre de soutien : 10$
Institution : 25$

Les femmes refondent le cinéma

Titre provocant d'une série de films cherchant à définir une esthétique cinématographique «féministe», telle que perçue, imaginée, mise en scène et interprétée par des cinéastes européennes, canadiennes et québécoises dont Jutta Bruckner, Margarethe von Trotta, Valį Export, etc...

Des ateliers seront également offerts lors de cette manifestation :
CINÉMA FÉMINISTE/ CINÉMA POLITIQUE (en français)
IMAGES OF WOMEN IN FEMINIST FILM PRACTICE (en anglais)

Tous ces événements auront lieu à la Cinémathèque québécoise, vendredi, le 12 novembre, en soirée ; samedi et dimanche, les 13-14 novembre, toute la journée. Un programme détaillé sortira d'ici peu. Ouvrez l'oeil !

Films/ Femmes

L'Office national du film organise des visionnements pour compléter sa programmation de films de femmes. Nous nous intéressons aux films, vidéos et diapositives sur les femmes (les femmes et le travail, les femmes et la santé, etc.).

Aux intéressées : faire parvenir l'information technique, une courte description et le nom de la maison de distribution s'il y a lieu à :
Ms. M. McEvoy
Federal Women's Program
150 Kent Street
Ottawa, Ontario
K1A 0M9

Victoire

L'AFEAS (l'Association féminine d'éducation et d'action sociales) de Chénéville, P.Q., après s'être opposée à la demande d'un «permis pour bar avec danse et spectacle» de la part du Piano Bar chez Pierre de la même ville, vient de signer une entente avec les administrateurs de ce commerce comme quoi AUCUN SPECTACLE PORNOGRAPHIQUE ne pourra avoir lieu dans cet établissement.

Cette importante initiative a été appuyée par de nombreux (35) groupes de femmes à travers la province ainsi que quelques groupes mixtes et marque la deuxième victoire des femmes contre la pornographie au Québec. (On se souvient du sort que subit le malheureux Cinéma X à Montréal en juillet 82). Quand on veut...

F. P.

Groupe d'orientation pour les femmes latino-américaines

Nous venons de créer, à Montréal, un programme d'aide et d'intégration pour les femmes latino-américaines.

Un des éléments les plus importants de notre projet est la rencontre entre femmes en vue de favoriser la co-éducation, c'est-à-dire l'éducation des unes par les autres.

Le groupe d'orientation offre aussi d'autres services, dont un de renseignements concernant tous les organismes mis à la disposition de ces femmes au sein de la société québécoise.

Vous pouvez en savoir davantage en vous rendant au :
120, rue Duluth est, à Montréal, ou en appelant au 843-4356.

«Lesbians of colour»

Un groupe en formation invite toutes les lesbiennes qui ne sont pas de race blanche à une première réunion qui se tiendra au :
YWCA, chambre 412
1355, boul. Dorchester o.
le vendredi 5 novembre à 19 h 30.

Cours d'auto-défense

Nos cours d'auto-défense sont réouverts depuis septembre et s'adressent aux femmes entre 15 et 90 ans.

Il s'agit de cours intensifs d'une fin de semaine conçus pour toutes celles qui ont peur d'être agressées verbalement ou physiquement, qui ont peur de sortir seules sur la rue, qui ont peur d'être volées ou violées. Bref ! à toutes les femmes.

Nous travaillons sur les attitudes corporelles et mentales afin d'éviter les situations de violence et augmenter la confiance en soi ; nous enseignons aussi des techniques physiques d'auto-défense.

Plus de 30 000 femmes y ont participé depuis 5 ans !

Pour de plus amples informations, veuillez communiquer avec :
Héléna Marcoux ou Noëlla Comeau, 843-4733.

Activités «Pro-Femmes» par les Productions Et Caetera

Cet automne, les résidentes de la région métropolitaine et de la région de Trois-Rivières auront l'occasion de devenir plus qualifiées et autonomes dans différents domaines en profitant des stages et cliniques offerts par les Productions Et Caetera.

Nicole Perrier, à l'origine de ce projet, offre ces activités depuis le 20 septembre à Montréal, Beloeil et Trois-Rivières.

STAGES
les 12, 13 et 14 novembre :
Gestion financière
«Pour celles qui ne doivent compter que sur elles-mêmes pour gérer leur entreprise.»
les 26, 27 et 28 novembre :
Communication
«Pour celles qui sont propriétaires d'une entreprise et veulent en favoriser l'expansion et le rayonnement.»

De plus, il y a les «mardis» Pro-Femmes aux promenades St-Bruno, série de cliniques, démonstrations et sessions d'information à l'intention des femmes.

Pour vous inscrire à une de ces activités, vous pouvez communiquer avec, ou écrire à :
Nicole Perrier
Les productions
Et Caetera Enr.
576, boul. Richelieu
Beloeil (Québec) J3G 4P4
(514) 467-0933

«Scènes de rue»

Exposition de photographies
de Anne de Guise
au 4248 Christophe-Colomb, Montréal
La maison sera ouverte de 11 h A.M. à 5 h P.M.
BIENVENUE À TOUTES ET À TOUS
Pour renseignements : LVR : 843-8366

Vient de paraître

Lucie Laurin
Johanne Voghel

VIOL et BRUTALITÉ

Québec/Amérique

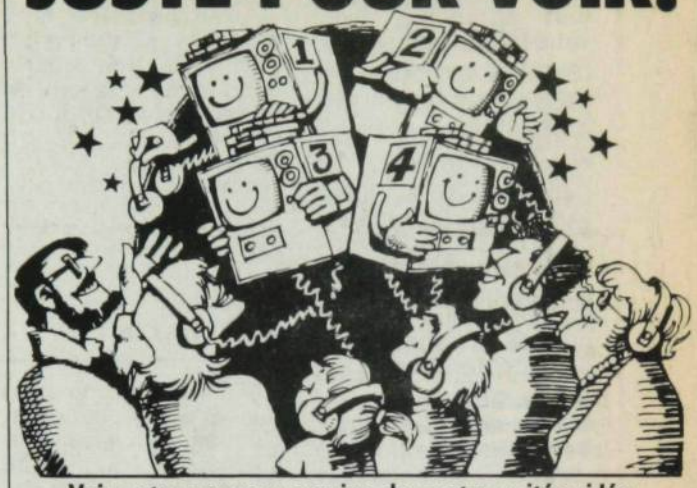
Quand l'humain n'est plus qu'un objet...

VIOL ET BRUTALITÉ, de Lucie Laurin et Johanne Voghel

Les confidences de femmes — et d'hommes — violées et battues font clairement ressortir le besoin d'avilir qu'éprouve l'agresseur sexuel. Un livre lucide qui montre bien que le viol menace toutes les femmes, qui qu'elles soient et quelque rang qu'elles occupent dans la société. Un rapport d'un haut intérêt pour qui s'intéresse à la condition féminine et aux droits et libertés. Ni certitude ni solution, mais des interrogations troublantes. Des pages qui bouleversent... et qui dérangent.

En vente dans les bonnes librairies

PASSEZ DONC, JUSTE POUR VOIR!



Voir notre nouveau service de quatre unités-vidéo grâce auxquelles vous pourrez visionner sur place et à votre choix, des documents audio-visuels de l'Office national du film du Canada

À la cinémathèque libre-service de l'O.N.F.
550 ouest rue Sherbrooke, à Montréal
du lundi au vendredi, de 9 h à 17 h

Office national du film du Canada
National Film Board of Canada

C'est rapide, c'est facile et c'est gratuit !

Pour être bien informé...

Des garderies malgré tout
Cet ouvrage trace le portrait complet de la situation des garderies au Québec
1982, 330 p., EOQ 14201-8
9 $

La famille demain
Ce document fournit des éléments de réflexion et des recommandations concrètes pour favoriser le mieux-être de la famille.
1982, 80 p., EOQ 13352-0
2,50 $

En vente dans les librairies de l'Éditeur officiel du Québec :

Québec
Place Sainte-Foy
Tél. : 651-4202

Centre administratif «G» rez-de-chaussée
Tél. : 643-3895

Montréal
Complexe Desjardins
Tél. : 873-6101

Trois-Rivières
225, rue des Forges
Tél. : 379-1443

Hull
662, boulevard Saint-Joseph
Tél. : 770-0111

ou par commande postale à :
Ministère des Communications
Diffusion des publications
1283, boul. Charest Ouest
Québec (Québec) G1N 2C9

Important : Joindre un chèque ou un mandat-poste fait à l'ordre de **Les publications du Québec**

8393

Gouvernement du Québec
Ministère des Communications

les us qui s'usent

Propos d'époque

Elles s'étaient bien juré de ne pas faire comme la mère, la grand-mère et les autres et de ne pas en faire, en tout cas, pas tout de suite. Quand? Bof, on verra. C'était l'époque de la fin du cours classique, celles qui continuaient leurs études regardaient avec commisération et un peu de mépris celles qui se mariaient sitôt leur bac terminé, c'était l'époque charnière entre «qui s'instruit s'enrichit» et «qui s'instruit se libère». Vers 1968. À l'université, un gros ventre de femme enceinte ne se portait tout simplement pas, cela aurait semblé presqu'indécent dans ce haut lieu du savoir. C'était l'époque de la libération et on se libérait en majorité dans les sciences humaines et dans les bars. Peu de temps pour penser à bébé. D'autant plus que les relations amoureuses stables semblaient avoir foutu le camp en même temps qu'apparaissait *la pilule et que décidément, là aussi, il n'était* plus question de faire comme maman, grand-maman et les autres. Bref, on était très occupée à la libération, personnelle et collective.

À la sortie de l'université, ce fut la ruade sur les postes vacants, les Cegeps furent rapidement bourrés de leur quota de professeures conscientisées, ainsi d'ailleurs que les autres services de recherche, radio-canadiens, radio-québécois, para-gouvernementaux, groupes populaires subventionnés ou non, etc... Bien vite, il n'y eut plus de place sur le marché pour ce flot de diplômées. La carrière subissait des revers de fortune. Oui décidément, les études c'est libérant, mais peu enrichissant. Pas besoin de le dire, c'était pas le temps de penser à bébé. C'était le temps de se trouver une jobine, n'importe laquelle, et de toffer le plus possible jusqu'au chômage. Ensuite, vacances payées, et retour sur le marché, ailleurs, autre jobine. Plus question de carrière du tout, mais d'avoir suffisamment d'argent pour un loyer décent, de la bonne bouffe et du vin aux repas.

La trentaine les surprend en train de faire toutes sortes de travaux artisanaux, un torchon à la main à cirer leurs planchers décapés ou à fourbir leur petit nid douillet, bref, la trentaine les surprend en pleine domesticité. Ça ne ressemble pas à maman ni à grand-maman, mais c'est pas loin. Elles se demandent si ça vaut la peine de perdre sa vie à la travailler et elles préfèrent l'odeur du ketchup-maison aux aléas d'une carrière publique. On est bien dans son chez-soi. Dans son chez-soi, on reçoit maman plus souvent qu'avant, et même des tantes perdues de vue depuis un sacré *bout de temps, de celles qui donnent de bonnes* recettes ; dans son chez-soi il y a un chum steady qui entre en scène ici, entre le dessert et le café, un chum qui travaille steady de préférence, et alors tout est en place pour que la question soit envisagée en face, parce que dans le fond on en a toujours voulu quoi, enfin peut-être... ben pourquoi pas... en tout cas... on peut toujours y penser...
Penser à bébé.

MONIQUE DUMONT

Illustration: Michèle Guérette

Nicole
BROSSARD

Picture theory
Chanteuse d'opéra, écrivaine ou anarchiste, des femmes animent les villes et le dictionnaire. Leur parcours est une affirmation du territoire imaginaire des femmes.

14,95$

Marcelle Brisson
Plus jamais l'amour éternel. Héloïse sans Abélard **14,95$**
Madeleine Ouellette-Michalska
L'échappée des discours de l'oeil **16,95$**
Suzie Murray
La mère morte **9,95$**
Kèro
Au fond des yeux
25 Québécoises qui écrivent **16,95$**

Jovette
MARCHESSAULT

Lettres de Californie
Une lettre de reconnaissance aux femmes en colère, aux semeuses d'oxygène de notre histoire.

7,95$

Dans toutes les bonnes librairies ou:

AUX ÉDITIONS NOUVELLE OPTIQUE

C.P. 1477, Succ. B, Montréal, Qc H3B 3L4

entrefilets au poivre

Petit problème de mathématique existentielle

SI en Amérique du Nord, il y a des gens qui, pour 20 000$, peuvent se procurer un bébé naissant, conçu expressément pour eux, avec *leur* sperme, par une mère porteuse choisie par catalogue,

SI certaines femmes ont à ce point besoin d'argent qu'elles acceptent d'être inséminées, de mener une grossesse à terme, de donner naissance à un enfant après s'être engagées par contrat à ne plus jamais le revoir et à renoncer à tout droit sur lui, tout cela pour 10 000$, soit le tiers du salaire d'un simple policier,

SI le médecin qui injecte le sperme dans l'utérus de la future mère porteuse reçoit 1 800$ pour ce simple geste et l'avocat qui s'occupe de la paperasse et sert d'intermédiaire récolte 5 000$,

SI aux États-Unis, l'administration nationale de la sécurité routière évalue le coût d'une mort dans un accident de la circulation en 1975 à 287 175$ et si, selon le Centre national des statistiques de la santé, la mort d'un ouvrier succombant à un cancer vers la trentaine signifiait en 1979 une perte de revenu de 274 496$ tandis que pour une femme, cette perte était de 188 394$,

SI la multinationale Johnson and Johnson offre 100 000$ en échange d'informations sur l'affaire du Tylenol qui a tué sept Américain-e-s,

SI cela a coûté cinq vies et deux millions de dollars pour (ne pas) planter le drapeau canadien sur le sommet de l'Everest,

SI les pluies acides causent chaque année la mort de quelques dizaines de milliers de personnes en Amérique du Nord,

SI le gouvernement canadien verse un milliard de dollars pour sauver Dome Petrolium,

SI une greffe du coeur, comme celle pratiquée cet été à Montréal à l'hôpital Notre-Dame sur un homme de 21 ans, coûte 40 000$ et que le ministre de la santé Pierre-Marc Johnson déclare que même si ces opérations réussissent de mieux en mieux, il n'accordera pas de crédits supplémentaires aux hôpitaux pour ce type de chirurgie,

SI le ministère de la Justice donne 45 000$ à Claude Jodoin, l'ex-chroniqueur judiciaire du Journal de Montréal, simplement pour qu'il dise ce qu'il sait des deux meurtres dont est soupçonné son ami Claude Dubois,

SI en 1981 au Canada, 151 millions de dollars ont été consacrés à la conversion d'industries civiles en industries militaires,

SI le gouvernement québécois envoie aux femmes un chèque de 240$ lorsqu'elles mettent un enfant au monde,

SI le budget canadien du ministère de la Défense est passé de 2,6 milliards de dollars en 1979-80 à 5,9 milliards en 1981-82 et qu'à cause de la crise le gouvernement fédéral est de nouveau «forcé» de couper cette année dans les services sociaux,

SI les dépenses militaires dans le monde engloutissent environ un million de dollars à la minute et qu'à ce rythme, l'argent dépensé en deux semaines fournirait assez de nourriture, d'eau, d'hébergement, de services de santé et d'éducation pour suffire à toute-s les habitant-e-s de la terre pendant un an,

SI sur cette terre, il y a des millions d'enfants et d'adultes qui meurent de faim chaque année,

et

SI les arsenaux militaires dans le monde contiennent plus de 50 000 ogives nucléaires, soit l'équivalent d'un million de fois la bombe d'Hiroshima, bref de quoi faire sauter la planète plusieurs fois de trop,

ALORS DITES - MOI COMMENT IL FAUT S'Y PRENDRE POUR CALCULER LE PLUS PRÉCISÉMENT POSSIBLE LE PRIX D'UNE VIE HUMAINE

SYLVIE DUPONT

Ya-t-il un Bébé dans la Salle?

Mme Janette Bertrand
Émission «Janette veut savoir»
Télé-Métropole, Montréal

Chère Madame,

Les grandes personnes sont vraiment très bizarres. En même temps les bébés qu'elles font les embarrassent et en même temps elles ont l'air de courir après leur propre enfance. Elles n'ont certainement pas de mémoire pour vouloir revenir à leur enfance. Moi en tout cas, j'ai hâte d'en sortir. C'est extrêmement stressant d'être une enfant dans une société qui est surtout faite pour les autos d'après ce que je peux voir. Il paraît qu'on ne se souvient presque jamais par nous-mêmes de notre enfance. J'entends ma mère questionner ma grand-mère sur l'enfance de mon père. Ça l'air d'être très compliqué.

Ce qui me mêle le plus par rapport à mes parents, c'est quand mon père appelle ma mère, «maman», pareil comme moi. Et j'ai remarqué que quand ma mère est choquée après lui, elle appelle mon père Philippe et quand elle n'est pas choquée, elle l'appelle papa. Ça doit être très important.

Ce qui me mêle encore plus, c'est quand mon beau-frère Claude appelle ma soeur «bébé», et mon autre soeur Catherine fait la même chose avec son chum Jacques. Pourtant il mesure six pieds et pèse 200 livres. Est-ce qu'il y a une grosseur limite pour appeler quelqu'un bébé? Est-ce que le mot bébé c'est comme le mot Kodak qui décrit tous les appareils de photos avec la même marque? Est-ce que tout le monde peut s'appeler bébé? Est-ce qu'il y a un âge limite pour appeler quelqu'un bébé? C'est à n'y rien comprendre. J'ai remarqué que c'est des gens mariés ou qui sont amoureux qui s'appellent comme ça, et je crois qu'il faut qu'ils dorment dans le même lit, sinon ça ne marche pas. L'autre jour j'ai essayé d'appeler ma soeur «bébé», comme son mari, et elle n'a pas aimé ça.

Ça fait beaucoup de questions à répondre pour vous, mais il paraît que je suis dans l'âge des question alors, je n'y peux rien, ça me prend des réponses. Si vous pouviez faire vite, j'en serais très heureuse car nous préparons un congrès d'enfants pour le mois de février et je ne voudrais pas qu'on soit infiltrés par des faux «bébés» avec des barbes et des soutiens-gorge. On est déjà assez infiltrés comme ça par nos parents. Peut-être que je vais proposer d'appeler tout le monde en bas de six ans par un autre nom que bébé et faire enregistrer le nom pour ne pas que personne l'utilise. Il paraît que des madames de Paris ont fait ça avec leur nom de M.L.F. et que ça marche.

Un vieux bébé qui se veut du bien et veut savoir.

Hélène Pedneault
7 1/2 ans

Elections à Montréal

MON MAIRE, MON MIROIR...

A. Petit exercice démocratique à l'usage des citoyennes. Le 14 novembre est jour d'élections municipales. À Montréal, par exemple, trois candidats se disputent la mairie. Les voici décrits succintement. Qui sont-ils ? Qu'ont-ils fait ? Que disent-ils aux femmes ? Choisissez votre homme (!) et reportez-vous à B.

DRAPEAU, Jean. Maire de Montréal depuis 25 ans (1954-57 : 1960-82). Parti civique (PC, 55.6% des voix en 1978). 66 ans, marié, 3 fils. Habite officiellement Rosemont. Fils spirituel de l'abbé Lionel Groulx, ce brillant orateur endossa dans les années 30 les idées fascisantes (pro-mussoliennes) et anti-sémites partagées alors par l'élite catho-nationaliste et par la majorité du peuple canadien-français. Dans les années 40, il est farouchement anti-conscriptionniste, probablement initié à l'Ordre de Jacques-Cartier, l'occulte Patente, et candidat défait du Bloc populaire au provincial. En 1954, rendu célèbre par une enquête sur le crime organisé à Montréal, et promettant de «restaurer la moralité publique», il est élu maire de Montréal, soutenu par la «gauche». Son opposition à Duplessis le fait battre en 1957. En 1969, au début de la révolution tranquille il est réélu maire de Montréal. Il l'est encore.

Depuis 1960, les Montréalais doivent au nationalisme messianique (Plus un peuple est petit...) et mégalomaniaque (... plus il doit laisser de grandes marques) de Drapeau une reconnaissance internationale certaine et plusieurs réalisations prestigieuses : le métro, l'Exposition universelle de 1967, la maison de l'Opéra, les (modestes) Jeux Olympiques, le Grand Prix, les Floralies, etc.

Nous, Canadiens français, ne pouvons survivre qu'à la seule condition de laisser notre marque non seulement sur le pays, mais sur le continent nord-américain tout entier. Nous ne devons jamais être de piètres copies des autres.» [1]

Depuis, les Montréalais et tous les Québécois lui doivent aussi une déficit «olympique» de 1,3 milliard. Mais, comme dit le maire, «Il y a une seule chose que les gens ne m'auraient pas pardonné : la banalité, l'ordinaire. Cela, ils ne l'auraient jamais accepté. Ils savent qu'ils doivent payer... Quoi que nous fassions, il faut qu'ils paient. Mais croyez-moi, ils aiment bien mieux payer pour les Olympiques que pour un projet d'habitations à loyer modique.» [2]

À son image, son administration est reconnue pour être opaque, anti-démocratique, pour manquer de leadership économique (malgré des tentatives récentes de redressement) et, plus évident encore, de préoccupations sociales.

Même si le taux d'insatisfaction a augmenté, Drapeau, en 25 ans, est devenu un mythe, intouchable. Pour les Montréalais qui l'élisent et les autres Québécois qui l'admirent, il est encore le fils qui a réussi, cher au nationalisme canadien-français le plus à droite. Et ce sont les anglophones qui critiquent son anti-démocratisme. Administrateur ou politicien, il s'entoure d'un silence protecteur, ne répondant pas plus aux journalistes qu'au juge Malouf, ne se prononçant pas sur les sujets chauds, référendum ou fuite des capitaux hors Montréal. Ce mystère, laissé malheureusement quasi intact par les médias francophones, contribue à son prestige, rend plus difficile la formation d'une opposition cohérente et explique l'indifférence à la chose municipale d'une population sous-informée. C'est sans doute ce que Drapeau appelle une «démocratie disciplinée» : élisez-nous pis laissez-nous faire...

C'était prévisible ; je n'ai pas pu rencontrer le maire Drapeau pour savoir ce que cet homme d'abord conservateur pense des femmes et de leurs revendications. Même ses biographes Susan Purcell et Brian Mc Kenna n'ont pas relevé là-dessus de propos précis. Oh ! nous l'avons bien entendu, allégoriquement, comparer la banlieue à une femme, ce que Montréal (ville virile) ne saurait devenir sans honte... Mais qu'est-ce que ça veut dire ?

Au 28 octobre, il y a au Conseil 4 représentantes élues du PC, et 4 candidates (les mêmes) pour novembre (sur un total de 57 districts).

VIGNOLA, Henri-Paul. Groupe d'action municipale (GAM, 25.8% des voix en 1978). 51 ans, marié, trois enfants. Habite Ahuntsic. Policier à Montréal depuis 1952, devenu criminologue, nommé en 1977 directeur du Service de police de la CUM. Il aurait depuis «renippé» les forces de l'ordre montréalaises et démontré des préoccupations sociales inhabituelles à cette fonction.

Rencontré le 7 octobre aux QG du GAM, dans l'est de la ville, il est accompagné de Mona Forrest, directrice du Centre d'information et de référence pour femmes (CIRF) et candidate du GAM dans le centre-ville. Très fier de l'apport de sa «candidate féministe», Vignola se dit ouvert aux problèmes de la (!) femme : «Dans le passé j'étais comme la majorité des hommes, un peu chauvin... (mais) ma femme a fait mon éducation, j'ai évolué et je suis de plus en plus sensible aux droits des femmes... Je pense qu'on doit les supporter parce qu'elles ont quand même une contribution tellement importante dans la société.»

Paternaliste ? Candide, plutôt, plein de bonnes intentions, monsieur Vignola, et un peu naïf pour un ex-défenseur de l'ordre. Contrairement à Mona Forrest, il a une connaissance très vague des dossiers et un projet de société aussi flou que son vocabulaire. Le GAM à ce moment-là déborde «d'ouverture» sinon de positions fermes déjà discutées en assemblées.

«La porno ? C'est toute la question du respect de la femme, de l'être humain, et de l'image de la femme. Parce que le même phénomène s'adresserait aux hommes qu'il faudrait avoir la même réaction (...) ce n'est pas une question de pudeur ou de respect de la moralité (...) Comme autorité municipale, il y a moyen d'intervenir – de réglementer les sex shops, de les interdire surtout aux enfants, de contrôler l'étalage... Hardcore, softcore ? c'est inconfortable, où franchir la ligne ? Qu'est-ce qui est moral, qu'est-ce qui est légal ? Mais on ne doit pas pour respecter la liberté (d'expression) d'une personne procéder à

l'exploitation d'autres personnes. En fait, c'est ça, on doit combattre l'exploitation sexuelle qui est une exploitation indue à ce moment-là (?) ...»

«Pour montrer l'ouverture que j'ai aux femmes, j'ai été le premier directeur de police après 30 ans à leur ouvrir les portes. En un an, on a engagé 32 nouvelles jeunes filles (total des effectifs : 5 000) et les femmes au service sont très bien acceptées, il n'y a pas de discrimination, elles se défendent très bien dans leur travail... La sécurité publique dépend surtout de la CUM (mais) il faudrait penser à des centres d'accueil pour les jeunes prostitué-e-s... parce que ce sont des citoyens de Montréal, c'est dans ce sens-là qu'il faut s'en occuper et faire de la prévention en leur créant des loisirs récréatifs. Et il y a les itinérantes (clochardes), elles n'ont pas de maisons d'accueil pour elles, c'est pas normal.»

«Le comportement et la formation des policiers ? Il y a une place à l'amélioration, mais c'est mieux qu'il y a dix ans, je peux vous encourager, on a développé une série de cours avec la Commission des droits... Pour ouvrir la ville aux citoyens, nous ferons des tables de consultation sur différents sujets : les minorités ethniques, les gais, les femmes...»

J'avais trouvé le programme flou. Cinq jours plus tard, il s'était étonnamment épaissi ; le GAM annonçait la création d'un Office de la condition féminine, et d'une banque de familles d'accueil pour femmes battues ; des subventions pour l'implantation de garderies en milieux de travail ; des dispositifs de sécurité dans le métro, des maisons pour les jeunes prostitués, et une commission permanente sur la pornographie. Au 28 octobre, 12 des 57 candidats du GAM sont des femmes.

DORÉ, Jean. Rassemblement des citoyens de Montréal (RCM, 18.1% des voix en 1978). 37 ans, une femme, une fille de 8 ans. Habite un 3e rénové du Plateau Mont-Royal. Successivement syndicaliste, journaliste à Radio-Canada, attaché de presse de René Lévesque, directeur de la Fédération des ACEF, président de la Ligue des droits et libertés, cet avocat spécialisé en droit du travail est maintenant au contentieux de la CSN.

Rencontré chez lui le 27 septembre, ce vieux militant de gauche – et du RCM – se montre intelligent, ambitieux, très renseigné sur l'histoire et les dossiers municipaux, entre autres le logement et la démocratie, pro-féministe – et conscient de ce que cela signifie. À mes trois questions hypothétiques – que ferait-il, maire, pour limiter la pornographie, contrer la violence faite aux femmes et favoriser l'emploi des femmes dans la fonction publique municipale ? – il répond longuement, émettant quelques doutes mais des positions claires, que je soupçonne d'être un peu plus avancées que celles de son parti.

«Quand le fédéral a voulu criminaliser la diffusion d'écrits haineux et violents s'attaquant à des minorités ethniques, personne ne s'y est opposé... même au nom de la liberté d'expression ! La porno est aussi une forme de «littérature haineuse», qui préconise la violence et la haine contre les femmes (...) S'il appartient plus au fédéral de pouvoir contrôler l'importation du matériel porno, la Ville a quand même le pouvoir de réglementer la «moralité publique», donc de veiller à ce que ce qui circule ne soit pas offensant pour une catégorie de citoyens. Or j'estime que la porno est ouvertement offensante pour la moitié de la population montréalaise. Nous sommes donc d'accord sur le principe d'une réglementation, à Montréal, qui aurait un effet d'entrainement sur le reste de la province.»

Critiquant la réticence des policiers à intervenir dans les cas de femmes battues (violence domestique), il dit : «Ils ne voient pas que ce sont des voies de fait au même titre qu'une bagarre de rue (...) tellement il est quasi permis de talocher «sa» femme, mariés ou non. Même chose pour le viol ; les policiers actuellement en poste à Montréal ne sont ni sensibles ni formés à ça, il n'y a pas de politique d'accueil des victimes. On pourrait développer ici comme aux États-Unis des protocoles d'intervention en lien avec des groupes de femmes, ne faire passer qu'un seul questionnaire aux victimes, que ce soit des femmes qui les accueillent au poste, donner en cours d'emploi une formation spéciale aux policiers-patrouilleurs, les premiers intervenants, etc. Il serait même possible de loger dans le réseau d'immeubles de la ville, à moindre coûts, les groupes de femmes concernés et les femmes battues quand elles quittent la maison avec leur(s) enfant(s), un mois ou deux... toujours en soutenant les organismes du milieu.»

Un chapitre du programme du RCM, adopté en congrès, est consacré à l'égalité entre les hommes et les femmes : programme d'action positive, élimination des politiques d'emploi discriminatoires et sexistes, création d'une commission permanente du Conseil sur la condition féminine représentée au comité exécutif. Conseil sur la condition féminine, représentée au comité exécutif. Au 28 octobre, il y avait 11 femmes candidates du RCM.

B. Est-il besoin de vous dire notre choix à nous ? Vous trouverez bien le plus «féministe» des trois.

Nous, de LA VIE EN ROSE, ne nous sommes prononcées qu'après coup sur le référendum de mai 80, très peu sur les élections provinciales, et pas du tout sur ... le rapatriement de la Constitution. Nous avons peut-être eu tort. Nous avons, comme féministes, fait le choix de créer des groupes autonomes de femmes et de travailler en-dehors des institutions politiques, syndicales, universitaires ou journalistiques, tout en soutenant la lutte des femmes dans les syndicats ou les partis. Mais notre indépendance politique ne devrait pas nous empêcher de surveiller nos intérêts dans des batailles électorales importantes pour nous. Celle de Montréal l'est.

Nous avons l'habitude d'interpeller l'État provincial, plus visiblement responsable de nos revendications : avortement, droit au travail, garderies, etc. C'est sous-estimer le rôle du fédéral et c'est oublier que plusieurs de nos problèmes quotidiens trouveraient des solutions partielles mais immédiates, des aménagements non négligeables, dans de meilleurs services de la ville. Même personnellement désabusées, nous aurions tort, selon moi, de ne pas nous mêler de politique municipale ; l'enjeu est réel et la cible plus accessible. Après tout, nos logements, nos moyens de transport, notre environnement sonore et visuel, notre sécurité et celle de nos enfants dans les rues et le métro, nos loisirs, la qualité de l'air que nous respirons et la somme de pornographie que nous cotoyons ne dépendent-ils pas, en partie, de la Ville ? Notre vie quotidienne *pourrait* être changée par un déplacement des forces à l'hôtel de ville (actuellement : PC, 55 conseillers ; RCM,1 ; GAM,1) et une administration plus démocratique.

Ni Doré ni Vignola ne seront maires, c'est sûr à... 90% ? Mais un opposition forte au Conseil (45% des voix et... 22 des 57 sièges ?), en jouant le rôle exercé par le PQ à Québec de 1970 à 1976, le rôle joué depuis 1978 par l'infatigable Michael Fainstat, unique conseiller RCM élu, ne peut que nous servir. Même si les deux candidats de l'opposition affichent comme le maire des priorité économiques – Crise oblige – ils défendent mordicus la démocratisation de l'administration municipale, une meilleure information et une consultation systématique des citoyens-ennes. Conseils de quartier (RCM) ou Office de la condition féminine (GAM), nous aurions une plate-forme pour exiger de la Ville les services auxquels nous avons droit.

Le 14, sortons de nos maisons, de nos bureaux, de nos usines, et votons. Élisons les femmes – et les hommes – qui semblent partager nos revendications, sans démagogie, et dans quatre ans, le maire Drapeau septuagénaire devra bien laisser la place à un-e autre maire qui nous servira mieux.

Et pourquoi pas à une femme, féministe ?

FRANÇOISE GUÉNETTE

1/ **Jean Drapeau,** *Susan Purcell et Brian McKenna, Éditions Stanké 1981, p. 282.*
2/ *Idem, p. 355.*

VOUS VOULEZ UN BON CONSEIL?

Au cours des dernières années, les pouvoirs des municipalités se sont accrus dans des domaines aussi importants que l'aménagement du territoire et la fiscalité. Pour exercer ces pouvoirs et assumer adéquatement leurs responsabilités, les municipalités ont besoin de conseils municipaux représentatifs. Posez un geste essentiel à la démocratie municipale. Votez!

OUI, VOTEZ AUX ÉLECTIONS MUNICIPALES!

LE 7 NOVEMBRE

(LE 14 NOVEMBRE, À MONTRÉAL)

Le meilleur conseil municipal, c'est celui que vous vous donnerez, par votre choix de ses membres.

Pour avoir le droit de voter:

- être âgé(e) de 18 ans et plus;
- avoir la citoyenneté canadienne;
- être domicilié(e) dans la municipalité depuis le 1er septembre 1981, en ville, ou depuis le 7 novembre 1981, en campagne ou être propriétaire ou locataire depuis douze mois d'un site commercial;
- être inscrit sur la liste électorale, en ville, ou sur l'annexe au rôle, en campagne.

« Elle a du pouvoir, ma municipalité. »

Gouvernement du Québec
Ministère des Affaires municipales

L'odyssée d'une amazone: agonie et extase

Photo: Jacqueline Buet

Ti-Grace Atkinson

Un dimanche après-midi, juillet dernier, à Paris, Joyce Rock et Jacqueline Buet rencontraient la féministe et philosophe américaine Ti-Grace Atkinson qui, depuis la publication en 1974 de son livre *L'Odyssée d'une amazone*, est reconnue comme l'une des grandes théoriciennes du féminisme radical.

LA VIE EN ROSE : Comment décrirais-tu la situation du mouvement féministe américain en ce moment ?

TI-GRACE ATKINSON : Fondamentalement, je crois que le mouvement des femmes est devenu très isolationniste. Mais règle générale, nous avons eu juste assez d'énergie pour mener trois luttes de front. Nous avons donc encore moins eu le temps de nous associer à d'autres mouvements et de mener conjointement des luttes avec les hommes de ces mouvements. Cela nous aurait malgré tout peut-être permis de garder une certaine perspective et de nous faire des alliés. Cela nous aurait peut-être été utile, particulièrement contre Reagan, alors que nous nous voyons forcées de nous unir à d'autres mouvements. Mais à mon avis, cela n'aurait pas été stratégiquement rentable, les hommes n'ayant apporté à peu près aucun changement au cours des 15 dernières années.

Nous avons plutôt à échanger avec d'autres femmes, non pas sur une base d'amour et de confiance, mais seulement en tenant compte de notre courte histoire, en nous disant : « À moins d'être stupides ou de ne rien vouloir changer, nous avons à négocier les unes avec les autres. Cette réalité est dure à accepter. » Il ne me plaît pas d'avoir à accepter le Family Protection Act (la Loi de la protection de la famille) et d'avoir à pratiquer le troc avec d'autres féministes. Il ne devrait pas en être ainsi car le principe du travail en commun devrait aller de soi.

Les radicales s'intéressent sans problème à des sujets conservateurs. Il est par ailleurs plus difficile d'amener les conservatrices à s'intéresser à des questions radicales. Nous n'avons jamais trouvé de solution à ce problème. Il m'est d'avis que nous préférerions nous détruire comme mouvement plutôt que d'avoir à affronter un problème aussi réaliste.

LVR : Qu'est-ce que le Family Protection Act ?

TI-G. : Cette loi sera formée de cinq parties principales. L'une d'entre elles vise à réintroduire la prière dans les écoles. La division qui a toujours été très importante entre l'Église et l'État s'effondrerait. Cette loi est aussi anti-homosexuels. Elle permettrait de refuser toute subvention fédérale, de quelque nature que ce soit, à tout groupe ou individu qui laisserait sous-entendre que l'homosexualité est normale. En troisième lieu, elle empêcherait toute subvention pour l'enseignement non sexiste. Quatrièmement, c'est un projet de loi raciste car il irait à l'encontre de la déségrégration. Et finalement, il nuirait aux travailleurs car il renforcerait les «lois de droit au travail», celles-ci étant déjà anti-travailleurs.

LVR : Tu a beaucoup écrit au sujet de ce que tu appelles le nationalisme féministe, dont tu décris cinq étapes. Pourrais-tu nous parler du nationalisme culturel en particulier ?

TI-G. : Le nationalisme culturel est un phénomène de «prise de conscience». On tente alors d'établir quel sera le langage d'un groupe, sa culture, bref tout ce qui le différencie de l'ensemble. Le nationalisme culturel survient également lorsque l'art remplace la politique. C'est une chose que d'affirmer que nous avons besoin de l'art et de la politique. C'en est une autre que d'affirmer que l'art *est* la politique et que la lecture de poésie peut tenir lieu de stratégie. On ne peut comparer un poème et une carte géographique, les deux ayant des fonctions complètement différentes.

Notre période de nationalisme culturel a été particulièrement dure et longue. Mais pourquoi celle-ci est-elle beaucoup plus longue que, par exemple, une phase politique plus active ? Pourquoi un groupe comme N.O.W. (National Organization for Women) peut-il survivre plus longtemps que les formations plus radicales ? Cela s'explique par le fait qu'il se soit converti au nationalisme culturel. Comment expliquer le revirement de tels groupes ? Pourquoi est-il tellement plus difficile d'appuyer non seulement une action radicale mais une analyse radicale ?

Nous avons malheureusement mis plus de temps à analyser les hommes et à essayer de comprendre pourquoi ils ont fait ce qu'ils ont fait que de consacrer du temps à analyser les effets de tout cela sur nous et sur nos divisions. Nous n'avons pas

voulu nous intéresser à nos divisions, car nous avons cru pouvoir les éliminer en les surmontant. Nous n'avons pas voulu reconnaître que ces divisions étaient réelles et que nous avions un réflexe de peur par rapport à l'analyse que nous avions faite. Nous ne savions vraiment que faire. Il nous a donc été très facile de continuer notre «trip intellectuel». Le nationalisme culturel n'est rien d'autre qu'un «trip intellectuel». Et dans ce contexte, le séparatisme lesbien devient une démarche politique. Il est d'une part politique car il essaie de donner une forme à l'individu et au groupe et d'en étendre le pouvoir. Il est toutefois réactionnaire, jusqu'à un certain point, car il nous coupe encore plus des autres et nous détourne encore plus de la confrontation politique entre l'État et le mouvement. C'est encore un refus.

La maternité est revenue à l'ordre du jour, et particulièrement la maternité pour les lesbiennes, car elle ne fait pas que permettre d'étendre votre réalité, elle permet aussi de la reproduire. C'est pourquoi je la qualifie de nouvel impérialisme. C'est la reproduction d'un autre impérialisme plus familier. Le fait de se dire : «Je ne peux changer *ce* monde, mais je peux avoir des enfants et je peux les rendre, *eux*, différents.» n'est qu'une extension de la théorie de la séparation du monde. Toutefois, le résultat ne sera pas une communauté, mais une maisonnée. Et nous voilà revenues à notre point de départ ! Nous finissons par imiter l'État.

LVR : Tu as mentionné qu'actuellement une autre de tes préoccupations est l'usage de la violence. Pourquoi ?

TI-G. : J'ai une amie, Judith Clarke, qui a été arrêtée en rapport avec le vol de la Brink's à Nyack, New York, l'année passée. Nous nous sommes entretenues longuement au sujet de la violence, de cette «soi-disant violence», et de ses justifications. Il est très intéressant de constater qu'aux États-Unis nous n'ayons entendu personne dire que le vol de la Brink's n'était pas justifié parce qu'il avait pour but de prendre de l'argent et de le remettre à la communauté noire. Ce qui a déplu aux gens a été de constater que ce vol n'avait pas réussi et que des policiers ont été tués. Ils n'aiment pas savoir que les policiers ont des fusils et que lorsque l'on s'attaque à un camion blindé, il est possible que l'on ait à tirer ou que l'on soit abattu. Les gens n'aiment pas faire face à ces problèmes de tactique. Pour ma part, je crois que les répercussions et les conséquences d'une telle action sont si grandes que je les voudrais directement reliées aux femmes.

Dans la majorité des cas, ce sont les femmes qui sont le plus touchées par la pauvreté. J'ai donc beaucoup réfléchi au sujet de la violence. Est-il logique d'être pacifiste ? En tant que femmes, les récentes attaques contre notre droit à l'avortement devront peut-être nous forcer à faire des choix. Nous ne pouvons plus nous contenter d'être un mouvement pour l'avortement «underground» car, au bout du compte, nous n'aurons fait qu'aider nos amies, alors que les femmes ne faisant pas partie du

réseau ne pourront pas se faire avorter. Stratégiquement, nous ne pouvons pas revenir en arrière.

Pendant des années, aux États-Unis, des groupes anti-avortement ont perpétré des attaques à la bombe contre des cliniques d'avortement. Nous avons subi cette violence, mais la police n'a pas fait grand-chose. Alors, si l'avortement devient illégal, que ferons-nous ? Comment défendrons-nous ces cliniques ? Et lorsque l'avortement est en cause, c'est directement à la vie des gens que l'on s'attaque. Nous pourrions mourir des suites d'un avortement «botché».

Pour en revenir au vol de la Brink's, j'ai entendu dire que certaines des femmes ayant présumément collaboré sont des lesbiennes qui ont toujours donné leur appui aux questions féministes. J'ai donc interrogé d'autres femmes pour connaître leur réaction. Ferons-nous semblant que ces femmes n'existent pas ? Tout ce qu'on a trouvé à me répondre est : «Cela va à l'encontre des intérêts des femmes, ce n'est pas naturel pour une femme d'être violente. Elle a dû le faire pour un homme.» L'idée de se battre est même devenue anti-féministe. Toute cette merde voulant que les femmes soient naturellement nourricières, gentilles, généreuses, aimantes, n'est que pure théorie et laisse sous-entendre que si nous sommes violentes, nous ne sommes que l'extension de la conscience mâle. Ce n'est que mensonge. Et je crois qu'un jour ou l'autre il y aura confrontation si nous perdons notre droit à l'avortement.

Lorsque l'on s'intéresse à un sujet aussi sérieux que la violence, nous nous devons d'être honnêtes afin que personne ne se fasse d'idées fausses. Le pacifisme est, pour les femmes, l'intériorisation de leur violence. Cela représente un énorme traumatisme psychologique que de vouloir changer et d'extérioriser cette violence. Je suis même légèrement en désaccord avec mes amies du collectif de Off Our Backs en ce qui a trait à la teneur de leur communiqué concernant le vol de la Brink's. Bien que se disant en faveur de l'auto-défense, elles ne sont pas en faveur de la violence. Il ne m'est pas aussi facile de tracer la ligne de démarcation. Si je trouve justifié de tuer un homme qui s'attaque à mon enfant, pourquoi ne le serait-il pas tout autant de cambrioler une banque et de tuer un policier qui laisse mon ami crever de faim ? Je n'y vois pas grand différence car je ne suis pas personnellement en faveur du déterminisme biologique.

LVR : Dans un tel contexte, elles appuieraient une femme qui tuerait son violeur ?

TI-G. : Oh oui ! Pourtant, la femme violée ne meurt pas nécessairement. Dès lors, que penser des politiques économiques qui contribuent à tuer les femmes ? N'est-ce pas la distinction que nous faisions plus tôt entre la victime et la personne en révolte ? La violence est une révolte personnelle alors que le viol fait de nous des victimes et qu'il est légitime d'être des victimes. Il n'est toutefois pas légitime d'exprimer sa révolte. Vous n'avez qu'à regarder l'histoire de notre mouvement. Elle nous apprend que nous ne nous sentons pas justifiées de recourir à la révolte. Nous éprouvons même un sentiment de panique à la seule idée de violence. Pourquoi la violence est-elle justifiée lorsque l'on doit se défendre et non lorsque l'on doit attaquer ? Pourquoi ne peut-elle être planifiée ? Pourquoi doit-elle être instinctive ? Parce que nous sommes des femmes ? Elle doit être naturelle et si elle est instinctive, c'est naturel ? Malgré tout, combien de victimes de viol ne se défendent même pas ? Le viol, dans notre culture, est considéré comme une attaque à la propriété, que nous soyons lesbiennes ou hétérosexuelles, et nous voyons la violence seulement comme un moyen de nous défendre en tant que propriété, c'est-à-dire la propriété de l'homme. Les femmes ne sont pourtant pas beaucoup plus petites que les hommes. Alors pourquoi ne prendrais-je pas un couteau et ne le tuerais-je pas ?

Le droit à la révolte est remis en question. Nous l'avons remis en question. Il me semble que lorsque l'on a le moindrement une conscience féministe, cela mène à la révolte. La violence est une des solutions à l'analyse féministe radicale et je crois que le lesbianisme radical en est une autre. Les gens ne changent que lorsqu'ils s'y voient contraints. Je crois que cela aussi illustre bien une certaine forme de violence. Il est facile d'affirmer que le moindre changement législatif est violent pour certains. Vous savez pourtant que plus vos tactiques seront douces, plus longtemps cela prendra pour voir un changement et plus élevé sera votre taux de mortalité. Cela se résume donc à dire que les femmes sont préparées à un taux de mortalité élevé. Il reste à savoir maintenant pourquoi. Voilà ce qu'est le pacifisme. Tout cela signifie que *vous* n'êtes pas directement touchées et que vous êtes préparées à un taux de mortalité élevé, en autant que *d'autres* personnes en fassent les frais.

La violence effraie les femmes. La violence *est* violente. Elle ébranle et est associée à la mort. Elle effraie aussi les hommes. Je ne crois donc pas que les femmes doivent ressentir de la honte à en avoir peur. Je crois toutefois que nous devons arrêter de l'intérioriser et de nous dire : «Vous savez, je suis de nature pacifiste ; quoi que vous me fassiez, je vous aimerai. Je vais trouver une autre façon de me défendre, mais je ne rendrai pas les coups.» Tout cela se résume à un problème de langage. Lorsque quelqu'un vous parle par la violence, je ne crois pas qu'un autre langage puisse être compris. Vous ne pouvez communiquer à moins de le faire dans ce langage. Les femmes se disent donc : «Je ne veux pas être violente parce que je ne veux pas utiliser ces procédés.» Elles agissent vraiment comme si elles avaient le choix, comme si elles n'étaient pas confrontées à une situation violente.

En nous interrogeant sur l'oppression, il nous faut nous poser la question suivante : «L'oppression est-elle violente ?» Nous répugnons à qualifier de violente l'oppression à cause des répercussions qui en découleraient. Je crois que chaque fois que vous êtes d'accord pour accepter la violence sans la retourner, vous l'intériorisez. Vous allez toutefois la faire rejaillir ailleurs.

JOYCE ROCK

Photo : Joyce Rock

Manifestation des françaises pour montrer leur solidarité avec les américaines lors de la défaite du E.R.A.

Toute la vie humaine sur la planète EST NÉE D'UNE FEMME

« Quand nous pensons maternité, nous sommes censés penser aux femmes en fleurs de Renoir, avec des bambins roses contre leurs genoux, aux madones extatiques de Raphaël, à quelque mère juive allumant les bougies dans une cuisine briquée pour le sabbat, avec le pain natté couché sous un napperon repassé de frais. Nous ne sommes pas censés penser à une femme, dans un lit d'hôpital de Brooklin, ses seins douloureux recouverts de glace parce qu'on l'a persuadée qu'elle ne pourrait pas allaiter son enfant ; à une Africaine, également convaincue que ses généreuses mamelles ne fourniraient pas à son bébé le lait dont il a besoin. Nous ne sommes pas censés penser à une fillette de dix ans enceinte des oeuvres de son père ; à une mère vietnamienne violée par une escouade, alors qu'elle travaillait aux champs, avec son bébé à son côté ; à deux femmes qui s'aiment et qui, pour conserver la garde de leurs enfants, ont à lutter contre l'hostilité de leurs ex-maris et des tribunaux. Nous ne sommes pas censés penser à quelque femme qui s'efforce de cacher sa grossesse afin de pouvoir continuer à travailler le plus longtemps possible, parce que, lorsqu'on s'avisera de son état, elle sera renvoyée sans la moindre indemnité ; ni aux femmes dont les enfants ont manqué de nourriture parce qu'il leur a fallu se louer, elles-mêmes, comme nourrices ; ni à l'esclave qui, séparée de son propre enfant, a bercé et soigné les enfants de son maître ; à la femme que l'on croit être «sans enfants», et qui se rappelle avoir donné le jour à un bébé qu'elle n'a été autorisée ni à voir ni à toucher, afin qu'aucune tentation ne lui vienne de l'aimer et de le garder... Nous ne sommes pas censés penser à ce que ressent une infanticide, non plus qu'aux bizarreries de l'infanticide, ni à cette succession de jours d'hiver qu'elle a passés à la maison seule avec des enfants malades, ni aux mois vécus dans l'étuve d'une boutique, d'une prison ou d'une cuisine étrangère, torturée par l'inquiétude de savoir ses enfants abandonnés chez elle ou confiés à la surveillance d'un autre enfant, un peu moins jeune. Des hommes ont parlé, souvent, et d'une façon abstraite, de nos «joies et de nos peines».

ADRIENNE RICH, «NAÎTRE D'UNE FEMME»

dossier

D'UNE MERE A L'AUTRE

Pourquoi Louise Laprade, Ariane Emond et Shirley Pettifer ont-elles voulu et fait des enfants ? Pourquoi Danielle Hénault, au bord du dead-line, en fera-t-elle un dans cinq ans ? Pourquoi Louise Desmarais et Pol Pelletier s'y opposent-elles plus ou moins farouchement ? (ET MOI, POURQUOI N'AI-JE PAS ENCORE D'OPINION, À 29 ANS ? HEUREUSEMENT, JE NE PARTICIPE PAS À LA DISCUSSION, JE NE SUIS LÀ QUE POUR ÉCRIRE.) Faire des enfants ou non ? et pourquoi non ? disions-nous en boutade, sûres que cette table ronde ne révélerait de la maternité – choix ou contrainte ? – que de nouveaux aspects négatifs. Or, ce n'est pas tout à fait le cas.

Pourquoi ont-elles fait ça ?

Non, aucune des mères n'évoque à l'appui de son geste une criante et irrépressible pulsion biologique, la nécessité très politique de peupler le Québec de bonnes petites féministes (ou de bons petits nationalistes, pour l'indépendance), ou l'envie de «se réaliser pleinement en tant que femme à travers l'expérience unique et magnifique de la maternité». Leurs raisons sont plus... uniques, à la fois enracinées dans l'enfance et intimement reliées à des circonstances historiques de leur vie.

Ariane, par exemple, mère d'une fille de cinq ans («Réussite totale, dit-elle, pourquoi en ferais-je une autre ! ! !»), ne s'est jamais perçue autrement qu'accompagnée d'enfant. Pourtant, sa propre adolescence a été perturbée par l'obligation d'élever ses frères et soeurs. Quand elle a fait une enfant, à 27 ans, c'était «... pour racheter mon enfance : le rapport avec ma mère avait été très trouble et difficile, je voulais me prouver qu'une relation entre une enfant et sa mère pouvait être harmonieuse. Par ailleurs, je sais qu'il y a chez moi une fascination réelle pour les enfants et leur lecture du monde. (JE SENS QUE MON ATTIRANCE À MOI EST PLUS ÉPISODIQUE...) Je me souviens d'avoir été une enfant qu'on n'estimait pas pour ce qu'elle était, dont on ne profitait pas ; j'ai donc un rapport d'attention aux enfants. Bref, je l'ai fait beaucoup pour faire autrement, mieux, que ma mère. Ce n'est pas très glorieux.»

C'est aussi pour racheter quelque chose que Louise L. a décidé brusquement de faire un enfant, elle qui n'en voulait pas, contrairement à son chum : «C'est très clair – maintenant – que je l'ai fait pour me laver. Quelque chose est arrivé dans ma vie et je me suis sentie sale, une putain ; tout de suite après, sans m'en rendre compte, j'ai décidé que oui... C'est une raison réelle, historique... mais je l'ai fait de façon aliénée dans mon désir, je ne recommencerais pas. Je trouve que c'est absurde de faire des enfants dans ce monde.»

Shirley par contre, avait toujours pensé qu'elle en aurait, et plusieurs. Enfant, seule petite soeur d'un grand frère absent, elle enviait les familles nombreuses et les Noël bruyants de ses copines. Les enfants sont la joie. À 17 ans, elle avorte, sûre qu'un enfant alors «fuckerait toute sa vie». Plus tard, elle hésite ; ce n'est pas encore le bon moment. (C'EST BIEN CE QUE JE DISAIS MOI-MÊME : CONFLITS D'HORAIRES !) Puis elle revise cette idée que «les enfants c'est le fun», et tous ses fantasmes d'une grande famille jamais connue. Et change d'avis ; elle n'en fera pas, parce que cela signifierait lâcher la job et, de sa mère, elle a compris qu'il ne fallait jamais se retrouver économiquement dépendante. Il y a aussi – c'est 1969 – qu'elle trouve le monde trop laid pour y amener des enfants. Mais après avoir voyagé un an en Europe, «... je suis revenue, dit-elle, très optimiste ; le monde est beau, il y a de l'espoir, on peut faire quelque chose, le changement social est possible. Mon envie de faire un enfant faisait partie de cet optimisme. (MAIS L'OPTIMISME EST MORT. JE N'EN AI AUCUNE RÉSERVE.) Et il y avait le mouvement des femmes, je me suis dit, question travail/enfant, c'est possible de faire les deux, sans être une mauvaise mère, et sans l'accompagner 24 heures sur 24. Et c'était la décision la plus égoïste de ma vie : je veux le faire pour moi, avoir cette expérience. (JE LE VERRAIS DANS LES MÊMES TERMES.) J'aimais mon corps pour la première fois de ma vie. (INTÉRESSANT ÇA...) Je voulais beaucoup l'enfant, ce qui ne m'a pas empêchée de me sentir envahie au début de la grossesse... Mon fils a aujourd'hui 11 ans.»

Pourquoi en veut-elle un ?

Danielle a 30 ans et, dans son plan quinquennal (!), il y a un enfant. Elle le veut irrationnellement, «... parce que j'aime les enfants, dit-elle, je m'entends bien avec ce monde-là, ce sont de petits adultes, le mot enfant est péjoratif. C'est très animal, physique. Mon corps ne crie pas (!)... mais il me parle et je comprends. Je sais quand j'ovule, j'appelle ça le temps du bébé ! Et tant pis si c'est irrationnel, si je ne contrôle pas tout, j'ai le goût d'avoir un bébé, dedans moi, le sentir, le faire, tout... j'aime ça, la biologie m'intéresse. (ET MOI, LE PROCESSUS ME FAIT UN PEU PEUR.) Pour l'instant, je vis ma maternité par chats interposés ; les chats aussi c'est dépendant, ça a des humeurs, faut s'en occuper... (ET C'EST JUSTEMENT POURQUOI J'AI DONNÉ MA CHATTE.) J'adore voir les nouveaux-nés, les voir grandir et changer. J'adore le changement et il est absolu dans le fait de voir grandir un enfant. (SI VITE... À COÛTS DE PYJAMAS !) J'ai ce goût-là, sauf que je suis homosexuelle et que ça me frustre de ne pouvoir le faire avec ma chum. Bon, j'irai ailleurs, mais ça me chicotte... comme l'absence du père – parce que ma relation avec mon père a été extraordinaire, et avec ma mère, terrible. Idéalement je veux tout, la grossesse, l'accouchement, etc. parce que je veux tout sentir, c'est un trip de sensualité. Sinon, je le vivrais comme un manque. Je sens là quelque chose de très spécial que je ne peux vivre ailleurs et ça me tente.

Par contre, est-ce remplir un manque que de faire un enfant, juste pour boucher un trou en soi ? Et finalement, je me dis que même si c'est ça, alors ce sera ça. (ET POURQUOI PAS, EN EFFET, SI LES AUTRES FORMES DE CRÉATION SE REFUSENT ? MAIS C'EST LOURD POUR L'ENFANT-OEUVRE) J'aime la vie, je déteste la mort et toute idée de mort ; ce serait peut-être aussi une façon de me prolonger, de lutter contre la mort, de dire «ouh ! je continue», quelque part, dans des gènes. (ALORS QUE M'ANGOISSERAIT PLUTÔT, DANS LA RESPONSABILITÉ DE LA MATERNITÉ, LA NÉCESSITÉ ÉVOQUÉE TOUT À L'HEURE PAR SHIRLEY DE RENONCER PENDANT AU MOINS 15 ANS À MON DROIT AU SUICIDE, CETTE PORTE DE SORTIE.) Mon obsession de la mort n'est pas étrangère à mon goût de maternité. Même si on fait des êtres très différents de soi. Ego trip ou non, je veux voir grandir quelqu'un d'extérieur à moi – et être surprise. Et aussi me voir dans cette affaire-là. (MOI, J'AURAIS PEUR DU REFLET)

Pourquoi n'en veulent-elles pas ?

Elles ne l'ont jamais voulu, en fait, ni Louise D., ni Pol. Sauf une fois, en pleine crise de dépression physique, pour Pol «... et cela exprimait mon envie à moi d'être maternée et cajolée», ou par petites «montées» de trois semaines, pour Louise «... mais une fois la balloune passée, j'aurais été incapable d'assumer le quotidien de ça. J'aimais mieux rester fidèle aux constantes de ma vie qu'à un emballement». (MOI AUSSI, JE SUIS AU FOND TROP «RAISONNABLE» POUR UN PAREIL COUP DE TÊTE, DANS LES CONDITIONS ACTUELLES...)

Dans les deux cas, la maternité est irréconciliable avec une image de soi déterminée depuis longtemps, très volontaire et liée à des objectifs précis. «Aussi loin que je remonte dans mon enfance, dit Louise, je me voyais adulte non mariée, sans enfant et gagnant ma vie. (MOI AUSSI) On me donnait des raisons d'avoir des enfants ; il y avait toujours l'opposition maternité/carrière, travail, et pour moi c'était clair : je choisirais le travail ! Il y avait aussi – et encore aujourd'hui – tout le bag de la réalisation de soi par la maternité, la fécondité. Ça n'a jamais cliqué avec moi. Je n'ai jamais cru ne pas pouvoir me réaliser sans enfant. La fécondité, pour moi, c'est poser des actes créateurs, générateurs de vie... et il y a plein de façons de le faire, hors la maternité.

Aussi les modèles de mères autour de moi me désolaient absolument, de renoncement à soi, d'incapacité de se définir en dehors des enfants, d'absence de tout projet personnel dans leur vie.

En fait, je n'ai pas d'enfant parce que je n'en ai jamais éprouvé le désir. Ce n'est donc pas un choix arrêté. Le désir absent, la question était toujours posée de l'extérieur. Je vis avec un homme depuis 11 ans et on nous demandait : pourquoi vous n'en avez pas ? On se disait qu'il faudrait bien se poser la question. Deux heures après c'était oublié, on n'en parlait plus. Bon indice de l'absence du désir.

Et depuis quelques années, je me sens résister à cet automatisme couple égale enfant. Dès que t'es en couple, hétérosexuel du moins, tu fais un enfant, sans te poser de questions ! Sans parler de toute la mystification de la maternité ! La condition des femmes fait peut-être que c'est le seul acte créateur qui leur reste ; c'est peut-être pour cela qu'elles s'acharnent à posséder les enfants, à tout miser sur eux. Comme si c'était leur dernier îlot de création, avec le vide autour. La maternité prend alors des proportions... dangereuses, allant jusqu'à sous-estimer les enfants. Je pense que bien des gens qui ont des enfants ne les aiment pas, n'aiment pas les enfants. Pas vraiment.»

Pour Pol, il n'y a même rien d'intéressant là-dedans, ni dans les enfants ni dans la maternité : «Moi, c'est clair que j'ai toujours voulu faire tout ce qu'une vraie femme n'est pas censée faire. La vraie femme se marie et fait des enfants. Pour moi, la maternité a été longtemps synonyme de féminité. Être mère, ça veut dire s'occuper des autres et non pas de soi, ne pas avoir d'ego, être douce, patiente, compréhensive, indulgente, enfin... toute la marde féminine : sensible, instinctive, zélée, dévouée. Ça veut dire ne pas être intelligente, ne pas être ambitieuse, ne pas avoir d'instruction, ni de valeurs sociales. Donc vivre en fonction des autres. Je peux dire que j'ai été violemment anti-maternité... même de façon irrationnelle. Ça me rendait physiquement malade. Je crachais sur les femmes qui avaient des enfants. C'était des débiles mentales. (HEUREUSEMENT QUE CES MÈRES-CI ONT UN SOLIDE SENS DE L'HUMOUR !) Maintenant, c'est moins passionnel mais je ne vois toujours pas les avantages d'avoir des enfants, objectivement. C'est un travail énorme et ce type de travail ne m'intéresse pas.

«Primo, je ne m'intéresse pas beaucoup aux enfants, je comprends très difficilement comment une femme adulte peut vouloir passer 12 heures par jour avec un enfant. À supposer qu'une femme fasse un

Illustration Marie Cinq-Mars

enfant – et apparemment ça se fait encore beaucoup – pour être avec «l'être chéri», le façonner, tout ça. Mais comment peut-on s'intéresser à des êtres aussi différents, qui ont des comportements d'après moi si peu intéressants ? (LES COMPORTEMENTS DE LA MAJORITÉ DES ADULTES LE SONT-ILS INTÉRESSANTS ?)

«Les enfants m'intéressent comme des objets d'art – certains d'entre eux, pas tous – que je regarde une demi-heure et après, ça suffit, je les ai assez vus. La grosse raison pratique, enfin, c'est qu'un enfant représente un travail concret, quotidien et dénué d'intérêt. Qui est de l'ordre de faire du ménage – je fais à peine le mien alors le faire pour quelqu'un d'autre ? – faire du lavage, faire à manger, faire l'épicerie, aller voir les médecins, aller voir la maîtresse d'école, enfin... (QUELLES ROMANTIQUES ILLUSIONS TIENDRAIENT ENCORE DEVANT UNE TELLE ÉNUMÉRATION ?) En d'autres mots, c'est une très grande insertion sociale d'avoir un enfant, alors qu'un de mes objectifs dans la vie était de me désinsérer socialement. Déjà en étant une femme, en ayant des totons, c'est énormément compliqué ; avec quelqu'un de pogné après toi, je me dis que là, la charge sociale est énorme. J'aurais à me débattre avec toutes sortes d'autorités qui me compliqueraient encore plus la vie. Comme je n'y vois pas d'avantage par ailleurs, ça ne fait que du négatif.

«En refusant d'être une vraie femme, je choisissais l'indépendance. Donc, je ne me marierais jamais, c'était clair. Mais autant je suis allergique à l'idée d'être, moi, dépendante de quelqu'un, autant je n'aime pas qu'on dépende de moi. Tout ce qui relève de la dépendance m'énerve beaucoup : occuper un enfant, par exemple, ou penser pour lui.

«Mais j'ai changé. Dernièrement, une femme m'a raconté son grand «désir biologique». Son corps criait, disait-elle ; elle avait même subi des opérations monstrueuses, du charcutage, pour remédier à sa stérilité. Et je l'écoutais avec intérêt. Avant j'aurais fait : «Franchement ! Elle est malade dans 'tête.»

Du plaisir à l'amour obligatoire

Pourtant, les mères décrivent longuement les plaisirs de fréquenter un enfant, de le voir grandir et exprimer une vision du monde si différente, neuve et critique, de partager sa propre découverte du plaisir. Par ailleurs, s'il est tellement passionnant d'avoir une relation privilégiée avec un enfant, pourquoi n'y a-t-il pas plus de gens prêts à partager les enfants, à les emprunter une soirée ou deux jours à des ami-e-s débordé-e-s au bord de l'infanticide ? (MOI, PAR EXEMPLE, POURQUOI NE L'AI-JE JAMAIS OFFERT À MES COPINES MÈRES ? MANQUE DE TEMPS OU D'INTÉRÊT ? PEUR D'ÊTRE PRISE AU DÉPOURVU PAR CETTE PETITE BÊTE ÉTRANGE ? PARTI PRIS DU CONFORT DANS L'INDIFFÉRENCE ?)

Cela aiderait Louise L., par exemple, qui dit comprendre la fascination d'Ariane ou de Danielle pour les enfants, mais supporter difficilement le quotidien. Elle s'y sent isolée, pognée, ses ailes coupées et ses projets personnels aliénés, plus étouffée que stimulée par la maternité... et par ailleurs très déchirée, parce qu'elle l'aime, sa fille.

Au premier tour de table, surgissent d'autres contradictions : comment assumer le pouvoir, l'autorité devant l'enfant ? Comment combattre le sexisme de l'école ? etc. Et Shirley relate ce mot d'une féministe américaine : «La grossesse et l'accouchement sont des expériences radicalisantes pour une femme ; élever un enfant est une expérience conservatrice, parce qu'elle devra forcément faire des compromis – entre ses valeurs et l'idéologie dominante.»

Revient aussi, constante, la question de l'amour maternel, avec son corollaire, la filiation biologique. (AUTREMENT DIT, SI JE N'AIME PAS L'UNIQUE ENFANT CONÇU APRÈS TANT D'HÉSITATIONS, AI-JE LE DROIT DE LE RENVOYER À LA MANUFACTURE ? ET LUI OU ELLE DE MÊME, SI MA TÊTE NE LUI REVIENT PAS ?) Ou : le lien mère/enfant est-il obligatoirement privilégié parce que biologique ?

Louise D. «joue à la mère» régulièrement avec la fille de sa voisine : «Ce n'est pas parce que je n'ai pas d'enfant que je ne les aime pas. Ce qui fait le prix d'une relation, c'est l'intensité et le temps passé à la construire, peu importent les liens biologiques. Mais on est tellement conditionné-e-s que, pour la majorité des gens, il faut avoir «ses» enfants, et avec la possession des enfants vient l'obligation d'aimer, qui fucke tant de relations parents/enfants. C'est l'institution de l'amour parento-filial : je dois aimer ma mère, même si je trouve que c'est dans la vie une femme platte, même si je ne l'ai pas choisie. Et elle doit m'aimer aussi, obligatoirement.»

Avant la contrainte à l'amour maternel, il y avait la contrainte à la maternité. Nous commençons à y échapper et, selon Louise D. : «C'est un acte subversif et décisif pour les femmes de reconnaître qu'elles peuvent ne pas faire d'enfant. Avant, il n'y avait que le couvent pour éviter la maternité. Je suis chanceuse de vivre à cette époque !»

Alors, et la contrainte et le choix existent... (AI-JE BIEN COMPRIS ?) mais, conclut Shirley, «c'est le fait que des femmes choisissent de ne pas avoir d'enfant qui fait que l'alternative existe ! Sinon, le choix d'en avoir n'est pas réel.» (ALORS J'AIDE LA CAUSE, EN VIEILLISSANT SANS ENFANT ? MOINS INDÉCISE CEPENDANT QU'AU DÉBUT DE LA DISCUSSION. JE PENSE QUE JE N'AURAI PAS D'ENFANT NON PLUS, FINALEMENT. EN MOI, LE DÉSIR NE CRIE PAS ASSEZ FORT. À MOINS QUE JE NE SOIS SOURDE ? EN ATTENDANT, MALGRÉ UN HORAIRE CHARGÉ, JE SUIS ASSEZ SOUVENT LIBRE LES LUNDIS ET MERCREDIS SOIRS POUR GARDER VOS PETITS FAUVES ADORÉS. APPELEZ AU MOINS 24 HEURES À L'AVANCE ET DEMANDEZ TANTE OLGA).

FRANÇOISE GUÉNETTE

1/ *Toutes les phrases en majuscules sont des réflexions de l'auteure de cette synthèse.*

D'UNE MÈRE À L'AUTRE

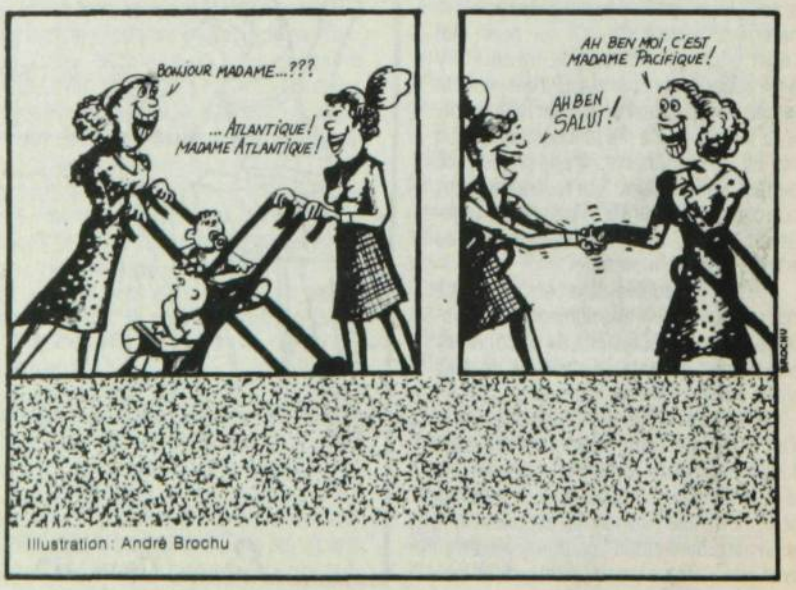


Illustration : André Brochu

A la recherche **du plaisir perdu**

Photo : Francine Pelletier

Shulamit Lechtman

Shulamit Lechtman est active dans le mouvement féministe depuis plusieurs années. Présentement, elle poursuit une réflexion sur le phénomène de la victimisation et enseigne à des femmes à rompre avec ce cercle infernal. Car si être victime, c'est être sacrifié-e, c'est aussi se sacrifier, sacrifier sa vision de la réalité en valorisant à priori celle des autres... Les femmes ont été victimisées par la société et elles continuent de l'être. De surcroît, elles ont appris à se victimiser elles-mêmes.

Qui ne reconnaît pas chez elle, chez sa mère, ses amies, sa fille, cette capacité maladive – et désarmante – de se dévaluer, de douter de soi, de se sentir impuissante, en bout de course. Bref de croire n'être jamais assez smatte, bonne, belle... et qu'au fond les autres ont toujours plus raison que nous.

Deux mères ont parlé maternité avec Shulamit Lechtman, de la maternité corde raide, haut lieu d'incertitudes, de contraintes, d'inconfort mais aussi lieu de puissance et de plaisir méconnus, mésestimés que nous habitons souvent avec toute l'aisance de funambules amateures.

dossier

LA VIE EN ROSE : Commençons par la grande question... Pourquoi la maternité qui aurait pu donner du pouvoir aux femmes, est-elle devenue une véritable contrainte, un lieu où les femmes se sentent enfermées et captives ?

SHULAMIT LECHTMAN : Évidemment il y a quelque chose de puissant dans la maternité qu'on tente de réprimer... Mais il faut faire attention avec cette notion de pouvoir. Dans la société patriarcale, ce qui n'est pas valorisé par les hommes n'est pas puissant. Un pouvoir non reconnu n'est pas un vrai pouvoir. Dans le cas de la maternité, la société ne fait qu'entretenir une illusion de ce pouvoir. Quand les femmes disent vouloir gagner du pouvoir, on leur répond aussitôt : «Mais vous détenez déjà le plus grand de tous, celui de créer la vie...» D'un côté, on tente de valoriser «la mère au service de la société», de l'autre, on la rend responsable de tous les maux de ses enfants. Les mères sont toujours soupçonnées de ne pas prendre les bonnes décisions, de ne pas réagir correctement, de ne pas faire ce qu'il faudrait faire... bref de ne pas être des hommes ! Et quand nous voulons leur laisser la responsabilité des enfants, ils répliquent : «L'enfant a trop besoin de sa mère...»

Et comment pourrait-on parler actuellement du pouvoir des mères quand elles-mêmes ont appris à dévaloriser le pouvoir qu'elles pourraient trouver là ! À mon sens, la plus grande lutte à faire en tant que féministes, ce n'est pas tant d'apprendre aux hommes et à la société à valoriser la maternité, mais que les femmes apprennent à se valoriser comme femmes et aussi comme mères, qu'elles apprennent à se faire confiance, à se faire plaisir. Et tout ça est beaucoup plus complexe que ça en a l'air ! Se bâtir une vie confortable pour une femme, où le plaisir prime, c'est presque révolutionnaire, puisqu'il est nécessaire de rejeter tellement de valeurs apprises et si bien incrustées... Voilà. Chercher à avoir du pouvoir par la maternité, c'est fou. Il n'y a pas d'autres bonnes raisons de se faire un enfant que de vouloir se faire plaisir.

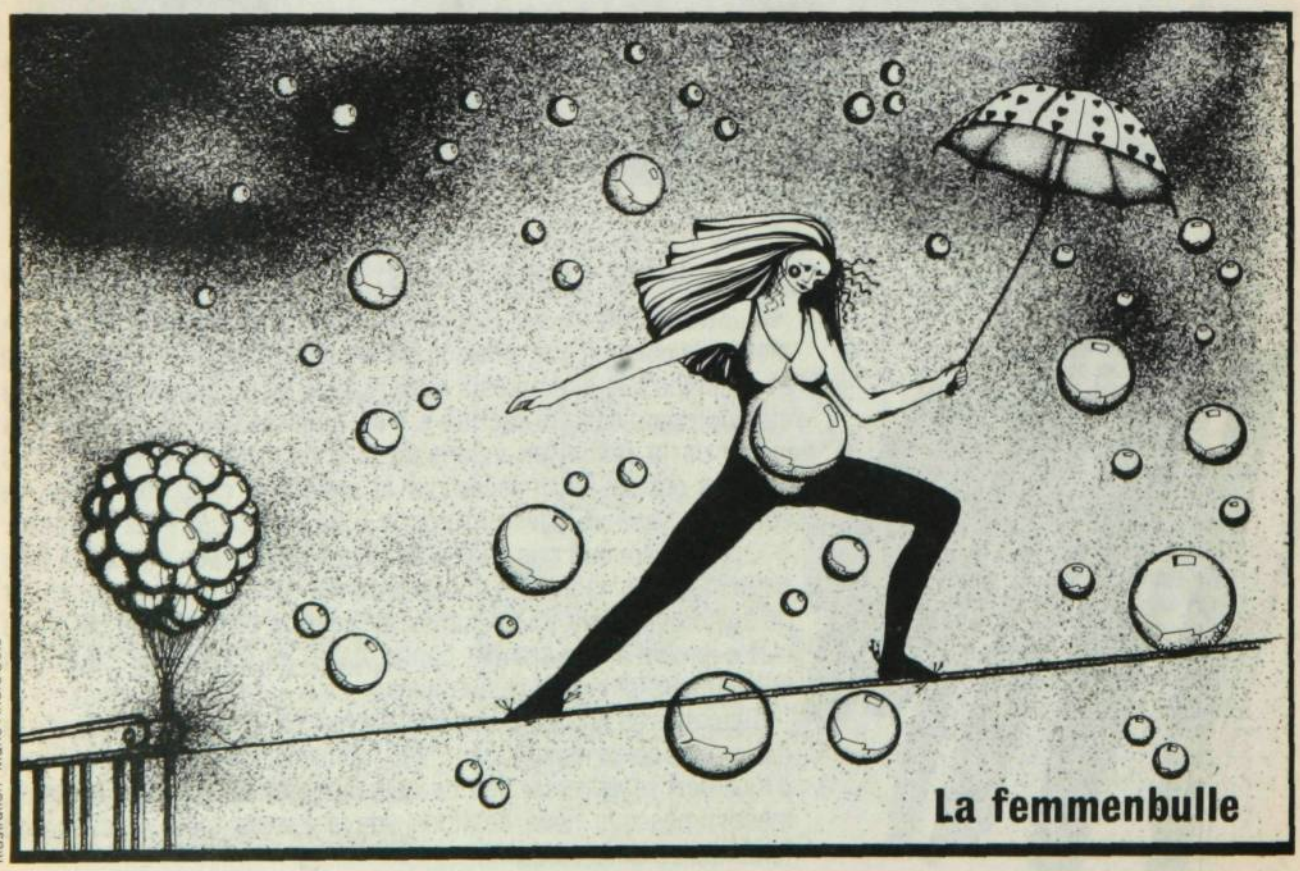
LVR : Mais pourquoi est-ce si important de valoriser la maternité auprès des femmes ?

SH.L : Le fait est que, de façon générale, les femmes se sentent impuissantes dans cette société et je pense qu'elles se sentent encore plus impuissantes comme mères. On a brisé le silence dans quelques lieux de nos vies – le viol par exemple –, mais on n'a pas réussi à le faire – ou si peu – autour de la maternité. Vous savez, ce n'est pas facile d'obtenir des informations vraies sur la maternité. Les mères parlent si peu des conditions réelles dans lesquelles elles vivent – sauf entre elles ou totalement épuisées... – c'est souvent, je pense, qu'elles essaient de nier jusqu'à quel point avoir fait un enfant dans les conditions actuelles les blesse. Elles craignent aussi qu'en critiquant la maternité, on croit qu'elles n'aiment pas leurs enfants... Il y a tant de mythes qui traînent toujours...

LVR : Il est tout de même plus fréquent aujourd'hui d'entendre des femmes affirmer qu'elles ne veulent pas se retrouver dans un rapport maternel...

SH.L : J'ai remarqué deux attitudes, et chez des femmes souvent féministes. Il y a d'abord celles qui refusent absolument d'avoir («de se faire») un enfant, qui ne voient les enfants que comme un facteur d'impuissance des femmes... et rien d'autre. De l'autre côté, il y a celles qui veulent faire un enfant, pour trouver enfin leur grande raison de vivre. Pour moi, poser ainsi la question est aussi victimisant ou opprimant d'un côté comme de l'autre. La maternité, ce n'est ni l'un ni l'autre, ni tout blanc ni tout noir.

Je pense que c'est possible d'avoir des enfants et d'être confortable avec ce choix-là. Mais voilà, souvent quand on pense à la maternité, on a l'impression de jongler avec le pire... et le moins pire. C'est ça, d'ailleurs, pour moi, la base de l'oppres-



La femmenbulle

Illustration Marie-André Côté

sion : il n'y a pas de bon choix, il n'y a que des choix pas formidables. Les contraintes pour les mères sont réelles. On pourrait même dire que, dans la balance, elles sont plus nombreuses que les joies. Mais pour certaines femmes, se priver de «se faire un enfant», c'est tout aussi contraignant et douloureux.

Qu'on choisisse ou non d'avoir des enfants, l'essentiel c'est qu'on peut apprendre quotidiennement à quitter cette attitude de victime qui nous a été imposée et que nous nous imposons. Nous pouvons apprendre à nous enligner sur nos vraies envies, nos réels désirs et nos besoins, à évaluer et faire des choix en regard du plaisir qu'on va y trouver.

LVR : Mais est-ce que, en général, les femmes ne se sentent pas exagérément responsables de leurs enfants ? On a un tel souci de les réussir...

SH.L : Vouloir réussir son enfant, c'est souvent vouloir qu'il soit comme on est ou comme on aurait voulu être. Imaginez la pression qu'on met sur lui quand on présume ainsi de sa personnalité et de ses envies ! C'est une bonne façon d'être déçue et de se sentir impuissante par la suite.

Je dis souvent que, petite, je n'étais pas une enfant, mais un miracle. Mes parents, rescapés des camps de concentration d'Europe, ont fait des enfants pour se prouver qu'ils avaient vraiment survécu et pour que nous changions le monde, que cela ne se reproduise plus jamais. Comme enfant, je n'ai rien compris sauf que j'avais comme mission de les rendre heureux. Quand on pense comme ça, quand on essaie de faire racheter par son enfant les horreurs qui existent dans la société, c'est sûr qu'on va rater la relation et que l'enfant aura aussi un sentiment d'échec. C'est nier l'enfant, se nier soi-même et nier le plaisir qu'il peut y avoir dans la maternité.

Je crois qu'on a appris maintenant à penser et à dire «non, mon enfant ne m'appartient pas...» mais on continue à se sentir les premières responsables. C'est se victimiser, pour moi, d'agir ainsi.

Je me rappelle cette petite fille de trois ans, dans l'autobus l'autre jour, qui se masturbait. Quoi de plus normal à cet âge-là ! Mais sa mère voulait mourir... Et c'était bien clair, en même temps, qu'elle ne voulait pas transmettre le message à sa fille que «c'est sale, faut pas faire ça, non...» Mais pourtant... Tout le monde rigolait. L'enfant, elle, chantait et sa mère était tout à fait mal à l'aise. Cette mère, comme bien d'autres, est encore très accrochée à cette vieille idée du «qu'est-ce qu'on va dire de moi ? et de ma fille ? C'est de ma faute, je l'élève mal...» De la même manière, certaines ont du mal à se détacher de l'image de la «bonne mère», obnubilée par son enfant, faisant tout avec lui, s'inquiétant de toutes ses réactions les plus bénignes. Combien de femmes laissent leur enfant pour une fin de semaine mais ne se permettent pas d'avoir du plaisir : elles sont constamment préoccupées par lui... Réaliser jusqu'à quel point on est capables de se culpabiliser avec tout, c'est mettre le doigt sur un des plus grands aspects de notre propre victimisation.

LVR : Souvent on se sent coupables d'imposer nos changements de rythme, d'attitudes, à nos enfants et de les entraîner de force, à notre suite. Souvent on voudrait tant qu'ils ne soient pas là pour un moment...

SH.L : Des possibilités existent de faire, de vivre autrement. On se victimise quand on se dit absolument incapables de faire autrement. Si une mère a besoin de temps sans son enfant, elle peut examiner les possibilités à court terme comme, par exemple, le «prêter» à quelqu'une en qui elle a confiance.

Chaque mère, comme toute autre femme, est unique malgré ses similitudes avec les autres. Elle a ses façons particulières de se victimiser ou de rompre avec ça. De plus, les mêmes interprétations qui nous conduisent à des attitudes victimisantes comme femme vont agir aussi comme mère. C'est de la même personne qu'il s'agit ! Par exemple si j'ai appris que quelqu'un qui ne me sourit pas, ne m'aime pas ou m'en veut, j'aurai le même raisonnement vis-à-vis mon enfant. Je croirai, quand il n'est pas content, que j'ai fait quelque chose de mal et qu'il va me rejeter. Il y a moyen de rompre avec ce vieux réflexe et de cesser de croire que notre survie dépend de la bonne volonté des autres !

Évidemment, lorsque je réalise que j'ai choisi un-e amant-e pour de mauvaises raisons, je peux toujours changer d'idée, laisser tomber et partir. Mais qu'est-ce que je peux dire à un enfant ? «Excuse-moi, je me suis trompée, j'ai choisi le mauvais moment, reviens dans deux ans !...» Pour vivre la maternité à l'aise, il faut admettre que nous avons plus de pouvoir que notre enfant, que nous posons des gestes qui ne sont pas toujours justes à ses yeux. Par ailleurs, l'enfant peut apprendre aussi à choisir entre le pire (la dépression de sa mère...) ou le moins pire (quelques moments sans elle). Et s'il n'est pas en mesure de choisir le moins pire, eh bien c'est à nous, comme adultes, de choisir ce qui est le moins pire pour lui. Si les mères n'admettent pas qu'elles ont, en fait, du pouvoir sur leur-s enfant-s, elles ne pourront pas les élever d'une façon confortable. Et si nous avons tant de mal à admettre ça, c'est précisément parce que nous avons tant de difficulté à déceler les lieux où l'on peut être puissantes.

C'est sûr que ça prend énormément d'énergie pour repenser tout ça, tout notre rapport à la maternité en fonction de nos désirs, des choix qui s'offrent à nous, du plaisir à aller chercher là... Personnellement, je sais que je vais avoir un enfant un jour, même si je sais d'avance que je vivrai comme toutes les mères des périodes profondément difficiles et que je devrai lutter sans cesse contre tous ces mythes étouffants qui entourent la maternité.

Propos recueillis par
NICOLE BERNIER *et* ARIANE EMOND

(À Paule qui crie)
«Veux-tu arrêter de crier...
La femme en avant a mal à la tête, la madame est fatiguée, le monsieur veut dormir... En arrière, ils veulent être tout seuls...
(À Ève debout sur la banquette) Ève, veux-tu t'asseoir ?... Assieds-toi !...
Oh ! Ève, Ève, je t'ai fait mal, hein ? Je suis pas fine... Non, je te toucherai plus !... Ah ! je suis une méchante maman, oui, excuse-moi, chère...
Mais depuis qu'on est parties que je te demande de rester assise. On est en autobus, il y a les autres...»

Louisette Dussault, MÔMAN

Marie-Mousse, ma petite fille
Mon immense, mon éternel amour
Tu viens chercher en moi des trésors endormis
Tu me révèles à moi-même
En même temps que toi, j'apprends à parler, à marcher, à rire
À donner des becs et à dire tata
C'est aussi l'enfant que j'étais que j'apprends à aimer à travers toi
C'est bon

Francine Tougas, GRANDIR

dossier

PLANTER AMOUREUSEMENT UNE BOMBE

ou de l'ambiguïté des relations mères-enfants

C'est arrivé en France, «à l'étranger», mais des histoires comme celle-là s'étalent complaisamment, tous les jours, à la une des journaux à sensation, comme des taches de sang mal séchées. Une journée comme les autres, une femme comme les autres prépare calmement le petit déjeuner de son mari et de ses trois enfants. Puis le mari part au travail et la femme, avant de faire ce qui lui reste à faire, se livre une dernière fois à ses tâches ménagères, exécute fidèlement ce pour quoi elle a été élevée, dressée. Jamais cette femme de paysan ne s'en serait allée mourir sans laisser la maison propre... Elle drogue ensuite les petits aux somnifères, les entasse dans la voiture, roule jusqu'à un boisé à l'extérieur du village. Elle sort les enfants endormis, les enligne sur l'herbe, les abat avec le fusil de chasse de son mari. Il n'y a plus qu'à finir, bien proprement, la tâche : elle se pend à une branche d'arbre. L'imprévu arrive, la branche casse. Qu'à cela ne tienne, elle rassemble ses forces, accroche la corde à une branche plus solide, et recommence... Ce n'est que le soir, en rentrant des champs, que le mari, constatant la disparition de sa famille, entreprendra des recherches. Et trouvera. Et ne comprendra pas. Pas plus que ne comprendront les voisins, les amis, la famille : «Une si bonne mère, une si bonne ménagère. Elle ne se plaignait jamais. Pourquoi ?»

Pourquoi ? Assise par terre, Paris-Match sur les genoux, j'ai senti remonter un souvenir que j'aurais voulu gommer pour toujours de ma mémoire. Mon fils avait 4 ans, il venait d'être malade et sa maladie m'avait imposé des nuits d'insomnie. J'étais droguée de fatigue, lui avait besoin d'attention plus que jamais, et ne me lâchait pas d'une semelle. Alors j'ai craqué. Je l'ai secoué, criant «laisse-moi, tu ne vois pas que je n'en peux plus. Je ne suis pas une machine». J'aurais pu le secouer jusqu'à ce qu'il tombe, jusqu'à... Mais j'ai vu son visage terrifié, un visage de tout petit qui ne comprenait pas que «maman» puisse lui faire du mal. Ça été fini. J'ai braillé un bon coup, lui aussi, je l'ai bercé. Il n'en a pas reparlé, moi non plus.

Pour les besoins de ce dossier maternité, j'ai, au début très timidement, commencé à évoquer cet incident (qui remonte maintenant à près de six ans). Et, surprise, ça été un déluge de confidences ! J'ai brusquement vu ce que je me contentais de soupçonner jusque-là, soit que toutes les femmes, un jour ou l'autre, se débarrasseraient volontiers de leur progéniture, au moins pour quelques temps. Même les «meilleures» mères, socialement parlant, même ces pures merveilles gestant-et-allaitant avec des sourires de madones, que j'avais toujours secrètement enviées. C'est Luce [1], mère paisible d'un beau garçon bien en forme, qui me raconte avoir rêvé, une fois, qu'elle observait d'une fenêtre son fils gelant sur un banc dans le parc d'en face... sans réagir pour aller le chercher. C'est France, qui vit et travaille en région éloignée ; elle a deux très jeunes enfants et un chum en or qui s'occupe des enfants... quand il est là, c'est-à-dire six mois par année en moyenne. Alors France, chaque fois qu'elle fait ses recommandations à la gardienne avant de partir au travail, avoue qu'il lui faut se plier sur le coeur : «J'aime mon travail, mais je me sens tout le temps coupable de laisser les petits». Coupable, le mot est lâché. Nous le sommes toutes. Entre le geste de la femme de Paris-Match et le mien, entre la simple gifle et l'intention de meurtre, où se situe exactement la différence, sinon dans la possibilité de pouvoir compter sur certaines ressources (l'amie à qui on téléphone pour se vider le coeur, la garderie où on peut laisser le petit ne serait-ce qu'une demi-journée, le temps de laisser décanter, et «se refroidir» le problème, etc.) ?

Coupables. Tout est là. Coupables de ne pas toutes vivre une «belle grossesse» et de ne pas afficher la mine épanouie de rigueur. Coupables de tant souffrir à l'accouchement et de retenir nos cris (ça fait hystérique) alors que nous aurions préféré vivre cet événement à notre convenance, avec ceux que nous aimons, dans la position que nous aurions choisie. Coupables de ne pas spontanément reconnaître (toujours le mythe de l'instinct maternel) et aimer cette petite chose de chair qu'on nous flanque entre les bras (je n'ai vraiment aimé mon fils, c'est-à-dire éprouvé une vraie tendresse pour lui, que deux jours après l'accouchement. Mais j'aurais sans doute aimé tout aussi «spontanément» n'importe quelle petite créature démunie qu'on m'aurait refilée en m'en donnant la pleine responsabilité...). Coupables ne pas allaiter – par choix ou par obligation – parce qu'on nous avertit solennellement que nous privons alors le nourrisson des anticorps nécessaires pour renforcer l'immunité de son organisme. Coupables si le développement de l'enfant ne se fait pas selon les normes. Coupables si la progéniture se révèle impolie, indisciplinée, parce qu'elle s'affiche alors comme un constat ambulant de notre «échec». Coupables, tout le temps.

C'est le cercle infernal amour obligatoire-culpabilité qu'il faut rompre. Pour en finir avec les enfants que nous élevons pour qu'ils vivent, en notre lieu et place, nos rêves d'enfance, avec les enfants sauveurs de couples en péril, avec les enfants succédanés d'amour à qui nous demandons rien de moins que de remplacer le Monde tout entier, et que nous étouffons de nos exigences possessives. Et nous ne romprons le cercle qu'en disant nos peurs et nos colères, en refusant d'être de bonnes mères à plein temps. En nous permettant de dire à un enfant, quand nous le ressentons : «Sors de ma bulle, laisse-moi respirer, tu me pompes mon oxygène. Je ne me sens pas disponible pour toi maintenant». Avec, comme il se doit en contrepartie, le droit le plus strict pour l'enfant d'affirmer les mêmes choses et de demander/obtenir le respect de son territoire.

Les enfants que nous aurons assez aimés pour leur faire comprendre que l'amour demande aussi du recul, qu'il peut subir ses hauts et ses bas, les enfants qui auront appris cela, sauront aussi que le respect se mérite, comme l'amour. Ils ne s'inclineront plus automatiquement devant toutes les formes d'autorité. Ils ne se vengeront pas de leur enfance sur leurs propres enfants et règleront à l'usine, au bureau ou ailleurs les problèmes qu'ils rencontreront, au lieu de se chercher des

boucs émissaires à la maison. Je me demande si ce n'est pas cela que David Cooper [2] voulait dire quand il parlait de «planter amoureusement une bombe au coeur de la Mort» ?

HÉLÈNE LÉVESQUE

1/ *Noms fictifs.*

2/ *Cooper, un des pères de l'anti-psychiatrie, a écrit «Mort de la famille».*

J'ai peur de ne pas être une bonne mère pour ma fille
J'ai peur de ne pas être correcte
D'la mélanger, d'la bousculer, de ne pas lui en donner assez
Des fois j'ai peur d'être une bonne mère
De me faire manger
De me faire fourrer
Des fois j'ai peur de trop l'aimer
J'ai peur de me perdre
Des fois, je me perds
Mais j'ai le courage de me retrouver
J'ai peur d'être sa mère toute ma vie !
J'ai le courage d'être sa mère aujourd'hui...

Francine Tougas, GRANDIR

«Mais dites-leur vous-mêmes !... Je suis plus capable de jouer à la mère-police !... Je suis pas capable d'être la mère idéale dont vous rêvez dans chacune de vos têtes pour ces enfants-là !... Puis je refuse d'être votre mère aussi ! De vous protéger comme des enfants, de mes propres enfants...»

Louisette Dussault, MÔMAN

«Ma fille – à 4 ans et demi – a pas besoin de suivre une thérapie pour savoir que quand elle a peur, elle a pas de fun ! !»

Francine Tougas, GRANDIR

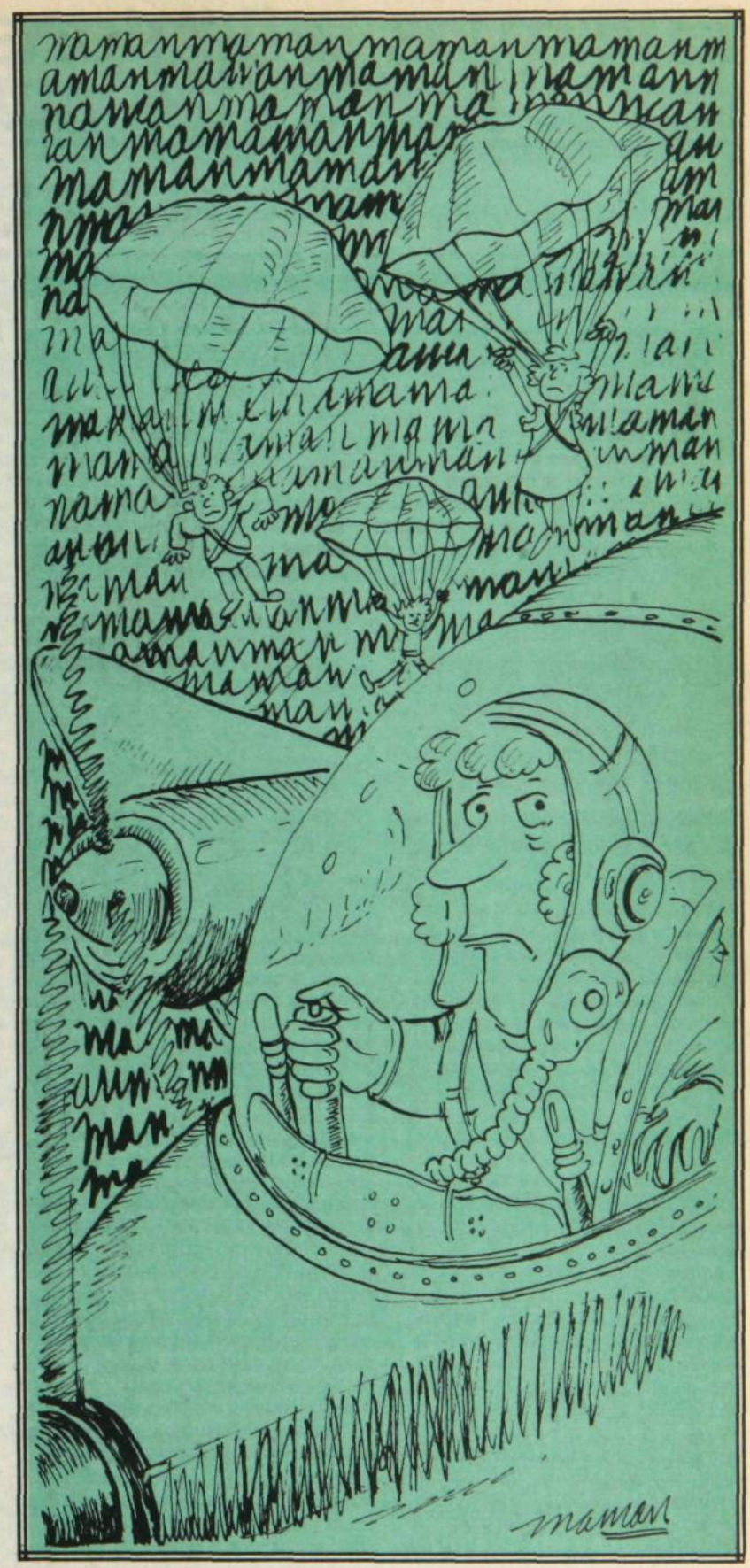


Illustration : Madeleine Leduc

dossier

Quelques réflexions sur le fait d'être mère

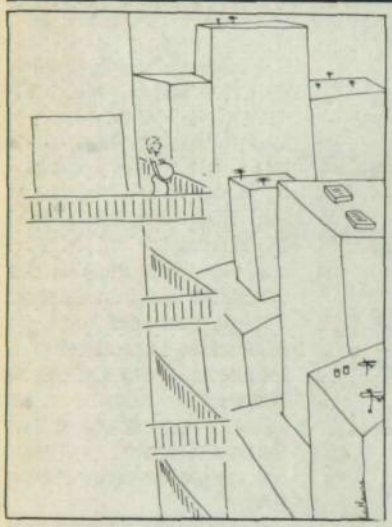


Illustration: Catherine Beaunez

J'ai été une mère pour plus de la moitié de ma vie et je ne l'ai jamais regretté. Je suis bien sûr douloureusement consciente des difficultés discutées dans ce dossier mais je veux toutefois aborder l'aspect positif de la maternité.

Les préjugés de notre culture rendent tragique le personnage de la femme qui passe sa vie sans jamais connaître d'expériences sexuelles... ni la masturbation, ni à plus forte raison des relations hétérosexuelles ou lesbiennes. Bien des personnes qui partagent cet avis considèrent aussi la maternité comme une menace personnelle. Dans notre société de consommation, l'orgasme est devenu un impératif social, supportant une industrie florissante. Les enfants, par contre, sont vus comme des facteurs nous empêchant de satisfaire au maximum nos besoins de consommation ou notre propre épanouissement personnel.

Le féminisme a légitimé le choix que nous sommes en droit d'exercer sur tous les aspects de nos vies. En tant que féministes actives, cependant, nous devons nous demander : pour qui luttons-nous si nous ne considérons pas l'enfantement comme un choix valable ? Je sais que je n'aurais pas moi-même l'impression de participer pleinement à l'expérience humaine si je n'élevais pas d'enfant. Les élever est plus essentiel et gratifiant que les porter : l'adoption est importante à considérer.

Qu'est-ce que les enfants nous offrent, alors, sinon un paquet de troubles ? Ils nous donnent le sentiment d'intimité que nous ne pouvons pas reproduire dans nos relations adultes. Si une personne adulte parle de ses intestins, de sa faim ou de ses malaises, on la jugera peut-être antisociale, raseuse, ou même comme un cas pathologique. Pourtant, de tels sujets sont les matériaux de base de toutes nos vies. Le bien-être physique, les sentiments de peine, la faculté de jouer avec une joie et une concentration totales ; l'innocence des préoccupations de l'enfance nous aide à rester en contact avec nous-mêmes, avec l'enfant emprisonné en chacun de nous. Le soin des jeunes enfants remodèle notre conscience, ce qui est essentiel pour mieux affronter notre propre vieillissement. Il est trop facile aux ambitieux et aux bien-portants d'oublier combien, pour changer le monde, nous sommes dépendants du maintien de nos fonctions physiques et affectives.

En tant que société, nous avons toujours institué des tabous en ce qui concerne les contacts physiques. Pourtant, nous avons un besoin désespéré de nous accrocher aux autres par le toucher, par cette chaleur corporelle que nos conceptions culturelles répriment. Les enfants nous procurent des occasions de contact physique spontané et non compromettant, nous gardant ainsi en contact avec nos besoins d'êtres humains.

Alors que plane sur toutes nos têtes la menace de l'anéantissement nucléaire, je ne crois pas que ce soit simplement notre propre mort que nous craignions. La vision d'un univers d'où seraient absents le monde que nous connaissons et ses habitants est infiniment triste et ne fait que renforcer notre respect de la vie humaine dans le flux de ses générations successives. Mais cette vision est aussi essentielle à notre découverte d'une communauté humaine délivrée des volontés égocentriques de l'État et de l'industrie. Quand nous participons à la croissance des enfants, un certain émerveillement doit nous envahir et nous donner un sens du futur. Sans le sentiment concret de nos devenirs individuels, il vaut difficilement la peine de se soucier de changement social.

Nos enfants peuvent nous renvoyer, de nous-mêmes et de notre réalité, des images débarrassées de nos si belles rationalisations. De plus, ces relations que j'ai comme mère sont uniques dans une vie par ailleurs remplie d'autres amours : mon mari, mes parents, mes collègues et mes ami-e-s, des luttes comme l'éducation alternative et le féminisme, ma vocation d'écrivaine. Dans un article, l'anthropologue Dorothy Lee explique que les Indiens Wintu n'ont pas d'équivalent à notre notion «d'avoir un enfant». Les enfants se réfèrent plutôt à leur mère comme à «celle que j'ai rendue mère».

Cette expression ne ressemble aucunement au sens de la possession qui est devenu la rationalisation standard de la brutalisation des enfants par tous les moyens, allant d'un contrôle parental extrême aux coups et à l'inceste. À travers le langage, les Wintu mettent l'accent sur la relation dynamique et particulière de la mère et de l'enfant. Lee la décrit ainsi :

«Quand je prends la décision *d'être*, d'être une mère, je prends, au même moment et dans le même acte, la décision qu'un enfant sera. La maternité est une relation entre deux personnes. À ce moment-là, ma décision n'est pas d'être une mère, mais d'être «la mère de cet enfant-là». [1]

En n'expérimentant pas cette réciprocité, donc, nous pouvons nous épargner les malaises, les dépenses et la perte de liberté. Mais nous allons aussi nous priver d'une occasion unique d'intimité, de connaître des facettes de nous-mêmes visibles seulement si reflétées par nos enfants, et de vivre à la première personne la seule expérience des femmes qui soit vraiment universelle.

GRETA HOFMAN-NEMIROFF

En plus d'être écrivaine, Greta Hofman-Nemiroff est directrice du New School, au Collège Dawson de Montréal.

1/ *Dorothy Lee, «To Be or Not To Be: Notes on the Meaning of Maternity»,* **The Challenge to Women,** *Édi. S.M. Farber and Rozen, New York, Basic Books, 1966, p. 51.*

Les bonnes références

Les bonnes lectures

Naître d'une femme d'Adrienne Rich, Denoël/Gonthier, Paris, 1980.

Les femmes s'entêtent, anthologie de textes dont certains sur la maternité, Gallimard, collection Idées, 1975.

Et l'une ne bouge pas sans l'autre de Luce Irigaray, Éditions de Minuit, Paris, 1979.

Les enfants d'abord de Christiane Rochefort, Éditions l'Étincelle, Montréal, 1976.

À ma mère, à ma mère, à ma mère, à ma voisine de Louise Laprade, Nicole Lecavalier et Pol Pelletier, Éditions du Remue-ménage, Montréal, 1979.

Ourselves and our Children du Boston Women's Health Book Collective, Random House, New York, 1978.

Votre enfant est une personne de S. Chess, Delachaux et Nestlé, Paris, 1977.

Les bonnes vues

Daughterlite (1979) (en anglais) de Michèle Citron, USA.
Une lesbienne féministe parle de façon inusitée de la relation fille-mère.
Distribution : Women in Focus, Vancouver, B.C. (604) 872-2250.

Neuf mois (1976) et **L'Adoption** (1975) de Marta Mezzaros, Hongrie.
Splendides tous les deux.

Allemagne, mère blafarde (1980) de Helma Sanders, Allemagne.
De la mère biologique à la mère-patrie, ce film extraordinaire raconte la conception et la naissance de la cinéaste en Allemagne nazie.

Depuis que le monde est monde (1981) de Sylvie Van Brabant, Québec.
Des accouchements vécus tant à la maison qu'à l'hôpital. Ce film rend bien toute l'émotion, l'intensité qui entourent ce moment de vie spectaculaire, quoique de façon un peu idyllique ?
Distribution : Les Films du Crépuscule, Montréal (514) 849-2477.

In the Best Interest of the Children (1977) (en anglais) de Iris Films, USA.
La lutte de mères lesbiennes, noires, blanches et latino-américaines, pour garder leurs enfants.
Distribution : D.E.C. Films, Toronto (416) 964-6901.

La patience des femmes fait la force des hommes (1981) de Christina Perincioli, Allemagne.
Les femmes battues sont trop souvent des mères aussi.
Distribution : Cinéma libre, Montréal (514) 526-0473.

Mother's Rights, Union Rights (1981) (en anglais) vidéo de Amelia Productions, Canada.
Des femmes de Colombie-Britannique revendiquent le congé de maternité en faisant la grève.
Distribution : D.E.C. Films, Toronto (416) 964-6901.

The Chicago Maternity Centre Story (1977) (en anglais) de Kartemquin Films, USA.
Sur les alternatives à l'accouchement à l'hôpital en passant par l'analyse du système médical, de son pouvoir et de ses motivations.
Distribution : D.E.C. Films, Toronto (416) 964-6901.

Les bonnes adresses

Naissance-Renaissance
C.P. 249, succursale E
Montréal H2T 3A7

Abitibiennes Enceintes
C.P. 711
Amos, Abitibi

Alternatives-Naissance
4153, Henri-Julien
Montréal H2W 2K4

Association de planning des naissances, Bas du Fleuve
C.P. 338, Bureau de Poste
Matane G4W 3N2

Association des sages-femmes du Québec
9232, de Châteaubriand
Montréal H2M 1X8

Comité d'humanisation de l'accouchement et de la naissance
1127, Coin Joli
Cap-Rouge G0A 1K0

Humanisation des naissances de Sherbrooke
755, Ontario
Sherbrooke J1J 3R9

Mieux-Naître
C.P. 924
Chicoutimi G7H 5E8

Naissance-Renaissance Mont-Laurier
R.R. 2
Ferme-Neuve J0W 1C0

Les Presses de la Santé
C.P. 1000, succursale G
Montréal H2W 2N1

Regroupement pour le libre-choix de la Mauricie
411, Laviolette
Trois-Rivières G9Y 1V1

Pour une naissance autonome
291, Déragon
Granby J2G 5J6

Rien de trop beau...

> Projeter, rêver ses rêves est essentiel ; comme il est essentiel d'essayer de nouvelles façons de vivre, d'admettre une expérimentation sérieuse, de respecter l'effort, même en cas d'échec.
>
> A. Rich – NAÎTRE D'UNE FEMME

THE WOMEN'S EXPERIMENTAL THEATER de New York ne fait pas qu'explorer au niveau de la pratique théâtrale ! Jugez-en vous-mêmes. Avant la naissance de Bébé, les quatre femmes du groupe d'alors se sont entendues pour partager formellement la maternité et deux autres se sont ajoutées à l'aventure peu après. Âgé aujourd'hui de 9-10 ans, ce petit garçon a, dans les faits, en plus d'une mère biologique, cinq autres mères ! Certaines sont lesbiennes, d'autres hétérosexuelles, les unes vivent en couple, les autres pas. Chez chacune, il a ses quartiers, ses affaires, une relation privilégiée avec ses grandeurs et ses misères...

Pareille entente a de quoi faire rêver. Mieux encore, elle donne envie d'innover, de proposer, de risquer de nouvelles formules de partage des enfants. Plusieurs mères désirent lâcher un peu de lest et consacrer moins de temps à leurs enfants, pour mettre du «lousse» dans leur vie. D'autres femmes et d'autres hommes «libres d'enfants» se réjouissent de l'existence des enfants en général et aiment la présence intermittente d'enfants dans leur vie. Sans qu'il soit question ici de forcer la main à quiconque, ni aux mères à qui l'idée répugne, ni aux autres qui ne veulent pas se voir encombrées d'enfants «alors-qu'elles-ont-justement-décidé-de-s'éviter-ça.»

Mais il apparaît pour les intéressé-e-s que nous aurions tout à gagner en osant proposer des formules de partage qui aillent plus loin que le simple passage d'enfants, vers une véritable passation des pouvoirs !

ARIANE ÉMOND

Sauvons Ste-Jeanne d'Arc

L'hôpital Ste-Jeanne d'Arc, vous connaissez ? C'est un petit centre hospitalier rue St-Urbain à Montréal, qui n'avait guère retenu l'attention du public jusqu'au jour où des femmes se sont mises à vanter les mérites du département d'obstétrique, acclamé depuis comme «un des principaux lieux où un réel effort d'humanisation des soins est déjà réalisé». Le personnel est à l'écoute des femmes, dit-on, et «l'obstétrique moderne y est utilisé à bon escient et non systématiquement». Alors pourquoi veut-on fermer Ste-Jeanne d'Arc ?

Coupures budgétaires, bien sûr, et le vieillissement de la population aidant, le ministre des Affaires sociales, Pierre-Marc Johnson, veut faire de cet hôpital un centre pour malades chroniques. Depuis cette déclaration (*mai 82*), les protestations n'ont pas cessé : manifestation, pétition de 50 000 noms, lettres aux autorités... Mais il y a une bonne nouvelle : le personnel de Ste-Jeanne d'Arc et ses usagères, de concert avec les groupes s'occupant de l'humanisation de la naissance, certains groupes communautaires et des groupes de femmes, proposent une solution de rechange, idée fort intéressante exprimée par de nombreuses femmes déjà : faire de l'hôpital Ste-Jeanne d'Arc une «maison de naissance». Imaginez : enfin un lieu d'accouchement où les femmes seraient libres d'avoir les conditions qui leur plaisent !

Pour plus de renseignements, ou pour signaler votre appui :

MME THÉRÈSE JOLICOEUR
C.H. Ste-Jeanne d'Arc
3570, rue St-Urbain
Montréal, H2X 2N8

dossier

Profession: SAGE-FEMME

Dans ce dossier, nous avons abordé l'élevage des enfants plutôt que nous attarder au fait d'enfanter comme tel. Mais s'il nous paraissait essentiel d'évaluer les pièges et les pouvoirs de la maternité, comment oublier l'accouchement, un des hauts lieux de cette dichotomie ? Et comment faire fi du fait que de plus en plus de femmes accouchent à la maison, loin des contraintes du système médical et idéalement avec l'aide d'une sage-femme.

Photo : François Martin

LVR : Le mot sage-femme renvoie presqu'inévitablement au passé, pour ne pas dire aux sorcières. Comment es-tu devenue sage-femme en cette fin de 20e siècle ?

ISABELLE : Je suis deux fois mère, d'abord, et dès ma première grossesse j'ai voulu accoucher à la maison. Mais en 74 c'était à peu près impensable. Deux ans plus tard, j'ai trouvé une infirmière qui en avait fait quelques-uns et qui a consenti à venir m'aider. J'habitais à la campagne. D'autres femmes autour de moi se sont mises à accoucher à la maison et je suis allée les aider. Quand je me suis aperçue que la confiance qu'on m'accordait dépassait ma compétence, j'ai arrêté. J'ai étudié beaucoup, toute seule, et puis je me suis remise à en faire avec une autre femme qui était infirmière et qui partageait mes idées sur l'accouchement.

LVR : Comment définirais-tu l'accouchement à la maison par rapport aux accouchements en milieu hospitalier ?

ISABELLE : Ce n'est pas un refus du médical, un accouchement à la maison. Je n'arrive pas avec une paire de ciseaux, de l'encens et en me croisant les doigts, comme le croient certains médecins ! En fait, je traîne de l'oxygène, un «ambubag» (respirateur artificiel), un appareil à pression, de quoi donner des injections, tout un équipement. Mais si j'ai des outils, j'en demeure maître, ne les utilisant que si la situation l'exige. Je pars du principe qu'une femme a tout le nécessaire en elle pour accoucher. Je ne suis là que comme son guide, son support et son miroir. Par ailleurs, sans avoir de titre, sans détachement ou froideur, je me considère professionnelle. Par respect des gens, tout simplement. Si on vient me voir pour mes compétences, c'est la moindre des choses que d'offrir une aide compétente. C'est d'autant plus important que je travaille dans la marginalité, dans l'illégalité même. [1] De la médecine de femmes comme on a pu en voir, des avortements de fond de cave, il y a là un certain héroïsme du désespoir, une compassion l'une pour l'autre qui est admirable mais maintenant les conditions de misère ne sont plus nécessaires. (...) L'accouchement à la maison n'est pas une image romantique, non plus. D'ailleurs, c'est ce mythe qui est finalement le plus tenace. Quand une femme ou un couple vient me voir au début de la grossesse, rêvant de l'expérience fantastique qu'elle/ils se promettent, je prends beaucoup de temps pour leur faire comprendre qu'un bel accouchement ne tombe jamais du ciel. C'est un moment de vie et ça ressemble au reste : intense, drôle, pas drôle, heavy, amoureux, parfois romantique.

LVR : En quoi consiste, justement, le travail que tu fais ?

ISABELLE : Il y a tout le suivi technique, physique, bien sûr, mais je fais aussi une série de rencontres en groupe où il est davantage question d'attitudes que de phases techniques de travail. Par exemple, je pose la question : «De quoi vous sentez-vous responsable dans la grossesse ?» Ou bien : «Quel est l'essentiel de votre accouchement pour vous, ce à quoi vous tenez le plus ?» C'est comme si on était plus préoccupé de survivre à un accouchement – obtenir qu'ils ne nous coupent pas, ne nous endorment pas... – que de voir ce qu'on vient y chercher. J'ai vécu un accouchement merveilleux qui s'est terminé à l'hôpital avec les forceps et tout, mais qui a été vécu avec une telle dignité que les lieux n'y changeaient rien. Cette femme-là était tellement connectée à l'essentiel ! L'accouchement est une démarche de transformation vers une plus grande autonomie. Et c'en est une pour moi aussi parce qu'il me serait relativement facile de materner une femme enceinte, plutôt que de m'adresser à elle comme à une adulte responsable. Ironiquement, on vient très souvent me voir à cause du lieu de l'accouchement mais, moi, ce que je travaille c'est l'intérieur.

LVR : Ton métier de sage-femme t'incite-t-il à valoriser la maternité ?

ISABELLE : Au début, je n'y voyais que mon plaisir. Ce métier a exactement la

dose de rapports humains, de contact physique, de recherches qu'il me faut. Je ne soupçonnais pas où ça me mènerait dans l'amour et le respect des femmes. J'ai vu des femmes décupler de force lors de leur accouchement parce que c'est à elles-mêmes qu'elles se rapportaient, c'étaient elles le boss. Elles établissaient, par le fait même, un autre rapport avec le monde, un autre rapport avec leur chum. J'ai vu des hommes rencontrer leur femme pour la première fois. Même si un homme est sympathique, conscient, sensible, tant qu'il n'a pas vu une femme «lousse» il ne sait pas ce que c'est que la puissance des femmes. Quand je parle du pouvoir des femmes, je parle donc de quelque chose de très précis. J'ai connu une femme qui s'est mise à faire une hémorragie après son accouchement. À un moment donné, je lui ai dit qu'il fallait aller à l'hôpital. Quand les gars de l'ambulance sont arrivés, ils étaient tellement «trou de cul» qu'on ne leur aurait pas confié un vieux chat malade. Cette femme les a regardés, s'est excusée de les avoir dérangés et leur a demandé de partir parce qu'ils ne faisaient pas l'affaire. Elle avait le choix de partir avec eux ou d'arrêter de saigner. Ils sont sortis et elle ne saignait plus.

LVR : Il est de plus en plus courant de dire que les femmes font des enfants pour ne pas faire autre chose. Qu'en penses-tu ?

ISABELLE : Ça existe sûrement. Avoir un enfant est un geste de créativité, mais seulement si je le reconnais comme tel... À partir du moment où je m'approprie cette créativité, je suis en mesure de l'utiliser ailleurs aussi. Bien sûr, avoir un enfant prend un temps infini. C'est au moins trois fois ce qu'on imagine au départ. Et c'est tout un défi de rester autonome à travers ça mais d'y parvenir, c'est tout un exploit. Un enfant, il ne faut pas l'oublier, c'est une école ! Il se fait un plaisir de gratter tous tes petits bobos, tous les jours. Dans un sens, c'est effrayant de prendre ça comme contrat ; dans un autre, c'est un constant éveil.

LVR : Tout le courant des accouchements «alternatifs» ne favorise-t-il pas l'idée de la maternité libérée, souriante, facile ?

ISABELLE : En effet. J'ai été particulièrement choquée de l'image publicitaire des colloques «Accoucher ou se faire accoucher». On voyait une femme en déshabillé à sa fenêtre. Mais c'est pas ça être enceinte ! Être enceinte c'est se promener avec sa grosse bédaine, son sac d'épicerie, son p'tit dernier, et être fatiguée. C'est ça, aussi, être enceinte. J'ai lu dans F Magazine un article sur l'accouchement «sans douleur». Mais c'est un «racket» épouvantable ! J'ai d'ailleurs aidé des femmes qui croyaient que la respiration qu'elles avaient apprise, le yoga qu'elles avaient pratiqué étaient pour tout régler à l'accouchement. Mais on ne marchande pas avec la douleur, pas plus qu'avec la mort. Ce qui me semble être la démarche la plus sensée face à la douleur, c'est la reconnaître, se l'approprier comme un message important que notre corps nous envoie. La douleur ne mesure pas l'échec ou la réussite d'un accouchement. Elle mesure où nous en sommes et on peut apprendre énormément sur son propre compte de cette façon. Je veux dire que nous allons nous-mêmes à la rencontre de notre vie. Qui ne connaît pas des personnes qui sont toujours dans des situations impossibles ? Ce n'est pas un simple hasard. Et c'est vrai de l'accouchement aussi. Combien de femmes m'ont dit qu'elles n'aimaient pas leur médecin ! Mais pourquoi continuent-elles de le voir ? Il y a là une passivité incroyable. Si on ne se voit pas comme ayant les possibilités de créer ce qu'on veut, on se pose en éternelle victime des circonstances. C'est toujours une question d'attitude, finalement, et non des gestes qu'on pose. Accoucher à la maison n'est pas forcément mieux qu'accoucher à l'hôpital ; allaiter n'est pas moins féministe que ne pas allaiter. En ce qui me concerne, j'ai allaité mon fils pendant deux ans et demi et j'ai eu droit à tous les commentaires : «C'est excellent mais après trois mois c'est de l'esclavage,» «c'est pas féministe»... On m'a même dit que si j'avais eu un chum à ce moment-là, je n'aurais jamais allaité si longtemps. Peut-être, mais so what ? Je l'ai fait parce qu'on aimait ça tous les deux. Et ça m'a amenée où je suis. Se refuser un plaisir pour se conformer à un modèle, soit de bonne mère soit de femme libérée, ça n'a aucun sens. Moi, je veux me contenter et je trouve ça féministe au maximum.

LVR : As-tu peur des représailles ?

ISABELLE : Pas au point de m'arrêter dans ma démarche. Mais il faut dire qu'ils n'ont pas encore commencé à fesser. D'ailleurs, ça ne serait pas sage de la part des «autorités médicales» alors que le mouvement pour l'accouchement à domicile ou alternatif est en plein essor. Ça ne servirait qu'à nous faire plus de publicité. Mais je suis convaincue qu'ils n'attendent qu'un accroc quelconque pour crier au charlatanisme et au meurtre. On verra bien...

Propos recueillis par
FRANCINE PELLETIER

1/ *La pratique de sage-femme n'est permise au Canada que moyennant un diplôme d'une des trois écoles qui offrent le cours, et en autant que la sage-femme exerce son métier dans un endroit où il n'y a pas de médecin.*

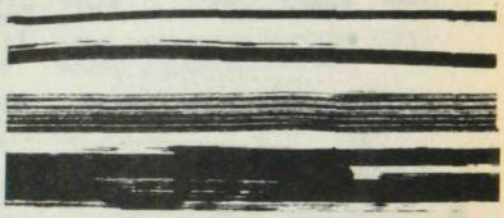


Photo : Crépo

L'insémination artificielle, UNE QUESTION-CLEF

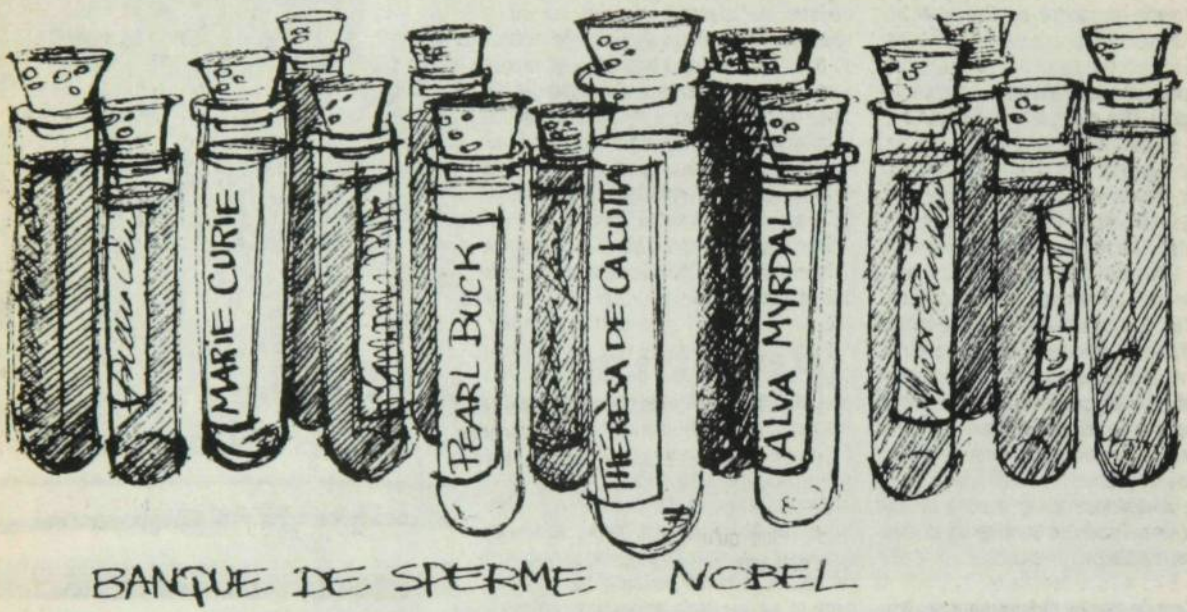


Illustration : Marie-Josée Lafortune

Certaines femmes choisissent de «faire» un enfant sans en informer le «père» biologique parce qu'elles veulent vivre cette expérience sans l'obligation d'une relation à long terme avec ce «père».

Peut-on dissocier maternité et hétérosexualité ? Pour nous, qui en tant que lesbiennes défions l'une des attentes fondamentales du patriarcat, voilà une question-clef. L'insémination artificielle nous permet effectivement de dissocier coït et grossesse. LA VIE EN ROSE a rencontré F., qui est lesbienne-féministe et qui désire un enfant.

L'Underground Sperm Railway

LVR : Cette méthode de fécondation est devenue très courante dans les communautés lesbiennes et féministes californiennes. On l'a baptisée l'«Underground Sperm Railway». Pouvez-vous nous en parler ?

F : C'est surtout l'oeuvre de lesbiennes radicales qui travaillent dans le domaine de la santé. Mais ce n'est pas un phénomène strictement californien. Plusieurs centres de santé des femmes ont développé cette pratique à travers les États-Unis. Le sperme, qui provient de donneurs gais anonymes est contrôlé en laboratoire pour être ensuite acheminé aux femmes quand elles sont en période d'ovulation. Cette pratique, faite dans le même esprit de «self-help» (auto-santé) que l'auto-examen du col ou des seins, vise en fait à contourner un système médical discriminatoire pour les lesbiennes. Si elle s'est surtout développée en Californie, c'est bien parce qu'il y a là une importante population gaie, conscientisée et militante, prête à organiser un service d'insémination efficace, visible et accessible. À Montréal, il faudrait faire toutes les démarches soi-même.

Un pas de plus

F : Pour moi, l'insémination artificielle est un moyen de parvenir à mes fins, une célébration de mon pouvoir d'avoir un enfant en toute connaissance des pièges et des oppressions reliés à la maternité. Parce que ce n'est pas une décision qu'on prend à la légère. C'est une affirmation de pouvoir, un choix qui m'évite de m'embourber dans la bureaucratie médicale et juridique ou dans des rapports avec un homme présent dans ma vie et celle de mon enfant. C'est une façon de contrôler complètement mon corps et mon environnement.

Mais comment expliquer ce choix à mon enfant, comment lui dire que j'avais adopté pour tomber enceinte une méthode qui justement m'évitait de connaître le «père» ? Cette question me tracassait beaucoup au début. PARCE QUE NOUS SOMMES OPPRIMÉES ET VICTIMISÉES, NOUS AVONS TENDANCE À CONSIDÉRER LE SPERME OU L'HOMME COMME DES «EN-SOI» IMPORTANTS OU MÊME ESSENTIELS. J'imaginais la question de l'enfant : «Qui est mon papa ?» J'ai été élevée dans la certitude qu'un-e enfant doit avoir une maman et un papa pour se développer sans handicap. Il y a toute cette emphase sur la présence du père dans la famille nucléaire, du moins sur le fait que l'enfant sache qui est son père. Alors j'ai imaginé toutes sortes de scénarios pour que mon enfant puisse retracer son père. C'était de la pure myopie. Toutes ces démarches, les examens médicaux, prendre ma température tous les matins pendant des mois, permettre à un ou une médecin de me procurer du sperme et finalement accepter l'intervention elle-même, ne prouvent-elles pas mon désir d'avoir cet-te enfant ? Voilà des preuves qui peuvent très bien contrecarrer les insécurités ou les doutes de l'enfant par rapport à son origine.

La «question-père»

LVR : Même si nos relations avec nos pères sont souvent bien loin d'être idéales (voire même oppressantes ou violentes), nous souscrivons quand même à l'idée courante d'une «relation privilégiée» entre un-e enfant et son père. Qu'en pensez-vous ?

F : Si nous vivions dans un monde idéal, je dirais peut-être que c'est «l'idéal dans un monde idéal». Mais ce n'est pas le cas. Que mon enfant soit proche de son père biologique ou non est donc sans importance. Si je veux qu'il y ait des hommes dans sa vie, je lui en trouverai bien ; par ailleurs, vais-je m'imposer un rapport contraint et guindé avec un homme pour le supposé bien-être de mon enfant ? Ce serait aussi faux et aussi ridicule que si je décidais d'aller à la messe ou de fréquenter une synagogue pour que l'enfant puisse vivre une expérience religieuse, alors que cette démarche n'a rien à voir avec mes valeurs et avec ma vie.

Chaque enfance a ses limites, aucune n'est idéale. Pourquoi un foyer avec deux femmes qui s'aiment «marquerait»-il plus un-e enfant qu'une famille où il ou elle ne verra jamais combien deux femmes peuvent être proches ? Aucun facteur n'est entièrement déterminant dans une vie. Avoir un père ou non, avoir des relations avec un homme ou non, la question n'est pas là. L'important, c'est la qualité des relations que vit l'enfant. Cela m'a pris beaucoup d'efforts pour pouvoir dépasser ces idées reçues.

Double risque

LVR : À l'heure actuelle, il n'existe au Canada aucune loi qui limite ou contrôle l'insémination artificielle. N'y a-t-il quand même pas lieu de s'inquiéter quand on pose un tel choix en dehors du sacro-saint mariage ?

F : Je connais certaines lesbiennes qui ont eu des enfants par insémination et qui commencent à regretter d'en avoir parlé trop ouvertement. Dans une société de plus en plus conservatrice, une lesbienne qui non seulement choisit d'être mère mais en plus par insémination artificielle affirme très fortement son pouvoir sur son corps et sur sa vie. À chaque fois qu'une femme refuse son rôle «normal», elle prend le risque de se faire punir, et avec un enfant, ce risque est double. Il existe des centaines et des centaines de dossiers à travers le monde concernant des lesbiennes qui ont perdu leurs enfants conçus de façon traditionnelle.

LVR : Est-ce pour ça que vous gardez l'anonymat ?

F : C'est une raison importante. Étant très active dans le mouvement, je suis déjà fichée. Je ne veux pas que ma décision de faire un enfant soit mise en péril. Et puis je sais que plus la société devient répressive, plus mon geste sera perçu comme une provocation. Faire un enfant selon mes termes et à mes conditions est effectivement provocateur. Mais un bébé, ce n'est pas une provocation, c'est une vraie personne qu'il me faut protéger. Je garde aussi l'anonymat à cause du tabou social encore très fort, même chez mes amies féministes et/ou lesbiennes. Je ne veux pas que mon enfant apprenne qu'il ou elle a été enfanté-e par insémination d'une façon qui entraîne chez lui ou chez elle un sentiment de honte à cause de paroles irréfléchies.

La paternité en péril

LVR : Si l'insémination artificielle peut être une affirmation de notre autonomie, n'est-ce pas aussi une menace de plus à la paternité ?

F : Plus qu'une menace à la paternité, c'est une menace au rôle même des hommes dans la société. Si tu rends ce rôle inutile, sans prise sur ta vie, tu viens d'éliminer une grosse part de la base matérielle de ton oppression. Je m'explique. On nous dresse dans notre rôle de femmes parce que chacune de nous devra un jour se trouver un homme pour nous prendre en charge, pourvoir à nos besoins et à ceux des bambinos. En décidant de faire et d'élever des enfants sans la protection et sans même la complicité d'un homme (sauf celle du donneur anonyme), nous affirmons notre capacité de vivre sans un homme. Je sais très bien qu'il me faut travailler dans un monde d'hommes, que bien des gens avec qui j'ai divers rapports sociaux et économiques sont des hommes... mais je n'ai pas besoin d'un homme sur le plan personnel, qui manoeuvre ma vie sociale. Je n'ai pas de pouvoir par «association» avec un homme et je n'en ai pas besoin.

LVR : Que pensez-vous de l'opinion de certaines féministes comme Ti-Grace Atkinson qui estiment qu'une recrudescence de maternités chez les féministes et/ou les lesbiennes représente une capitulation à l'impératif de la maternité ?

F : Cela dépend de la façon dont on le vit. Dire que la maternité est un piège en soi est aussi une capitulation. Ne fonctionner qu'en réaction à ce que nous impose la société est aussi piégé que de se conformer au rôle. Qu'on ne s'y méprenne pas. Je ne dis pas que toute femme devrait avoir un enfant – nous sommes loin de toutes en vouloir – mais je prétends que les femmes pour qui c'est important peuvent le faire avec autant de contenu politique que pour n'importe quoi d'autre. Pour moi, cette position de réaction systématique exprime une peur qui s'apparente d'ailleurs à la réaction de celles qui s'opposent à la libération des femmes. C'est penser que le monde est si méchant, les hommes si horribles que céder le moindrement devant ce qui menace de nous priver de notre liberté, c'est tout perdre. C'est une peur très légitime et très fondée, et je la comprends. Mais continuer à ne voir que la peur n'est qu'une façon d'y succomber.

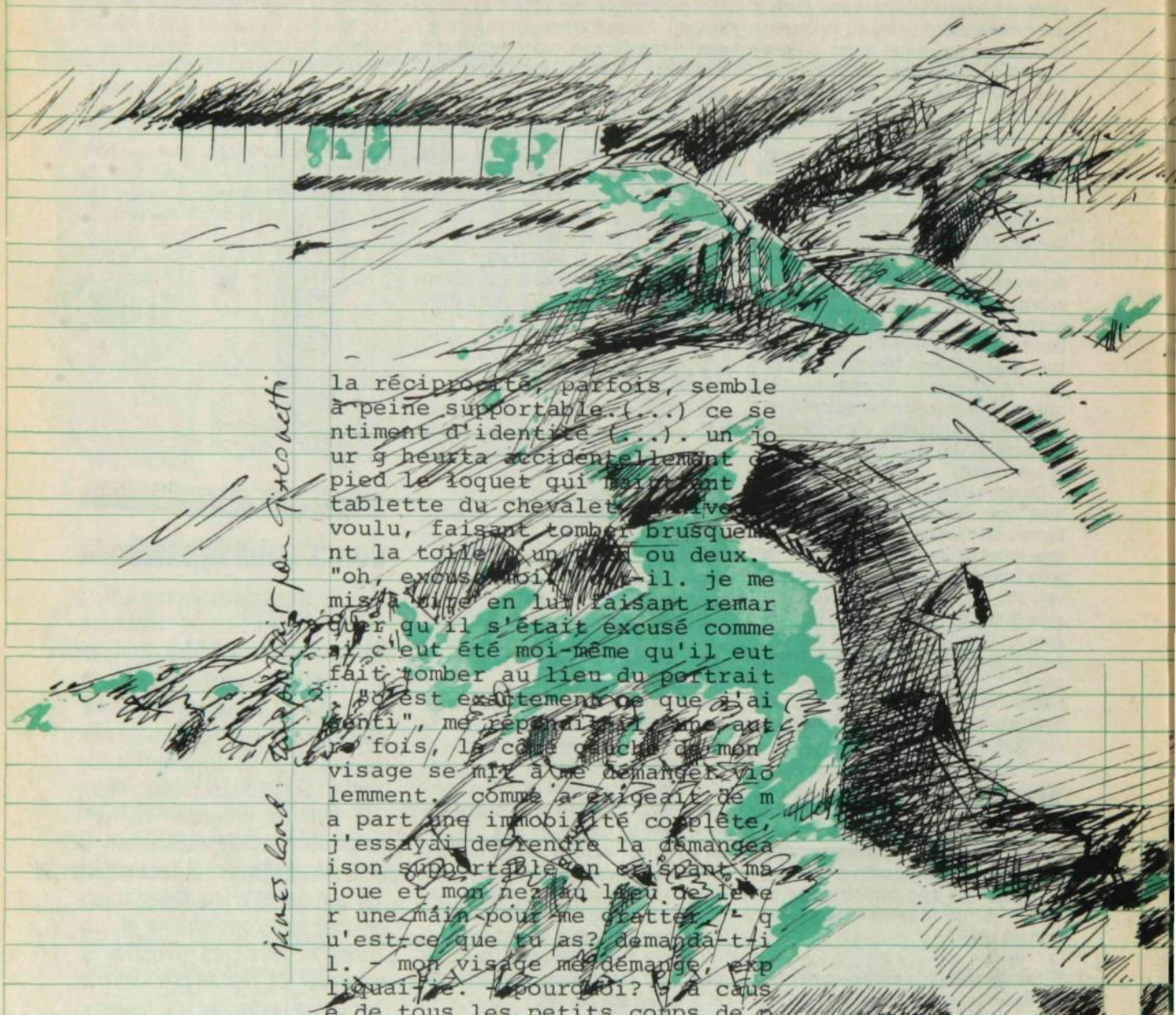
Propos recueillis par
LISE MOISAN

CONCLUSION

«Le corps de la femme a été à la fois territoire et machine, terre vierge à exploiter et chaîne de montage à produire de la vie. Il nous faut concevoir un monde dans lequel chaque femme soit le propre génie présidant à son corps ! Dans un tel monde, alors, les femmes créeront vraiment une vie nouvelle, donneront le jour non seulement à des enfants de bon gré et à leur heure, mais encore aux conceptions et aux idées nécessaires à porter et consoler et métamorphoser la condition humaine ; une nouvelle qualité de relation à l'univers. Sexualité, politique, intelligence, pouvoir, maternité, travail, communauté, rapports amoureux se pareront d'un sens nouveau. La pensée elle-même en sera transformée.

C'est là qu'il nous faut nous mettre à l'ouvrage».

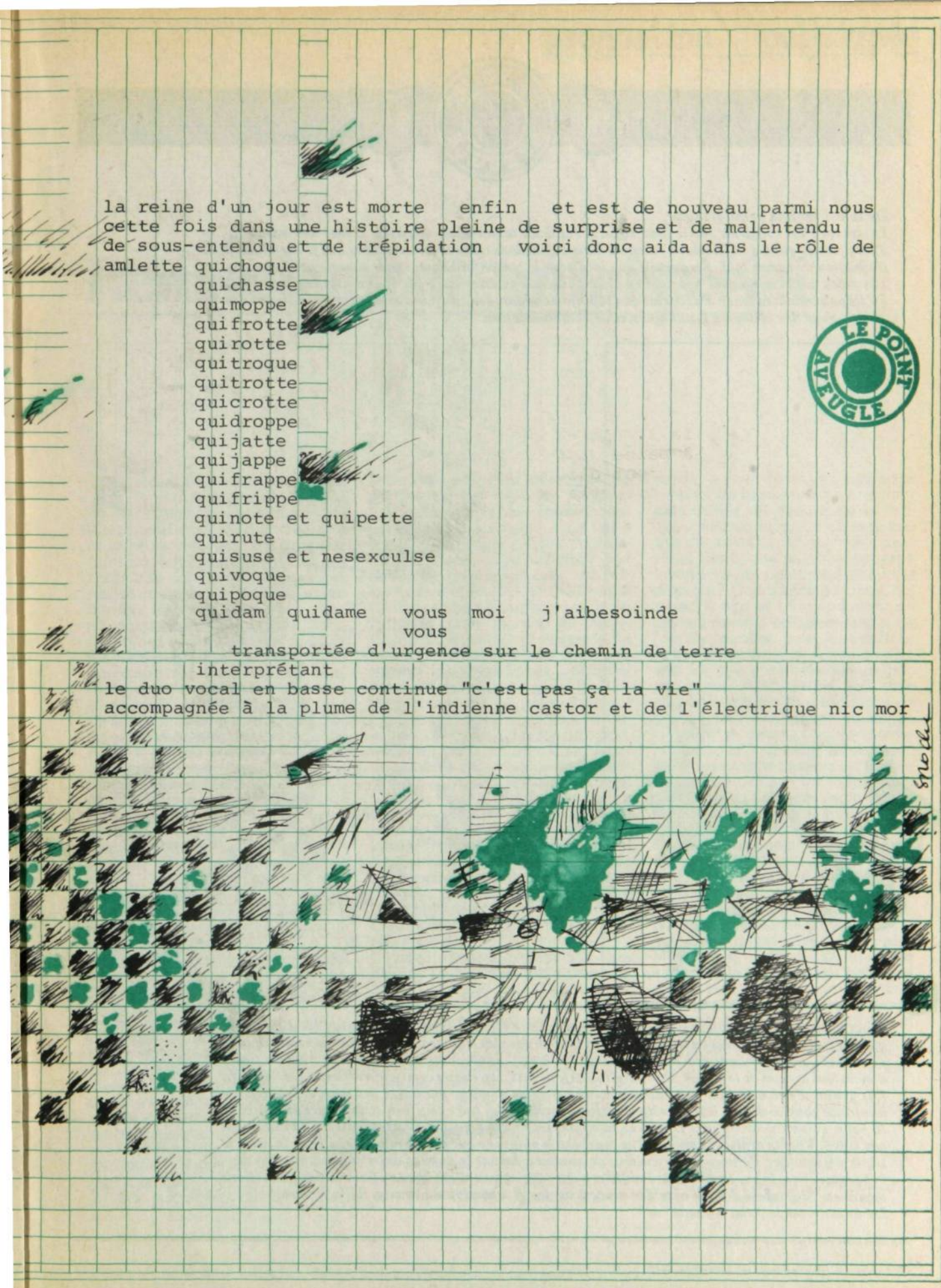
ADRIENNE RICH



la réciprocité, parfois, semble à peine supportable.(...) ce sentiment d'identité (...). un jour g heurta accidentellement du pied le loquet qui maintient la tablette du chevalet. naturellement voulu, faisant tomber brusquement la toile d'un ou deux. "oh, excuse-moi", dit-il. je me mis à rire en lui faisant remarquer qu'il s'était excusé comme si c'eut été moi-même qu'il eut fait tomber au lieu du portrait "c'est exactement ce que j'ai éprouvé", me répondit-il. une autre fois, le côté gauche de mon visage se mit à me démanger violemment. comme j'exigeait de ma part une immobilité complète, j'essayai de rendre la démangeaison supportable en crispant ma joue et mon nez au lieu de lever une main pour me gratter. - qu'est-ce que tu as? demanda-t-il. - mon visage me démange, expliquai-je. - pourquoi? - à cause de tous les petits coups de pinceau que tu me donnes sur la joue. - très joli, dit-il en riant. je ris également et me grattai le visage. mais ce que j'a

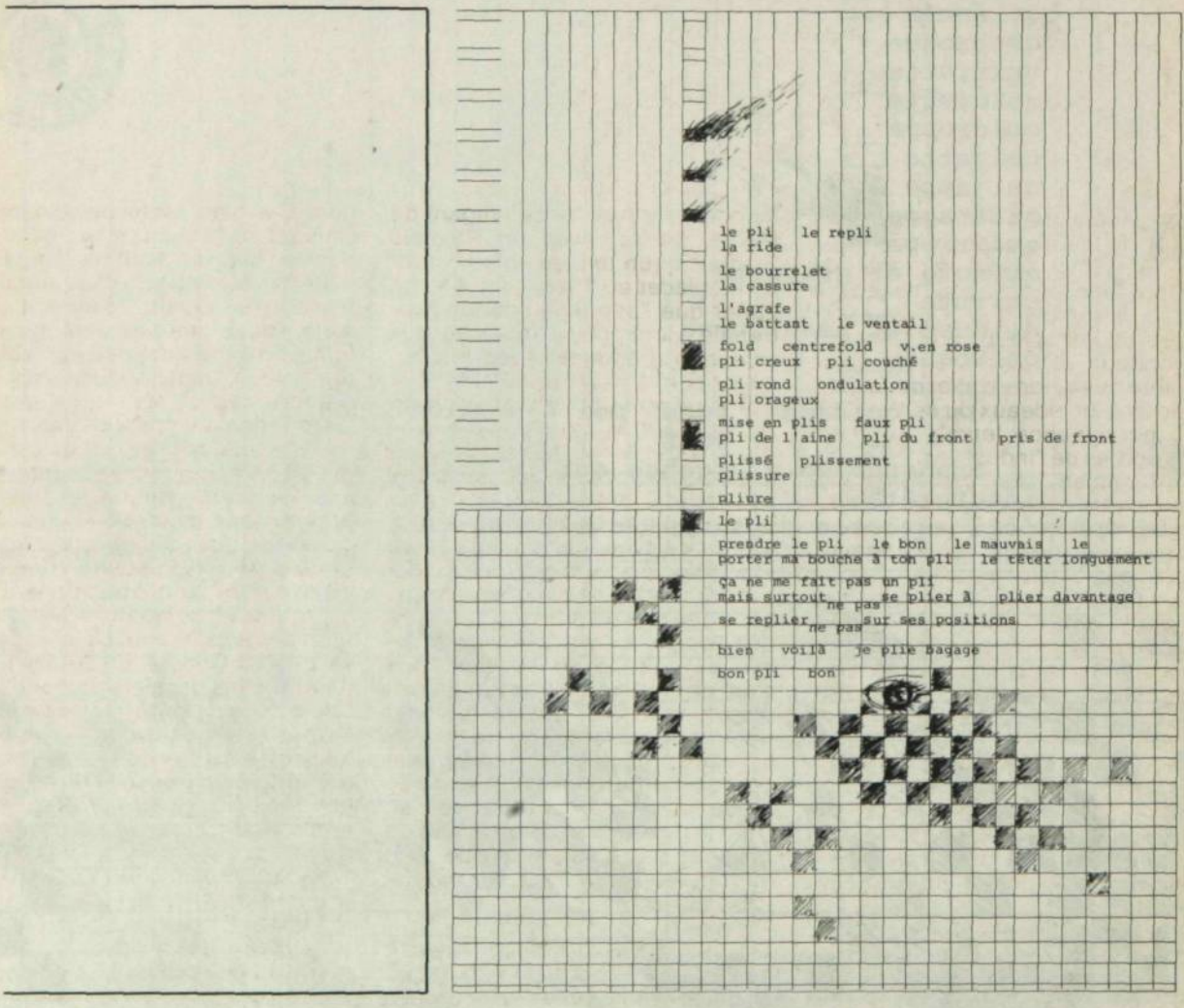
- tu reviendras l'année prochaine, dit-il. - oui. - on a fait des progrès ensemble. on recommencera, n'est-ce pas? - oui, je l'espère. - tu reviendras et on recommencera tout. et tu écriras souvent. nous nous regardâmes dans les yeux - comme nous l'av

la reine d'un jour est morte enfin et est de nouveau parmi nous
cette fois dans une histoire pleine de surprise et de malentendu
de sous-entendu et de trépidation voici donc aida dans le rôle de
amlette quichoque
quichasse
quimoppe
quifrotte
quirotte
quitroque
quitrotte
quicrotte
quidroppe
quijatte
quijappe
quifrappe
quifrippe
quinote et quipette
quirute
quisuse et nesexculse
quivoque
quipoque
quidam quidame vous moi j'aibesoinde
vous
transportée d'urgence sur le chemin de terre
interprétant
le duo vocal en basse continue "c'est pas ça la vie"
accompagnée à la plume de l'indienne castor et de l'électrique nic mor



LE POINT AVEUGLE

De là est venu le point aveugle.
Le dessin s'est construit sur le fond ligné et les deux textes ainsi disposés. L'idée des textes, d'un premier qui lui se formait à partir de mots-définitions trouvés et notés alors que je cherchais la traduction de center fold. En quête d'une idée pour le center fold dorénavant nommé point aveugle. Les mots, je les ai trouvés beaux. Pour leurs évocations diverses. Pour leur musique. Pour le jeu qu'ils pourraient amener. J'ai décidé que le point de départ donc du point aveugle serait les mots. Les ai pris pour des éléments graphiques et de communication.



Blocs de marques, dactylographiés de manière précise (que la forme renforcisse l'idée, de même que parfois aussi les choses nous échappent : comme dans un train traversant bruyamment une suite de tunnels, nous cachant par moment visages et mots), superposés sur une feuille blanche aux dimensions exactes de la Vie en Rose ouverte. Où je ne sais trop encore comment s'allieront les éléments. Des grains d'encre séchée, que j'ai enlevés du revers de la main, ont laissé des marques. Direction haut-bas/gauche-droite. Avec des lignes dures et serrées j'ai tracé cette projection noire au centre de la page, comme pour les cacher tout en adoptant leur mouvement. Le reste a suivi, s'additionnant peu à peu. Vers la droite le damier (il ne touchera le polygone que plus tard pour renforcir le lien), le triple personnage s'élançant, basculant, de nouveau devant le damier qui s'étendra au-delà de la bordure. Vers le haut-gauche, des souliers à têtes de femmes, d'une même pièce mais aux directions opposées. S'ajoutent des noirs et des blancs, au fur et à mesure du dessin, de la lecture.
De là est venu le point aveugle. sr

Remaniement ministériel

À force de s'embourber dans le marais économique et de ne plus savoir où donner de la tête avec les conséquences de la crise, il semble que les zintellectuels du Parti Québécois aient pris l'habitude – oh discrètement, sur la pointe des pieds – d'aller consulter, derrière les rideaux où se tiennent en permanence leurs lobbyistes, les pontes de l'industrie privée. Qui n'attendaient que ça. J'imagine, parce que j'ai encore un brin d'idéalisme, qu'ils ont dû vivre ça comme un chemin de Damas à rebours, qu'ils ont dû aller au patronat en se pinçant le nez, comme aux chiottes. Puis ils ont dû s'y faire, réalisant qu'ayant «donné» trop tard et trop maladroitement dans l'économie, il leur fallait maintenant en payer le prix : faire plus confiance aux hommes du privé pour réparer les pots cassés ou faire passer au gouvernement, ce qui revenait un peu au même, des hommes formés aux mêmes écoles de pensée économique (le charme discret du libéralisme) que les chefs de file de la grande industrie.

Mais tout ce grenouillage n'est devenu évident qu'au dernier remaniement ministériel, à la fin de l'été dernier. Certains éditorialistes ont pu parler de «cabinet relativement bien équilibré» ; c'est, en fait, l'aile progressiste du parti, et toutes les aspirations des femmes du Québec, qui mangeaient une claque comme on dit. Le patronat, lui, ne s'y est pas trompé, qui disait, dès après le remaniement, sa «satisfaction». Si on essaye de décrypter les félicitations patronales, ça donne à peu près ceci :

Finis, les projets de réforme du monde du travail de ce fatigant de Pierre Marois. Avec un Raynald Fréchette (un ancien «bleu») pour le remplacer au Travail, il y a fort à parier que l'accréditation multipatronale vient d'être reportée aux calendes grecques. Avec les fermetures à la chaîne de PME* et le chômage massif des femmes, avec l'arrivée sur le marché du travail d'une nouvelle main-d'oeuvre féminine qui ne peut à peu près pas trouver de débouchés convenables, le patronat dispose là d'un vaste réservoir de main-d'oeuvre captive qu'il pourra mettre à contribution, contre une bouchée de pain, pour des postes à temps partiel et des postes de «travailleuses à domicile». [1] Si on se souvient que c'est un Rodrigue Biron (un ancien bleu lui aussi et que le patronat tient pour inoffensif) qui reste titulaire du ministère de l'Industrie et du Commerce, on est bien forcé de reconnaître qu'on se retrouve loin, très loin, des rêves de planification économique étatique que le P.Q. mettait de l'avant au début du premier mandat.

Finies, les concessions aux bonnes femmes. Il n'en reste plus une seule au comité des priorités (là où se décide l'ensemble des politiques gouvernementales) depuis le départ de Lise Payette. Et avec son remaniement, Lévesque a fini le travail en démembrant le comité interministériel sur la condition féminine, en dépit des protestations du Conseil du statut de la femme (dont on se demande d'ailleurs si l'existence, à moyen terme, ne se trouve pas menacée). La nouvelle vice-présidente du Conseil du Trésor, Mme Pauline Marois, fine renarde, a bien tenté de minimiser l'impact de la mesure, en mentionnant qu'elle «en avait parlé au Premier ministre et qu'il était sensible à la chose». Ouais. Tellement sensible, René, que pas une nouvelle femme n'a été nommée au cabinet remanié... Quant à Mme Marois, qui a appris vite et bien comment on devient homme politique sans avoir l'air d'y toucher, il ne faut surtout pas en attendre mer et monde. Oh, elle ira bien, comme les dames patronesses d'autrefois, voir «ses pauvres», c'est-à-dire entendre un groupe de travailleuses du textile lui parler de leurs conditions d'exploitation et compatir à leur sort. Mais ses propos sont clairs : elle ne va pas au Conseil du trésor pour défendre les dossiers de condition féminine en priorité (mais bon dieu, QUI le fera ?) parce que «ce serait fausser le jeu que de dire que parce que je suis là, le dossier de la condition féminine va être privilégié par rapport à d'autres». [2] Que celles qui avaient cru aux possibilités de *véritable* action positive dans l'appareil gouvernemental lèvent la main ! Madame la ministre affiche là des scrupules fort honorables mais sans doute un tout petit peu trop honorables au gré des travailleuses à bas salaires de la Fonction publique et du secteur privé qui attendaient beaucoup de cette nomination et continueront de compter pour des prunes.

HÉLÈNE LÉVESQUE

* *Petites et moyennes entreprises.*

1/ *Voir LVR, septembre-octobre 82 : Dossier «Mises à pied, mises au pas ?»*

2/ *Entrevue accordée à Renée Rowan, LE DEVOIR, 27 septembre 82.*

Pas encore les confitures

« Pourquoi c'est toujours comme ça quand y'a plus de confitures ?» C'est la célèbre petite phrase de la publicité qui m'est tout de suite venue à l'esprit au moment de la présentation, par le président du Conseil du trésor, Yves Bérubé, des offres patronales aux salarié-e-s du secteur public en septembre dernier. Vous ne voyez pas le rapport ? Le ministre Bérubé si. Il a entamé ces négociations en rappelant à la population qu'il n'en restait effectivement plus, de confitures : la conjoncture, toujours elle, n'avait jamais si mal conjoncturé, le chômage atteignait des taux record. Et de déballer, comme ça, tous les malheurs de l'État. À cela, et au fait qu'il faille, au plus sacrant, trouver des solutions, personne n'avait rien à redire.

Mais là où le bât a commencé à blesser, et durement, c'est quand le ministre a donné à son auditoire l'impression – fausse – d'une fonction publique «grasse dure», honteusement privilégiée par rapport aux travailleurs et travailleuses du secteur privé, par rapport surtout à l'armée de chômeurs et d'assistés sociaux.

C'était biaiser la réalité des femmes – d'une majorité de femmes – de la fonction publique. Parce que ces négociations, c'était *leurs* négociations. Depuis les années 60, depuis les premières batailles syndicales du secteur public, elles avaient attendu leur tour. Il avait d'abord fallu arracher le droit à la syndicalisation elle-même ; puis celui à des conditions de travail décentes (la sécurité d'emploi, les vacances payées, etc.). Aux dernières négociations, elles avaient eu droit à leur premier véritable acquis, le congé de maternité payé. Les gros morceaux, c'était pour cette fois : la mise en oeuvre de programmes d'Action positive qui favoriseraient, à compétence égale, l'embauche, la promotion et le recyclage des femmes ; la disparition des différences salariales entre corps d'emploi «féminins» et «masculins» ; des mesures contre le harcèlement sexuel ; des garanties sérieuses contre les effets prévisibles à court terme des changements technologiques, surtout pour les secrétaires et les dactylos (déclassification et pertes de salaires),[1] etc. Au lieu de cela, on leur a parlé de «gel modulé» et de hausses salariales très en deçà de la hausse du coût de la vie, alors qu'elles gagnaient déjà moins que la moyenne de leurs confrères.

Ces négociations, c'était leur tour aussi parce que si, dans l'ensemble de la fonction publique, on compte 35% de femmes, celles-ci représentent seulement 4,5% des emplois supérieurs. La majorité des femmes se retrouvent confinées dans des postes d'exécutantes, les plus mal payés. Elles comptent pour 98,7% des auxiliaires en informatique, pour 99,6% des dactylos, pour 99,7% des employés de secrétariat et pour 99% des réceptionnistes. Mais pour seulement 27% des techniciens et 17% des professionnels.[2] Comme partout ailleurs, aussitôt qu'elles forment la majorité d'un corps d'emploi, celui-ci s'en trouve dévalué au point de vue salarial (nutritionnistes, agentes d'information, technicienne en économie domestique, bibliothécaires, etc.).

Qu'adviendra-t-il des programmes d'Action positive qui peuvent être contestés comme «discriminatoires» (et qui l'ont été avec succès par le Syndicat des fonctionnaires provinciaux), tant et aussi longtemps que le ministre de la Justice ne décidera pas d'amender la Charte des droits et libertés qui les rendrait enfin applicables ? Pendant ce temps, avec les coupures budgétaires, l'entrée des femmes dans la Fonction publique continue de se faire au compte-goutte : même pas tout à fait 3% de plus en 1982 qu'en 1978 !

Il est encore trop tôt, au moment où ces lignes sont écrites, pour prévoir jusqu'où les syndicats seront prêts à aller pour au moins protéger, sinon améliorer, les acquis de leurs salariées «de la base». Mais on peut déjà supposer, sans grand risque d'erreurs, que le président du SFPQ, Jean-Louis Harguindeguy, qui ne s'est jamais acquis une réputation de féministe à tout crin, n'engagera pas de lutte à finir contre les négociateurs gouvernementaux pour améliorer le sort des catégories d'emploi dits «féminins». Et il faudra suivre de près les belles batailles que se promettent les infirmières, réunies pour la première fois en front commun (le Regroupement des infirmières et infirmiers) : elles ont déjà un compte à régler avec le gouvernement. Leur secteur a été l'un des plus touchés par les coupures de postes, ces dernières années, et leur charge de travail n'a cessé de s'accroître d'autant.

N'empêche, ça tombe mal, pour les confitures.

HÉLÈNE LÉVESQUE

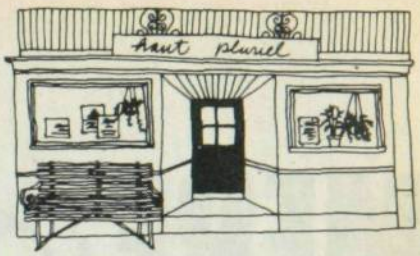
1/ *Voir LVR, sept-oct 82, «Micro-technologie : pour qui sonne le progrès ?».*

2/ **Présence des hommes et des femmes dans la fonction publique du Québec**, *vol. 4, Gouvernement du Québec, 1982.*

calendrier lunaire 1983

13 mois lunaires
des textes et des dessins inédits
les phases et les transits de la lune
les transits du soleil
les éclipses
et quelques conseils agricoles.....
(en librairie dès la fin octobre)

Le Groupe les Éditions du 7e Ciel inc.
C.P. 583, Succ. Outremont, MTL H2V 4N4 (273-8491)



Café
Haut Pluriel
935 Duluth, est
Montréal

522-8219

où faire garder nos enfants ?

Pour répondre à cette question et guider les parents dans la recherche d'un service de garde, l'Office des services de garde à l'enfance offre un guide-répertoire dans lequel vous trouverez les nom, adresse, numéro de téléphone, statut juridique et nombre de places des agences de services de garde en milieu familial et des garderies dans toutes les régions du Québec.

On vous y suggère également quelques pistes qui vous permettront d'évaluer convenablement les garderies que vous visiterez, compte tenu de vos besoins et de ceux de vos enfants.

Vous pouvez consulter le guide-répertoire «Où faire garder nos enfants?» dans les centres locaux de services communautaires (C.L.S.C.), les départements de santé communautaires (D.S.C.) ou vous le procurer à:

Gouvernement du Québec
Office des services de garde à l'enfance

201, place Charles-Lemoyne, 3e étage, Longueuil, QC. J4K 2T5
Téléphone: (514) 670-0920 ou 1-800-361-7060

MERE & FILS

L'histoire commence il y a environ 11 ans et demi. Par le hurlement de l'enfant : «ouaaah ! ! !», auquel répond le choeur : «C'est un garçon !». On sort les serviettes bleues, les tapes dans le dos, les bâtons de hockey et les cigares. Les grands-parents soupirent de soulagement : «Le nom de la famille est assuré !». Le père, fier et paternel, demande à l'assemblée de ne pas fumer autour du bébé. Tétant leurs cigares de plus belle, les spectateurs se réjouissent : «N'est-ce pas un père merveilleux ? Ce sera bien le fils de son père ! Tel père, tel fils !»

Doucement, je déshabille mon bébé tout en bleu. Une vérification méthodique pour apaiser mon coeur de mère. Oui, il est complet : dix doigts, dix orteils, un pénis, deux testicules. Je claque des doigts, le bébé sursaute. Bon, il entend. Et il tourne la tête en cherchant le sein.

Une petite personne complète... Mon désir d'une fille se change en élan d'émotion. Je vais prendre soin de toi, petit. Je me battrai pour ton droit à l'humanité, pour que tu aies accès à toutes les émotions et à toutes les expériences humaines. Toi, mon chéri, tu ne vivras pas enfermé dans les stéréotypes.

Facile à souhaiter quand on sort de l'expérience puissante de l'accouchement. Mais pas si facile à réaliser durant les mois et les années qui suivent. Quand le bébé a deux ans, sa grand-mère ridiculise la préférence qu'il a pour sa longue et douce jaquette de flanelle. À la garderie, on lui dit qu'il n'y a que les femmelettes (c'est-à-dire les filles) pour pleurer quand elles tombent et s'écorchent le genou. À l'école, le professeur s'extasie devant ses habiletés en maths et en sciences. Ses dessins gentils de fleurs sortant d'une bouche n'attirent que des signes de tête distraits. Mais Spiderman, Superman et les Ducs du Hasard sont des modèles clairs de masculinité. Comprends-tu le message, fiston ?

Oui, il le comprend très bien. Quelques années plus tard : «*Tu* fais la vaisselle. C'est *ta* job, t'es la mère !» Je me retiens de frapper sa petite gueule sexiste. J'essaie l'humour : «Cher enfant, faire la vaisselle ne te fera pas tomber le pénis !» Cela marche. Cette fois. En rinçant la dernière assiette, il me lance : «Y'est encore là !» Nous éclatons de rire.

Mais le rire et l'humour ne sont pas toujours à portée de la main. Le train-train quotidien est traversé de complications déchirantes. Quand un amant tolère mal de voir l'enfant plonger dans le lit, pour ses caresses matinales, est-ce parce que c'est un enfant mâle ? Serait-il plus généreux avec une fille ? Qui est alors en compétition avec qui ? Et avez-vous déjà essayé d'entretenir deux conversations en même temps, sur des sujets tout à fait disparates ? Quand le tiraillement est trop fort, je propose un film, un jeu de balles, le parc Belmont... n'importe quoi qui atténue le besoin de parler. L'évasion procure un soulagement occasionnel, mais pas des solutions.

Élever un fils, c'est peut-être apprendre à vivre sans solutions. Il y a quelques mois, par exemple, j'arrive à la maison dans un état pitoyable, et je trouve mon fils m'attendant pour dîner. Je pleure, je tremble, je rage contre un monde qui ne permet pas aux femmes de circuler librement. Mon auto est tombée en panne sur l'autoroute et j'ai dû faire du pouce pour rentrer. Un conducteur s'est arrêté dans un crissement de pneus, avec en tête autre chose que des intentions serviables. Encore trop bouleversée pour le cacher, je raconte à mon fils la tentative de viol. «Mais pourquoi est-ce que l'homme t'a fait ça ?» demande-t-il sans arrêt. J'explique plutôt mal : «Y'est malade. Y'a beaucoup d'hommes comme ça. Et c'est pour ça que je t'ai toujours dit de demander de l'aide à une femme si jamais t'es perdu ou si t'as des problèmes.» Cette explication ne calme pas ses inquiétudes : «Est-ce que c'est une maladie ? Est-ce que tous les hommes l'ont ? Comment je saurai si je l'ai ?» Bon, je suppose que j'ai fait une erreur. Bien des gens pensent que les femmes qui sortent seules sont sexuellement disponibles, à aborder ou à prendre. Ce qui rend les femmes craintives à l'idée de sortir seules. Et c'est peut-être ça qu'ils veulent : garder les rues pour eux-mêmes.

Plus tard, quand je mets Tim au lit, je me penche pour l'embrasser : «Bonne nuit.» Il referme les bras autour de mon cou et glisse sa langue dans ma bouche. Ce n'est pas le «french kiss» mais sa tentative pour m'immobiliser qui me fait lever le coeur. Je lui crie : «Non ! Tu ne dois jamais – *jamais* – forcer quelqu'un à t'embrasser !», et je me rue hors de sa chambre en claquant la porte, dégoûtée.

Maudit ! Je me retrouve à la cuisine, vraiment déconcertée. J'ai voulu lui souhaiter tendrement «bonne nuit», pas l'engueuler. Lui a voulu se battre pour jouer. Il le fait tout le temps avec son père. Ça fait partie du trip masculin – de toujours essayer et tester sa force. Il fait partie de ce monde, il est pris pour y vivre, y survivre. C'est peut-être mon problème à moi ; j'aurais dû suivre ce cours de Wendo au YWCA l'automne dernier. Je ne joue pas à ces maudits jeux-là d'habitude, parce que je suis convaincue de perdre dès le début. Hostie. Il n'y a plus une goutte de scotch dans la maison. Mais Donna et Johanne sont là, au bout du fil. Elles savent. J'appelle au secours : je suis en train de me perdre à materner le mâle.

Contradictions. Confusion. Hésitations, remises en question. C'est parfois ce que je tire au sort. La vision féministe d'un monde meilleur n'est pas un mode d'emploi de la vie quotidienne. Il est difficile de savoir quoi faire, à certains moments, et les mises sont élevées. Je ne veux pas «fucker» cet enfant. Et je ne veux pas me fucker moi-même non plus. Je mise sur la conviction que nos intérêts ne sont pas fondamentalement en conflit. Et que le temps arrangera les choses.

Masculinité : un ensemble complexe de qualités et d'expériences qui assurent, finalement, la prérogative mâle à tous ceux qui «sont à la hauteur». Élever un fils provoque un intérêt durable pour la masculinité. En préparant une communication sur le harcèlement sexuel, à mon Cégep, je m'adresse sciemment aux hommes. Comment les hommes peuvent-ils collaborer à la solution du problème ? Je teste mon discours auprès de Tim. Je parle d'hommes s'opposant à d'autres hommes qui harcèlent des femmes. Tim met le doigt sur le problème : «Mais si un gars se mêle de ça, il va perdre ses amis ?» J'ajoute cette notion à mon propos ; si je

ne peux combattre cette attitude, je peux peut-être la démasquer et la détourner.

Et, cherchant toujours à résoudre ces incessantes contradictions, j'en vois une autre dimension : le soi-disant principe féminin. Si je ne peux contrer toutes les valeurs patriarcales, je peux certainement l'encourager à être doux et attentif.

Même là, dans la sphère de ma supposée spécialité, c'est plus facile à dire qu'à faire. Les poupées et les nounours que je lui donne deviennent les accessoires d'un jeu de démolition, et non pas un jeu de sensibilité. Les plantes s'étiolent et crèvent, faute d'intérêt et de soins. Et puis Tim revient un jour du magasin d'animaux et il implore un petit cochon d'Inde. «Quoi ! Des rats ! Des rongeurs !» Il faut me convaincre un peu, mais voici ce qui arrive : vient d'abord Herbie, un petit cochon d'Inde rapide et nerveux. La touchante solitude d'Herbie entraîne des économies et l'arrivée d'un compagnon, Alfie. Suivi lui-même de livres détaillant les meilleurs soins à donner aux cochons d'Inde et de plans pour leur créer un environnement stimulant. Puis un chat. Puis un autre. Cela s'étend à quelques initiatives intéressantes pour garder des enfants et des animaux du voisinage ; et à un massage qui n'est pas mal quand j'arrive à la maison fatiguée et bourrue. Et quelques autres items que je pourrais mentionner. Mais il ne faut pas exagérer et appeler ça le bonheur. Appelons ça un jeu d'équilibre.

Et cet équilibre n'est pas à dédaigner, quand j'ai si souvent l'impression de me battre à mort, contre lui et le monde. Parfois même contre le monde féministe : «Que ça doit être décourageant d'élever un enfant qui ne grandira que pour te considérer comme une infériеure !» m'a dit un jour une féministe américaine rencontrée à une conférence – elle-même mère d'une fille et fière de son coup. À ce moment-là, j'ai vu rouge : «Ma maudite ! Ta pitié, tu peux te la mettre où tu penses ! C'est un fils que j'ai et c'est un fils que je vais élever.»

Aujourd'hui, un commentaire semblable pourrait encore m'enrager. Mais je peux tempérer cette rage par le désir de discuter. Une discussion qui chercherait à relier toutes les dimensions des luttes de femmes, en éducation, en santé, sur les lieux de travail, dans les médias, dans la famille, dans l'éducation des enfants. Une discussion qui établirait *quand* nous devons nous rencontrer entre femmes et *quand* nous pouvons laisser de la place aux questionnements des hommes sensibles. Et je pense que cette discussion prouverait que nous pouvons élever nos fils pour qu'ils ne soient pas nos supérieurs mais nos alliés.

SHIRLEY PETTIFER

Illustration Mimi Côté

MISSION DE PAIX

de Greta Hofmann Nemiroff

Le Général reçoit cérémonieusement les trois dames qui ont été choisies pour lui remettre une pétition pour la paix, affichant la signature de dix zillions de femmes. Ces trois dames somptueusement vêtues représentent respectivement le premier, le deuxième et le tiers-monde.

Le Général les remercie courtoisement, serrant à tour de rôle ces mains gantées, les gardant un peu trop longtemps dans la sienne puis, jetant un coup d'oeil rapide du côté de son aide de camp, il indique que le moment est venu de raccompagner ces dames à la porte. Il dépose la pétition sur la surface polie de son énorme bureau d'acajou ; sensuellement, il feuillette les pages. Le document volumineux le rassure, lui rappelle qu'après l'holocauste il y aura toujours quelqu'un pour lui accorder un peu de consolation et de douceur. Après la poussière et les débris, après les maladies et la peste radioactive, après toutes les morts qui s'ensuivront, et pendant qu'on disposera de tous ces corps, il sera assuré d'un geste reconnaissant, clément et attendri de la part d'au moins une de ces dix zillions qui désirent tant la paix.

Régina, juin 1981

Histoire de femmes et

Qui se souvient de Susan Barton ? En plusieurs volumes de Marabout Mademoiselle, cette jolie rouquine devenait infirmière et épousait un séduisant médecin de campagne. Au même moment, Louise Rémy et Monique Miller faisaient palpiter les adeptes de *7ième Nord,* ce populaire télé roman des années 60 sur la vie d'un département d'hôpital. Dans les romans Harlequin, les infirmières sont légion, toujours propres, dévouées et jolies. À la télé, elles assistent encore vaillamment le docteur Wilby et autres «médecins d'aujourd'hui», et tombent sous le charme rugueux de Quincy.

Derrière les clichés, il y a des femmes qui font un métier difficile. Elles sont 49 000 au Québec. Leurs ancêtres étaient guérisseuses, sages-femmes ou apothicaires. Comment en sont-elles arrivées à un rôle plus passif, celui d'infirmières ? Et comment essaient-elles maintenant de s'en sortir ? Voici, écrite par l'une d'elles, une petite...

Des guérisseuses aux gardes-malades

Remontons aussi loin qu'au Moyen-Âge en Europe, quand les femmes étaient guérisseuses, «femmes sages», avorteuses ou même pharmaciennes, cultivant des plantes dont certaines se retrouvent encore dans la pharmacopée contemporaine.

> *«Les sages-femmes utilisaient l'ergot pour soulager les douleurs de l'accouchement (...) Aujourd'hui, on utilise les dérivés de l'ergot pour accélérer l'accouchement et faciliter le rétablissement de la mère.»* [1]

Ces guérisseuses autonomes et sans diplômes se fiaient à leur expérience personnelle. «Bref, leur «magie» était la science de l'époque». [2] À partir du XIIIe siècle, la médecine commença à se définir comme science et comme profession. Les universités ouvrirent des écoles de médecine qui évidemment n'attirèrent que les jeunes gens des classes privilégiées. Jusqu'à la fin du XVe siècle, cette médecine assujettie au dogme de l'Église catholique se réduisait en gros aux saignées massives et aux laxatifs.

Les guérisseuses représentaient une menace pour la science médicale et pour l'Église. On prétendait que ces «sorcières» utilisaient les pouvoirs des démons pour empoisonner, tuer et aussi, horreur, pour guérir. Les inquisiteurs de l'Église catholique et leurs pareils protestants organisèrent pendant trois siècles, avec la complicité des États et de la médecine «autorisée» une chasse aux sorcières qui entraîna des milliers d'exécutions au bûcher et finit pas annihiler la pratique médicale des femmes (l'obstétrique elle-même devient l'apanage des chirurgiens-barbiers au XVIIe siècle).

En Amérique du Nord, la pratique médicale fut ouverte jusqu'au début du XIXe siècle à tous ceux et toutes celles qui faisaient preuve de capacités en matière de guérison. La médecine populaire recourait aux médications à base de plantes, au jeûne, à des changements alimentaires et «aux vertus d'une simple présence». [3]

Les médecins diplômés [4] qui pratiquaient auprès des classes moyennes et supérieures tentèrent de monopoliser la médecine. En 1848, l'Association médicale américaine engagea la lutte contre les guérisseuses et les écoles qui admettaient les femmes. Celles qui néanmoins poursuivaient leurs études dans des écoles «reconnues» devaient faire face à de multiples tracasseries et étaient bien souvent refusées par les hôpitaux.

Les soins infirmiers devenaient la seule occupation restant aux femmes dans le domaine de la santé (la pratique des sages-femmes est illégale en Amérique du Nord). [5] Mais jusqu'au XIXe siècle, «les hôpitaux servaient plutôt de dépotoir pour les pauvres, l'hygiène y était absente et l'infection y tuait souvent plus de patients que la maladie elle-même». [6] Les soins étaient donnés par des femmes

d'infirmières

Photo d'archives

astreintes à servir pour des raisons punitives (voleuses, prostituées...).

La «nouvelle infirmière» : Florence Nightingale

«Florence Nightingale mit sa marque dans les hôpitaux du front pendant la guerre de Crimée. Elle remplaçait les vieilles cantinières par des femmes d'âge mûr, disciplinées et sobres. Dorothea Dix, réformatrice des hôpitaux américains, introduisit la nouvelle infirmière dans les hôpitaux nordistes durant la guerre civile.» [7]

De véritables écoles infirmières ouvrirent leurs portes en Angleterre (dont la première à Londres en 1860), et par la suite, aux États-Unis et au Canada. Au Québec, c'est en 1890 au Montreal General Hospital que s'ouvre la première école. [8] La «dame à la lampe», issue de la bourgeoisie et de la morale victoriennes, a établi des normes élevées pour l'éducation et la pratique des infirmières ainsi que des règlements stricts quant à leurs principes moraux et leur réputation. Elle contribua à rehausser la réputation des femmes donnant des soins et à développer ceux-ci comme une profession.

Mais Nightingale fit aussi de cette «profession» une activité spécifiquement réservée aux femmes, voire même une occupation «naturelle». La formation était axée sur le développement de la «personnalité» plutôt que sur la capacité à prendre des décisions. On voulait ainsi confiner l'infirmière dans un rôle d'exécutante, de distributrice automate de Pilules, Piqûres et Pansements. En outre, cela reflétait la situation de la femme maintenue à l'écart des études scientifiques :

«Le produit fini, l'infirmière à l'image de Nightingale était la femme idéale, transposée de la maison à l'hôpital (...) Pour le médecin, elle représentait toutes les vertus d'obéissance propres à l'épouse. Pour le patient, elle était à l'image de la dévotion maternelle. Pour les autres employés de l'hôpital, elle représentait la ferme et douce discipline d'une gouvernante habituée à s'occuper des domestiques». [9]

Vocation et soumission

Au Québec s'est ajoutée à l'influence de Florence Nightingale celle des religieuses. Les Augustines, par exemple, ont dirigé pendant près de trois siècles le seul hôpital existant à Québec, l'Hôtel-Dieu. L'école infirmière de cet établissement, fondée en 1904, fut exclusivement réservée aux religieuses jusqu'en 1950. [10] Si les religieuses se sont beaucoup dévouées pour le soin des malades, elles n'ont fait qu'encourager l'esprit de bénévolat et de soumission à l'autorité médicale.

En outre, créées prioritairement pour répondre aux besoins des hôpitaux, ces écoles ne laissaient guère de liberté aux étudiantes : sous prétexte d'apprentissage, les hôpitaux comblaient leurs besoins de services infirmiers grâce à cette

Emballage de cacao, toujours en vente en 1982 ...

main-d'oeuvre surexploitée, travaillant notamment comme bénévole la nuit et le soir. En 1945, le salaire des infirmières ne dépassait pas 20$ pour une semaine de 54 heures dans la plupart des hôpitaux: «L'idée de vocation justifiait cette exploitation».[11] Ces conditions attirèrent de moins en moins les femmes de la bourgeoisie exceptées les éducatrices acharnées à exiger des manières impeccables (se lever en présence du médecin) ou une habileté insurpassable dans l'art de faire les lits...

On peut considérer que l'adoption en 1920 de la première loi d'enregistrement des infirmières[12] entérina de fait au Québec la profession moderne d'infirmière. Mais le cheminement de cette profession semble un peu paradoxal: dans la vague des premières luttes féministes, les infirmières avaient demandé l'accès aux études supérieures (l'École des infirmières diplômées de l'université McGill fut fondée en 1920). Mais cette formation, toute universitaire qu'elle fut, demeura encore longtemps axée sur la soumission aux médecins qui avaient besoin d'une «assistance éclairée».

De 1940 à 1980, l'évolution de la profession s'explique par plusieurs phénomènes sociaux, entre autres la réforme scolaire (la formation des infirmières passe de l'hôpital au CEGEP) et le retour massif des femmes sur le marché du travail. Parallèlement, la laïcisation du Québec ouvrit aux infirmières laïques l'accès aux postes de responsabilité occupés jusque là par les religieuses. Et ce n'est qu'en 1969 que les hommes furent admis à exercer cette profession essentiellement «féminine».

Et les syndicats infirmiers?

Premier syndicat d'infirmières au Canada, l'Association des gardes-malades catholiques licenciées (AGMCL) naquit en 1928 et joua jusqu'en 1946 un rôle combiné de corporation et d'organisation syndicale. Elle ne négocia cependant aucune convention collective car jusqu'en 1950, les négociations s'effectuaient sur la base de la «bonne entente» entre employeurs (administratrices religieuses des hôpitaux) et infirmières «responsables» des soins.

En 1946 naissent l'Association des infirmières de la province de Québec, qui refuse les moyens de pression jugés contraires aux principes de l'Église et de l'éthique professionnelle, et l'Alliance des infirmières qui s'affilie à la CTCC (ancienne CSN) et adopte une idéologie anti-corporatiste nettement plus radicale. En 1957, la première grève d'infirmières, déclenchée par l'Alliance des infirmières de Hull, durera deux mois et aboutira à la semaine de 40 heures et aux plus hauts salaires payés à des infirmières au Québec (salaires et conditions de travail variaient d'une région et même d'un hôpital à l'autre). En 1963, autre grève illégale (le droit de grève sera accordé en 1964), à Sainte-Justine de Montréal cette fois, déclenchée par l'Alliance des infirmières de Montréal.

Suite à cette montée du syndicalisme, nous nous retrouvons aujourd'hui avec trois regroupements indépendants d'infirmières:

1- La *Fédération des syndicats professionnels d'infirmières et infirmiers du Québec* (FSPIIQ), héritière des anciens syndicats catholiques, 14 000 membres;
2- *La Fédération québécoise des infirmières et infirmiers* (FQII), ancienne Alliance des infirmières qui a quitté la CSN en mars 1976, 7 500 membres;
3- *Les infirmières et infirmiers unis* (IIU), ancienne United Nurses of Montreal, surtout anglophone, 5 000 membres.

Pourquoi les infirmières semblent-elles avoir été plus lentes à se lancer dans l'action syndicale que d'autres catégories de travailleuses? Il faut dire que leur association professionnelle, *l'Ordre des Infirmiers et Infirmières du Québec* (OIIQ) a toujours privilégié la protection du public. Il était même contraire à l'éthique professionnelle, empreinte des notions de responsabilité, de dévouement, voire de vocation, de défendre les conditions de travail de ses membres. D'autre part, les infirmières en tant que femmes ont pendant longtemps envisagé leurs carrières selon un «cycle» typiquement féminin: travail à temps plein les premières années de mariage, retrait pendant les grossesses et l'éducation des enfants, retour à temps partiel. Cette situation n'a pas dû favoriser le militantisme syndical.

Nouvelles orientations

Il serait trop long de relater toutes les péripéties qui ont abouti au syndicalisme infirmier d'aujourd'hui. Si les années 70 ont vu les infirmières déclencher une grève générale pour défendre leurs droits et leur sécurité d'emploi (entre autres), les années 80 vont franchir une autre étape importante. Lors de son congrès d'orientation en décembre 80, la FSIIPQ a pris des positions plus radicales (projet de regroupement des infirmières pour les prochaines négociations du secteur para-public de décembre 82, démarches à long terme pour faire dissoudre l'OIIQ[13] d'ici deux ans) et privilégié une orientation axée sur les intérêts des travailleuses et sur la lutte de classes qui s'éloigne radicalement de l'image traditionnelle de l'infirmière soumise.

Du côté de la FIIQ, les principaux chevaux de bataille sont le boycott du PRN, [14] les coupures de postes et le droit de grève. La FIIQ et l'IIU réexaminent aussi l'appartenance à l'Ordre mais n'en parlent pas aussi radicalement que la FSIIPQ. Fait à noter, il semble que le mouvement syndical oriente de plus en plus ses revendications et ses luttes dans une perspective féministe. D'ailleurs d'autres groupes d'infirmières veulent maintenant orienter leurs interventions auprès de la population dans le même sens. C'est ce qui ressort du colloque Femmes, santé et pouvoir tenu en mai dernier à Montréal[15] ou de certaines initiatives comme le projet d'un regroupement d'infirmières féministes. [16]

Si les infirmières ont été longtemps (et sont encore) englouties par la médecine, elles envisagent maintenant d'identifier les situations d'oppression et de dénoncer certaines pratiques médicales. Elles veulent reprendre du pouvoir, accroître leur crédibilité dans la population notamment par le partage de leurs connaissances en matière de santé, et détruire ainsi cette image de complices des médecins. Ne pourraient-elles d'ailleurs pas constituer un pilier pour les centres de santé de femmes ou tout autre organisme luttant contre l'abus du pouvoir médical? Voilà un travail de longue haleine, surtout quand on connaît la sclérose des milieux hospitaliers et le pouvoir de nos propres conditionnements contre lesquels nous ne lutterons jamais assez... Mais je crois qu'une alliance des infirmières au mouvement féministe contribuera à créer cette solidarité indispensable pour donner un nouvel élan et peut-être même un nouveau tournant à notre histoire.

LINE SAINTONGE
INFIRMIÈRE

1/ Sorcières, sages-femmes et infirmières, *Éditions du Remue-Ménage. La partie historique de cet article est inspirée de cet ouvrage.*

2/ *Ibid.*

3/ *Ibid.*

4/ *Ibid. Ils s'appelaient eux-mêmes «vrais médecins» ou «réguliers» pour se distinguer des profanes sans diplômes...*

5/ *Il existe encore au Canada trois écoles qui dispensent des cours pour infirmières sages-femmes : l'université d'Edmonton, l'université d'Halifax et l'université Memorial à Saint-Jean de Terre-Neuve. Les diplômées ne travaillent généralement qu'en territoire éloigné, au Canada ou à l'étranger.*

6/ *Jomphe Hill A., «Nightingale, sainte ou diablesse» in* **l'infirmière canadienne,** *22-10, 34-36 1980.*

7/ Sorcières, sages-femmes et infirmières, *op. cit.*

8/ *Desjardins, Giroux et Flanagan,* **Histoire de la profession infirmière au Québec,** *Montréal, Édit. du Richelieu, 1970.*

9/ Sorcières, sages-femmes et infirmières, *op. cit.*

10/ *Desjardins, Giroux et Flanagan, op. cit.*

11/ *La montée du syndicalisme chez les infirmières au Québec, in* **Journal de la Fédération québécoise des infirmières et infirmiers,** *mai 81.*

12/ *Cette loi qui incorpora l'Association des gardes-malades enregistrées de la Province de Québec n'accordait le titre de «garde-malade» enregistrée qu'aux membres de l'Association. L'adhésion à cette association était volontaire, alors que depuis 1946, l'adhésion à l'Ordre des infirmières (OIIQ) est obligatoire.*

13/ *Ce projet ne fait pas l'unanimité chez les infirmières. Voir «La longue lutte pour la dissolution de l'Ordre des infirmières est commencée», in* **La presse,** *12/11/80.*

14/ *Projet de recherche en nursing, voir* **La vie en rose** *no mars-avril-mai 1981.*

15/ *Organisé par les femmes du Groupe d'action et de recherche sur la santé des femmes (GRAFS).*

16/ *Encore en formation. Pour plus de renseignements : Ghislaine Arsenault : (514) 524-7169.*

À la défense de Jocaste

La diva vient de s'asseoir devant les quelque 350 personnes qui assiègent la salle exiguë. Son image est transmise dans d'autres salles où d'autres centaines de fans hochent déjà la tête. Blonde, hâlée, la diva sourit largement, chaleureusement. C'est une mère pour nous. Elle reçoit les applaudissements comme son dû, elle s'attendait à voir 30 personnes, pas 500... Oui, c'est un franc succès pour les hommes nouveaux du collectif HOM-INFO, organisateurs de cette rencontre à l'UQAM, en août dernier. Puis la diva se présente : Christine Olivier, femme, féministe, psychanalyste, celle «qui a écrit la page laissée blanche par Freud».

Christiane Olivier

Moi aussi j'ai lu Les Enfants de Jocaste,[1] ce best-seller de la littérature psychanalytique. Moi aussi j'en ai apprécié le style clair et accessible, le langage imagé. Très intéressée par ce livre séduisant, j'en ai dévoré sa description de l'éducation déséquilibrée des filles et des garçons, et de la journée des femmes «orphelines», toujours maternantes, jamais maternées, «seules sous le toit familial à n'avoir pas de Mère» ; j'ai même acquiescé à son interpellation des pères.

Puis j'ai refermé le livre, mal à l'aise, sur l'idée que Jocaste, la mère trop présente, avait vraiment *beaucoup* de responsabilité là-dedans, dans la vulnérabilité de ses filles comme dans la misogynie de ses fils – et que ça, page blanche ou non, ça n'était pas spécialement nouveau ! Quand à Laios, le père absent, il me semblait qu'on l'absolvait bien vite de ses fautes, tout en oubliant que c'est lui qui a instauré cet Ordre-là, faisant lui-même de Jocaste la grande prêtresse domestique, seule nourricière et éducatrice des enfants.

Et puis j'ai compris pourquoi ce livre plaisait tant à des hommes de 30, 35, 40 ans, plutôt «progressistes», «pro-féministes», qui en parlaient comme d'une «révélation». Je comprenais que Christiane Olivier leur avait donné, plus qu'une explication, une justification très acceptable de leur propre (restant de ?) misogynie. Après tout, était-ce de leur faute s'ils n'arrivaient plus à s'abandonner à une relation avec une femme : la symbiose originelle et désirante vécue avec leur mère leur avait fait peur. Désormais, ils fuyaient la mère en nous – au moins jusqu'à l'heure du souper ou des confidences sur l'oreiller !

Le discours de la diva

Bref, j'arrivais à l'UQAM avec certaines appréhensions et, effectivement, je retrouvais dans la salle l'adulation béate déjà entendue, et déjà lue dans la plupart des magazines «féminins» français ou québécois. Car madame Olivier fut très peu – et mal – critiquée ce soir-là, par une salle composée surtout de femmes, dont plusieurs, touchantes, sincères, lui exprimèrent leur reconnaissance pour avoir enfin raconté leurs «vécus» de mères et de femmes.

Il faut dire que la diva manie le verbe comme Gretsky sa rondelle, habile, souvent drôle, séduisante. Même quand elle parle de féminisme : «Mon livre a été dénoncé par les féministes françaises, parce que mon féminisme n'était pas assez radical. Mon projet n'est pas d'enlever sa place à l'homme, mais de trouver une place pour la femme et de savoir pourquoi elle l'a perdue. Je ne suis pas homosexuelle. Et je ne prône pas l'homosexualité à tout crin.»[2] Bon, elle a bien le droit de vouloir réconcilier les sexes, mais à tout prix ?

La diva continue. Que dit-elle ? Que l'enfant-mâle, dès la naissance, trouve dans sa mère le référent sexuel complémentaire et parfait, et s'engage avec elle dans une lune de miel symbiotique qui finira mal – aussi appelée complexe d'Oedipe. Mais que l'enfant-fille, elle, est aimée par sa mère, bien sûr, mais

jamais sexuellement désirée par son répondant naturel – le père absent – ni par sa mère. Faut-il absolument généraliser pour théoriser? Tous les pères même «anciens» sans parler des «modernes» n'étaient pas toujours, de corps et d'esprit, absents de l'éducation et du désir de leurs filles. Et je connais des mères qui disent désirer – sexuellement – leur rejetonne. («N'est-ce pas plutôt un «discours» féministe de votre part?» leur répond Christiane Olivier) Bon. Admettons. Alors la petite fille cherchera toute sa vie ce désir du père, et se perdra à trouver son identité dans le regard de l'Autre, de l'homme-amant qu'elle devra pourtant materner. De là ces déguisements et ces fards, pour Lui plaire. De là aussi cette jalousie, cette rivalité des femmes entre elles, que Christiane Olivier ne cesse à la fois d'apostropher et d'alimenter.

Des dangers du maternage

Que dit-elle encore? Que la présence exclusive des femmes auprès du bébé et de l'enfant (garderie, école) est néfaste pour l'équilibre futur de l'enfant, mâle ou femelle. Que le maternage est donc responsable de la misogynie des hommes et de la vulnérabilité des femmes. Quelle est sa solution?

«Partout où il y a des bébés, il doit y avoir 50% d'hommes et 50% de femmes». L'égalité: que les hommes partagent *et* la jouissance *et* la responsabilité des enfants. «Maintenant les hommes ont toutes les jouissances et les femmes toutes les responsabilités. C'est scandaleux.»[3] Comment être en désaccord, même si la solution me semble utopique?

«Les femmes, dit-elle, sont confinées à la re-production et les hommes à la production. Il faudrait un système partagé, et que le père, ne travaillant plus que 4 heures par jour, se mêle aussi de la re-production, c'est-à-dire de l'élevage des enfants.» Par ailleurs, «ce qui sauvera les femmes ce sera d'être dans la production.» Et comme la diva se donne souvent en exemple: «Moi-même, j'ai tiré plus de contentement de mon métier que de ma famille. Ma recherche a été plus importante. Je préférerais mourir psychanalyste que mourir femme.» (!)

Étrange femme, qui se dit féministe humaniste, mais ne dit jamais «nous, les féministes», s'en dissociant à la première occasion. Qui ne remet jamais en cause la famille *nucléaire, seul modèle de son analyse*, ni Freud – le – père lui-même. Qui ne tient aucun compte du contexte socio-historique de l'expérience des femmes. Qui cite abondamment Luce Irigaray, reconnaissant «qu'elle a déjà dit tout ça, mais dans une langue complètement dingue, tellement illisible qu'elle n'est comprise que des autres psychanalystes...», se flattant d'écrire, elle, pour la masse des femmes.

Étrange «féministe», qui en appelle à l'intervention des hommes pour sauver les enfants et les femmes elles-mêmes de la monstrueuse Jocaste, cette «mère qui tue la femme», qui prétend – prétentieuse – sauver les femmes en les forçant à voir leurs fautes, les culpabilisant «pour leur bien»: «Je leur rends le service de les rendre conscientes de ce qu'elles fabriquent des hommes misogynes qui leur taperont plus tard sur la tête.»[4]

Mais dire aux femmes qu'elles *sont à l'origine de ce dont elles* souffrent le plus, la misogynie, «une femme creuse pour une autre le sillon de la misogynie», c'est oublier l'existence du patriarcat et l'histoire du monde. C'est oublier toutes les conditions socio-économiques qui, ne laissant aux femmes que le pouvoir piégé de la maternité, font d'elles les simples transmettrices – et non les créatrices – de la misogynie, ce fondement de l'ordre patriarcal.

C'est mépriser et culpabiliser, finalement, toutes ces «Jocaste» de bonne foi, impuissantes et «reconnaissantes», qu'elle prétend sauver, à «coups de données justes et de conclusions fausses, et vice-versa».[5]

FRANÇOISE GUÉNETTE

1/ *Christiane Olivier,* **Les enfants de Jocaste**, *l'empreinte de la mère, Éditions Denoël/ Gonthier, Paris, 1980.*

2/ *Tous les propos entre guillemets sont tirés de la conférence de C.O. à l'UQAM, le 12 août 1982.*

3/ *Extrait d'une entrevue de C.O. dans la revue féministe belge* **Voyelles** *de janvier 1982, l'une des seules revues par ailleurs où j'ai trouvé une critique féministe étayée du livre.*

4/ **Voyelles,** *idem.*

5/ *L'expression est de Jacqueline Aubenas, de* **Voyelles** *et résume bien sa critique. La mienne aussi.*

Des femmes et des arts à Sao Paolo:

«DIEU EST BRÉSILIENNE!»

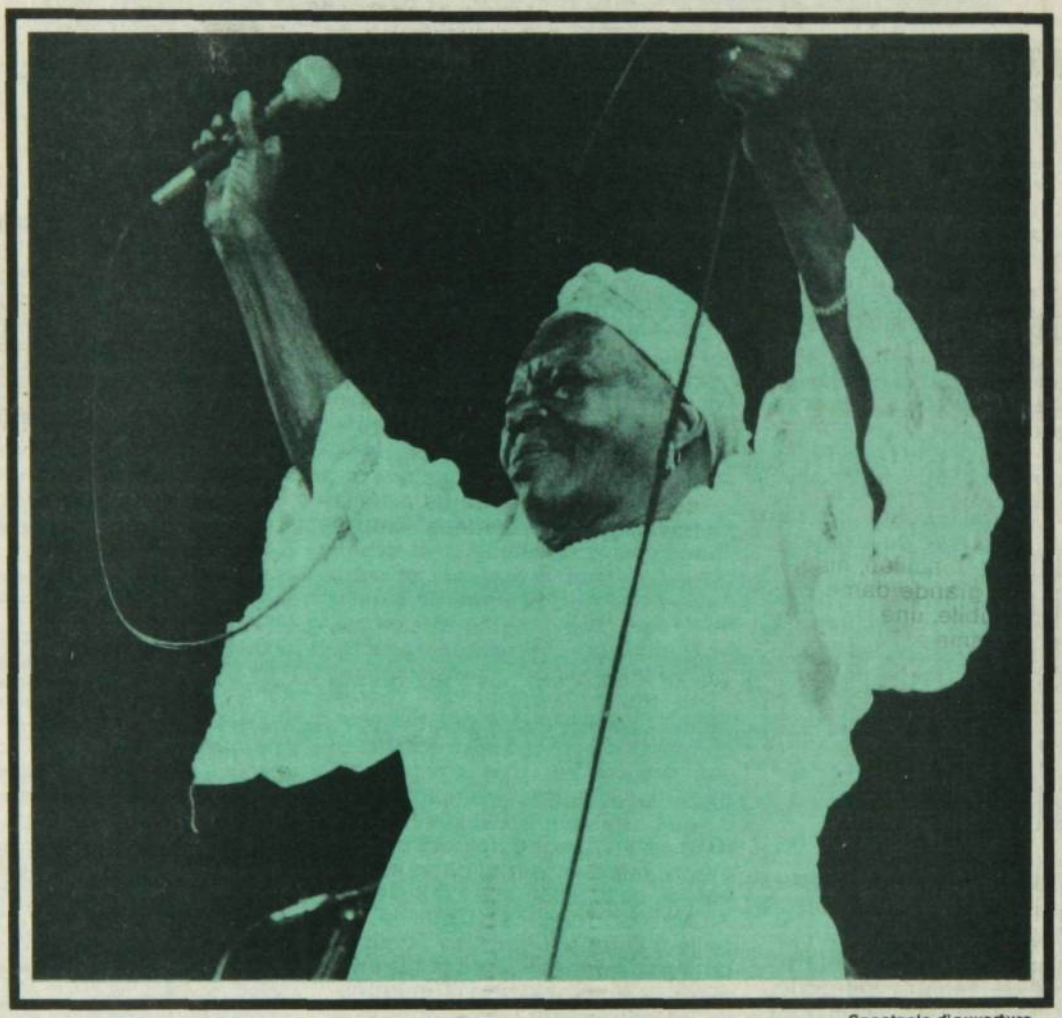


Photo Marik Boudreau

Spectacle d'ouverture

Le «1er Festival nacional das mulheres nas artes» du Brésil a eu lieu à Sao Paulo du 3 au 12 septembre dernier. Il était organisé par Ruth Escobar, une grande vedette du théâtre brésilien. Coût: 50 000$. Aucune subvention gouvernementale. La revue «Nova» défraie les coûts, revue progressiste, dirigée par une femme, mais faisant partie d'un regroupement de revues de toutes les tendances imaginables. Fascinant déjà. Imaginez Maclean's subventionnant ici un festival de femmes!

« Au début on était 15 organisatrices, maintenant on est plus de 80», me dit Ruth Escobar. Une entreprise d'une ambition folle qui d'après le programme semble vouloir rendre compte de *tout* ce que les Brésiliennes ont fait, dans *tous* les domaines artistiques: littérature, poésie, théâtre, cinéma, danse, arts plastiques, vidéo, photo, performances.

Il y a des ateliers de toutes sortes, des expositions, des séminaires, des vedettes internationales. Au début, on parlait de Jeanne Moreau, Jane Fonda, Mélina Mercouri, Angela Davis. Ces femmes ne sont pas venues, mais il y a eu Kate Millett, une délégation de 11 femmes du MLF en France, Antoinette Fouque en tête, Dacia Maraini d'Italie, Ellen Stewart des États-Unis, Isabel Barreno (une des 3 Maria) du Portugal, Domitila...

Nombre de participantes: impossible à dire. La seule liste des activités avait à peu près l'épaisseur du livre de téléphone de la ville de Sherbrooke. Sans parler des différents lieux où tout cela se déroulait: le Théâtre Ruth Escobar d'abord, contenant trois salles de tailles diverses et une «lanchonette» (ah! les lanchonettes brésiliennes), le Club Homs, le grand centre socioculturel de la communauté libano-syrienne, une maison de femmes, certains théâtres, le Centre culturel

de Sao Paulo, un syndicat, des musées, des galeries... tout cela réparti aux quatre coins d'une immense ville industrielle, moderne, bétonnée, en expansion sauvage et dévorante, à la fois d'une richesse scandaleuse et d'une pauvreté inouïe.

Fait très important à noter : Ruth Escobar, au moment du festival, était candidate-députée au sein du PMDB, un parti dit «d'opposition» qui briguera les suffrages en novembre 82 lors des premières élections démocratiques depuis le long règne de terreur et de répression qu'a vécu le Brésil. Parce qu'elle est devenue candidate pour ce parti, les théâtres qu'elle utilisait normalement pour ses festivals (elle a déjà organisé plusieurs festivals de théâtre internationaux) ont changé brutalement d'avis et ont refusé l'usage de leurs lieux. «J'ai donc dû louer ce club horriblement machiste pour arriver à loger toutes les activités.»

Elle est superbe, cette femme. Impossible de dire exactement quel âge elle a, la quarantaine certainement, un sourire dévastateur, impeccablement habillée, maquillée, coiffée, une grande dame chaleureuse et volubile, une «actrice» qui a l'enthousiasme et l'énergie d'une militante et, je le soupçonne, l'ambition d'un chef d'entreprise. Et en plus une vulnérabilité-simplicité-dont-je-me-demande-parfois-si-elle-peut-encore-exister. «J'ai travaillé pendant plusieurs années dans les prisons à faire du théâtre avec les prisonniers dont la vaste majorité viennent des «favelas» (les bidonvilles). Aujourd'hui, c'est fini, je suis interdite de séjour dans ces lieux. J'ai compris là que naître dans un bidonville, c'est être condamné à la prison. À cause de cette expérience – la plus importante de ma vie – je suis devenue candidate au PMDB... Laisser le théâtre ? Non, jamais. Venez au théâtre demain, je vous ferai voir un film sur le travail avec les prisonniers, c'est bouleversant...» Elle me prend par le bras, m'invite à prendre un café dans la lanchonette libanaise à côté des joueurs de billard à la fois étonnés et indifférents devant toute cette activité féminine.

Cette femme travaille à l'organisation du festival depuis 5 mois, elle joue un premier rôle dans un théâtre en ville, et dans quelques jours elle entre en campagne électorale pour 2 mois.

Je suis séduite, profondément séduite.

De la familiarité et de la brutalité

Le Théâtre Ruth Escobar. Plein de femmes assises dans les marches, dans les bureaux, au guichet... Dans un pays où l'omniprésence des hommes est loi, c'est quand même... familier. Une espèce d'agitation «égalitaire», un peu confuse, joyeuse, pas violente. Pas de chichis. «Manque d'organisation», selon les hommes. «Beaucoup de bénévolat», selon les femmes. Une des choses qui m'a frappée tout le long de mon séjour : à quel point les entreprises de femmes se ressemblent partout, dans leurs objectifs, leur organisation, leurs thèmes. «Y a-t-il ou non une création spécifiquement féminine ?», «Femme et langage», «La femme et son corps», «Veux-tu répondre au téléphone s'il te plaît, je vais m'occuper de madame». Beaucoup de sourires. Les Brésiliennes sont belles, outrageusement belles. Quelque chose dans le regard d'universel à toutes les femmes qui prennent possession d'une activité *à elles*, quelque chose de *droit*. Des airs bêtes aussi, des travailleuses débordées, «trop c'est trop, va te faire voir...». Cette familiarité, je la retrouve jusque dans l'âge et l'habillement des organisatrices et des spectatrices de ce genre d'événement : peu de femmes de plus de 40 ans, des jeans, des running shoes, peu de maquillage. Des bourgeoises surtout, comme chez nous. (Sauf qu'une bourgeoise là-bas, malgré les apparences, c'est beaucoup plus riche que chez nous. La brutalité des classes sociales au Brésil. Certaines Québécoises en ont même été très choquées.)

À droite, Ruth Escobar

Ceci dit, je ne suis pas partie là-bas pour être réconfortée par le connu. Au contraire. Dans la mesure où je peux les dissocier (et elles sont en fait indissociables), c'est beaucoup plus la femme de théâtre que la féministe qui a fait ce voyage. La femme de théâtre qui a besoin d'images fortes, neuves, pour booster la machine à création parfois bloquée par l'engagement et la responsabilité, la pensée, la cohérence, la pensée à poursuivre. Pour créer, il faut arrêter de penser. Je suis allée au Brésil pour perdre le sens du «sens». Je n'ai pas été déçue.

Le chaos et le vacarme

Le Brésil est le pays le plus bruyant au MONDE ! High pitch en permanence. Les voix, les pas, les bruits de vaisselle et de bouteilles de bière réverbérés dans le béton de la lanchonette du Théâtre Ruth Escobar qui est le lieu de passage, le lieu d'inscription, le lieu de restauration, le lieu de coagulation de tout ce qui existe dans ce bâtiment, musique, bandes sonores, vidéos, pas de danse, chiens, enfants, femmes, hommes, où il y a au moins 20 personnes qui viennent te parler en 15 minutes pendant que tu attends pour voir le spectacle (la convivialité au Brésil !), et puis tu te dépêches pour ne pas rater le début, sauf que la salle est vide, alors tu reviens prendre un verre, il y a des mouvements de foule, tu vas voir dans l'autre salle s'il y a quelque chose, deux fois, trois fois, et puis soudain une femme se promène partout avec un porte-voix assourdissant qui se superpose au bordel général : «Bon, telle activité n'aura pas lieu, nous sommes désolées, mais il y a autre chose qui commence à l'instant. Veuillez vous rendre immédiatement à telle salle.» Alors tu te rends et évidemment le spectacle ne commence pas avant une demi-heure. L'heure. Ça n'existe pas au Brésil. Tu finis par te demander si tu veux vraiment voir telle ou telle chose. La notion de choix, de décision change. Répondre ou non à un stimulus. Tu te rends compte que le choix est immense, qu'il y a toujours quelque chose, que le vide ça n'existe pas, *surtout pas* au Brésil. Cette mouvance me donne la possibilité de l'indifférence, donc de la liberté. S'allumer, s'éteindre, arriver, partir, contempler. Vivre l'événement dans sa globalité, c'est tout. C'est merveilleux de penser qu'il se passe toutes ces activités dans tous ces lieux même si je n'y suis pas, ou si je les ai ratés.

Domitila

Le vacarme m'a procuré un sentiment étrangement apaisant. Parce que c'est simple, pas subtil. Ou tu le transgresses pour pouvoir exister, te faire entendre, te faire voir : la lutte pour la survie. Ou tu te laisses avaler doucement, envelopper, laver. Toute la question de l'inégalité est là, posée brutalement. Qui entend qui ? Qui *veut* se faire entendre ? Toute la dialectique de l'activité et de la passivité. Tout le va-et-vient entre la lutte et l'abandon.

De l'anarchie, de l'organisation et de la justice

J'ai l'impression que le festival s'est fait autant *pendant* le festival que lors de sa préparation. Plus ça avance, plus le programme change, plus il y a des affiches, des tracts qui apparaissent, des petits papiers écrits à la main qui circulent *lors des séminaires, des vendeuses* de parfums, de vêtements qui surgissent dans les rues, dans les halls. Il y a dans ce mode de diffusion quelque chose de beaucoup plus anarchique-artisanal-spontané que ce que nous pouvons imaginer chez nous. Je sens nettement que je suis dans un pays où il faut savoir se démerder vite et bien. Je sais aussi très bien que ça veut dire la loi de la jungle.

De l'art et du féminisme. Ou pourquoi l'art ça vient toujours après, longtemps après ?

Je ne veux pas juger de l'aspect proprement artistique du festival. C'était trop vite, trop éparpillé pour me faire une idée juste. J'ai l'impression cependant que la notion d'une culture de femmes est à peine naissante là-bas. Les références patriarcales sont partout. Le cinéma semble pousser des pointes intéressantes, la littérature aussi qui, comme ici, est plus fortement marquée par la présence féminine. Le théâtre, comme partout, fait figure de parent pauvre. (Il n'y a pas encore de théâtre de femmes au Brésil.)

De toutes façons, le gros de l'énergie me semblait concentré autour de l'événement social et sociologique qu'était cette première grande rencontre de femmes. À ce sujet, parmi les événements les plus fréquentés figuraient les séminaires internationaux sur le féminisme qui avaient lieu tous les après-midi. Les conférences et les débats se faisaient en quatre ou cinq langues, parfois toutes en même temps, et présentaient toutes les tendances possibles, de Kate Millett à la Panaméenne qui disait : « Il faut lutter avec nos hommes. » Mais il y avait surtout une certaine qualité d'émotion dans tout ça. J'ai été très touchée par les interventions des féministes brésiliennes qui me semblaient *toujours d'une humanité* exceptionnelle, coeur-sur-la-main, et d'une grande transparence. Aucune bull-shit. Avec une faim terrible de s'informer de ce qui se passe ailleurs. Et ce sentiment d'urgence qui va avec les naissances. Comme disait Dacia Maraini, dramaturge féministe italienne, lors d'une des nombreuses rencontres informelles qui ont eu lieu : « C'est très émouvant pour moi de voir des grands rassemblements comme celui-ci. Il y a dix ans que ce genre de choses n'existe plus en Italie. »

Le sens du spectacle

En définitive, j'ai l'impression d'avoir assisté à un grand coup d'éclat. Un grand coup d'éclat publicitaire et même un peu tape-à-l'oeil (ceci dit sans nuance péjorative aucune) au profit des femmes. J'ai entendu des personnes critiquer le festival en disant que Ruth Escobar s'en servait pour mousser sa campagne électorale. Mais comme sa campagne électorale était axée principalement sur les droits de la femme, que l'un serve à l'autre, pourquoi pas ? Il y a trop peu d'entreprises de femmes qui se permettent *un tel panache. Comme quoi* les femmes de théâtre sont peut-être d'excellentes politiciennes ?

Ces immenses banderoles portant les mots « Femmes et passion », « Femme et tendresse », « Femme et démocratie », qu'on voyait partout, le slogan « Dieu est brésilienne » (dont Ruth m'a dit qu'il était entré dans le vocabulaire des chauffeurs de taxi à Rio), et à côté de ça les affiches du parti avec bien sûr la photo de Ruth Escobar et celle des autres femmes candidates, mais aussi des noms et des photos d'hommes candidats qui ont l'air de tout ce qu'il y a de plus « politiciens », il y a dans tout cela des contrastes violents, un mélange de sens pratique, de romantisme, de ferveur et d'une audace véritablement étonnante. *Par exemple, il serait impensable* chez nous qu'une femme candidate dans un parti établi se serve du sigle de ce parti comme Ruth Escobar l'a fait avec PMDB, pour inventer un slogan aussi vigoureusement féministe que « Pela Mulher do Brasil » (Pour la femme du Brésil). Et de voir cela affiché partout comme si c'était le nom même du parti ! De même, j'ai été renversée par l'affiche photo qui la représente le poing brandi, le regard en feu, avec au-dessus les mots : Mulher coragem (Femme courage). Quand je pense aux images si « safes », si dociles de nos politiciennes québécoises... Par ailleurs, j'ai entendu dans les débats une des plus anciennes féministes dire que les élections nuisaient aux groupes autonomes de femmes (ils sont peu nombreux), et une femme noire dire la même chose au sujet du mouvement des Noirs. Les deux pour la même raison : la priorité en ce moment étant la re-démocratisation du pays, tout le monde s'en va militer dans les différents partis

Annie Girardot

Mercedes Sosa

Photos Marik Boudreau

qui s'opposent au régime et abandonnent leur lutte spécifique.

La réalité brésilienne est beaucoup plus heurtée, plus contrastée que la nôtre et le festival en était un reflet fidèle. Le qualificatif qui me vient c'est : l'impureté. Je réfléchis beaucoup à ce que cela contient de richesse, de séduction. Impur comme la vie, impur comme l'art théâtral. Qui peut contenir beaucoup de choses, pas nécessairement concordantes, mais dont la rencontre peut être provocante ?

Ce qui me frappe, c'est la chaleur qui se dégageait de cet assemblage de femmes disparate. La chaleur, pas la contradiction, pas la méfiance. Est-ce que ce n'est qu'un moment, une étape, un état de grâce ? Et je me demande : à mesure qu'on avance dans une démarche et qu'on devient moins «impure», est-ce qu'on perd quelque chose ? Quelque chose de la vigueur et de la largeur qu'il y a dans le «melting-pot», dans le va-comme-je-te-pousse de l'urgence de la naissance ?

Un pot-pourri invraisemblable

Deux événements ont particulièrement frappé mon imagination. D'abord, le spectacle d'ouverture. Dans un immense parc où il faisait très froid (et moi qui croyais venir dans un «pays tropical» ; à côté de moi, en sandales, il y avait des jeunes femmes avec des tuques en laine sur la tête, je me serais crue au Québec, c'était tellement saugrenu), un public plutôt jeune, encore une fois qui ressemblait beaucoup au public québécois (des jeunes hommes avec des enfants, entre autres). Sur la scène, un spectacle de variétés un peu anarchique où se succédaient ce qui semblait être une série de grandes vedettes féminines de la chanson, avec des numéros, pour moi, d'intérêt et de qualité inégales. Tout le monde est habillé en blanc y compris l'animateur-maître de cérémonie qui est... un homme ! Chez nous, ce serait incompréhensible. Des chanteuses avec des robes à sequins et puis, tout à coup, Annie Girardot, toute française et proprette qui raconte dieu sait quoi, et puis cette très vieille chanteuse noire, en costume régional, qui provoque le délire dans le public parce que, me dit-on, elle était autrefois une domestique et qu'elle est un symbole vivant de la transgression des barrières raciales, et puis la splendide chanteuse argentine, Mercedes Sosa, avec ses chansons révolutionnaires qui invite Domitila à monter sur scène (Domitila est une grande révolutionnaire bolivienne issue de la classe la plus exploitée, la plus misérable) et Domitila avec ses longs cheveux noirs et sa figure de vieille indienne sage et son manteau brun si humble se met à danser avec Mercedes qui joue du tambour, et derrière il y a de plus en plus de femmes en blanc d'allures tout aussi diverses les unes des autres qui dansent, se tiennent par la taille, parlent, puis plusieurs femmes viennent parler au micro dans un désordre certain, on dirait qu'on n'arrive pas à mettre un terme à la fête, et puis tout à coup une Noire s'avance et proclame avec une fougue bouleversante : «Dans ce pays autoritaire, dans ce pays machiste, dans ce pays raciste, nous les femmes vivons aujourd'hui un événement historique.» L'émotion dans cette voix ! Et cela se passe devant un building qui s'appelle «l'Assemblée législative». Vraiment, c'est renversant.

Quelques jours plus tard, une fête-mascarade-bénéfice intitulée «La Fête des passions», organisée par SOS Mulher qui est un groupe militant s'occupant de femmes battues. Le feuillet publicitaire parle de conjonctions astrales, Vénus-amour-délire, et ça se passe dans un petit salon de thé où on peut à peine bouger et où on offre des sandwiches faits selon une vieille recette «aphrodisiaque». C'est mixte. Les hommes prennent effectivement beaucoup de place : certains sont venus carrément pour draguer. Une Française du MLF, plutôt scandalisée, me dit : «Mais enfin, au Québec vous devez bien avoir des fêtes de femmes, non ?» En première partie du spectacle, une chanteuse blonde style cabaret-samba-chansonnette qui semble raconter beaucoup d'histoires misogynes dites comiques. Une des femmes du public, un professeur d'université qui, cet après-midi-là, tenait des propos très «sérieux» sur les femmes, semble s'amuser beaucoup. Une autre Brésilienne à côté de moi, dit à une des organisatrices : «Mais quelle idée vous avez eu d'inviter cette femme-là ?» Et l'autre : «Je sais, c'est horrible. C'est Ida qui...» En deuxième partie, une Noire superbe qui commence par fermer toutes les lumières ; elle se promène entre les gens, les touche, agite des clochettes au-dessus de leur tête, fait des bruits bizarres, des mélopées, des syncopes. Une espèce de rituel envoûtant. Et bientôt tout le monde est debout dansant au rythme du tambour et de cette voix rauque, étrange, de plus en plus vite, de plus en plus lancinante. Assises par terre, deux femmes s'embrassent. Ça dure 5 minutes, 10 minutes, 15 minutes... Je n'ai jamais vu un baiser aussi impudique, aussi érotique, fête de femmes ou pas fête de femmes. Qu'est-ce que ce pays où tout cela est possible en même temps ?

Je veux retourner, bientôt. Pour la beauté barbare. Je reste avec des rêveries sur le possible et l'impossible, le confort et l'inconfort, la normalité, la marginalité, la coexistence, la générosité.

POL PELLETIER

MA T'CHUM: sortir des mots doux

Photo Jean Logan

MAT'CHUM : (de gauche à droite) France Leblanc, Johanne Dorè, Michèle Renaud, Carole Beaulieu, Isabelle Gusse.

Depuis la fête du 8 mars dernier, où elles ont séduit plusieurs centaines de femmes, le groupe Ma T'Chum a fait des vagues à Montréal. Elles ont donné 17 spectacles en trois mois et sont en train de prendre un break, le temps de monter un nouveau show.

LVR : Comment en êtes-vous venues à créer le groupe Ma T'Chum ?

FRANCE : Judith et moi en avons eu marre de jouer avec des gars. D'une démarche marxiste-léniniste, nous en sommes arrivées à une démarche féministe et on a décidé d'aller voir ce que faisaient les femmes. On a rencontré Isabelle et Carole à l'automne 81. Le Cinéma d'information politique (CIP) nous a alors demandé de préparer six ou sept chansons pour une soirée-bénéfice. C'est de là qu'est partie Ma T'Chum.

LVR : Comment désiriez-vous votre musique ? Dans votre chanson «Sortir des mots doux», vous dites vouloir jouer du rock and roll...

ISABELLE : On fait un mélange, de la ballade au rock en passant par le reggae.

FRANCE : On peut qualifier notre musique de «soft-rock». Moi j'ai envie de jouer du rock parce que c'est une musique qui soulève le monde. J'ai le goût de «driver» les femmes sur ce qu'on vit, sur notre réalité. Pour soulever les aspirations des femmes, il me semble qu'il faut une musique avec plus de «guts» que les ballades. Le rock me paraît une musique très privilégiée pour exprimer notre révolte. Une autre bonne raison, c'est que j'adore ça.

ISABELLE : On a envie de s'attaquer au rock pour le démystifier et aussi pour donner le goût d'en jouer à d'autres femmes. Traditionnellement, quand une femme joue de la musique, c'est une guitare et une belle voix. On a envie d'une musique plus forte, plus dérangeante. «Sortir des mots doux», c'est entre autres une volonté de se démarquer de la chanson du long-jeu du 8 mars «Si on est ensemble» financé par les centrales syndicales. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si cette chanson lente et poétique a été la plus écoutée sur les radios communautaires ; dans les milieux populaires, tout le monde trippe dessus.

LVR : Qu'avez-vous envie de dire aux femmes dans vos chansons ?

CAROLE : On trouve de plus en plus important que notre musique exprime qui nous sommes, comme groupe mais aussi comme individues. Et il y a une autre façon de dire notre quotidien et notre révolte que par des statistiques ou de gros messages politiques.

JOHANNE : Nous venons d'ailleurs d'éliminer plusieurs chansons de notre répertoire parce qu'elles étaient trop didactiques ou trop «heavy». La chanson sur le viol, par exemple, versait carrément dans le mélodrame italien. À chaque fois qu'on la faisait, nous étions toutes bouleversées : Judith tremblait, l'autre arrêtait de jouer. On vivait quasiment le viol à chaque fois. Comme thérapie, c'était trop.

MICHÈLE : Moi, je ne veux plus utiliser un discours victimisant sur les femmes. J'ai envie d'être plus offensive quand je parle de ces choses-là, entre autres de dire aux gars qu'à force de nous chercher, ils vont nous trouver...

JOHANNE : De manière générale, on veut couper dans les textes qui sont souvent trop longs, utiliser des images fortes. Les textes courts sont une des caractéristiques du rock dont on n'a pas suffisamment tenu compte jusqu'à date.

LVR : Et quels sont vos plans pour le futur ?

ISABELLE : Cette année, on prend notre temps. Nous étions complètement épuisées après notre show au Théâtre expérimental des femmes. Ma T'Chum était devenu une machine qui nous dépassait ; plus le temps de discuter, de mettre nos différends de l'avant, voire de s'engueuler un bon coup. On a donc décidé de prendre du recul et de repenser notre spectacle. C'est un rendez-vous pour l'hiver prochain...

Propos recueillis par
ANDRÉE CÔTÉ

«On est venues ici ce soir pour le colloque psycho-sociologie de la communication. Y trouvaient qu'on était un petit groupe, on avait les critères de base...» «... Notre show, il s'appelle : «On est tombées d'dans quand on était p'tites». Moi, j'aimais pas bien ça, parce que j'avais peur qu'on soit associées à l'école freudienne. Moi j'aurais plutôt appelé ça : «on s'en sors-tu quand on est grande ?». Là les filles ont dit : Toi, écoute ! T'as fait trois «Conscious rising group», deux ans de bio-énergie, trente ans de behaviorisme, quatre mois de thérapie féministe, t'as même pas de réponse. Penses-tu qu'on va appeler notre spectacle de même ?».

Extrait du monologue présenté par **Johanne Dorè** le 21 mai 82 lors du spectacle pour le colloque psychosociologie de la communication.

«Vas-y maman au bout de ton idée»

LE THÉÂTRE DE QUARTIER

présente:

UN VRAI CONTE DE FÉES

de Louis-Dominique Lavigne

SPECTACLE POUR LES 4 ANS ET PLUS

20-21 décembre:
matinées scolaires 9:30 et 13:30
22-23-26 au 31 décembre et 2 janvier:
14:00

réservations: 253-8974

2.50 enfant
4.50 adulte

4353 est, Ste-Catherine Montréal
(métro Papineau, autobus 34)

SALLE FRED-BARRY
Théâtre de création

LA LIBRAIRIE
d'OUTREMONT

1284 ouest, avenue Bernard, Mtl : (514) 277-5119

Ouvert 7 jours semaine de 10hre am à minuit

LES FILMS DU CRÉPUSCULE INC.,

CORPORATION SANS BUT-LUCRATIF,
OEUVRANT DEPUIS 6 ANS À LA DISTRIBUTION DU CINÉMA QUÉBÉCOIS ET DU CINÉMA D'AILLEURS OFFRE LES FILMS SUIVANTS

EN VIDÉO-CASSETTES:

- DEPUIS QUE LE MONDE EST MONDE
- LES ENFANTS D'ABORD
- GENÈSE D'UN REPAS
- LE GOÛT DU MIEL
- UNE HISTOIRE DE FEMMES
- LA MALADIE C'EST LES COMPAGNIES
- MANGER AVEC SA TÊTE
- ON N'EST PAS DES ANGES
- PLUSIEURS TOMBENT EN AMOUR
- VOUS «SANTÉ» VOUS BIEN

DISPONIBLE POUR ACHAT AU:

FILMS DU CRÉPUSCULE
4503 ST-DENIS, SUITE 1
MONTRÉAL, QUÉBEC H2J 2L4
TEL: (514) 849-2477

Du 29 septembre au 3 octobre, *Les Rendez-vous d'automne du cinéma québécois* nous ont présenté à la Cinémathèque québécoise un échantillonnage des plus récentes productions québécoises. Voici quelques réflexions sur notre «réalité» cinématographique.

Les Rendez-vous d'automne: «BLIND DATE»

On ne peut que louer l'équipe pour tout ce qui a trait à la qualité de l'organisation et à la présentation de cet événement. Dommage qu'on ne puisse en dire autant de la plupart des films présentés. Mises à part quelques exceptions, le terme qui décrit le mieux ce que j'ai vu est: misogyne. Oui ma chère! La haine envers les femmes existe toujours tant dans le coeur que dans l'âme du cinéma québécois. Quotidiennement, on nous rappelle que nos rues ne sont pas sécuritaires pour les femmes. Alors, serions-nous assez naïves pour croire que les images que l'on nous présente à l'écran sont si différentes de la réalité?

Par exemple, je crois que Jean-Guy Noël et Yves Simoneau auraient beaucoup de leçons à tirer de Jean-Pierre Lefebvre. **Contrecoeur** de Noël et **Les yeux rouges** de Simoneau (qui a eu le culot de sous-titrer son film «**ou les vérités accidentelles**») ne semblent pas pouvoir s'écarter de ce qui semble faire l'objet de leurs préoccupations principales, soit le viol et le meurtre des femmes. Le film de Simoneau est carrément grossier du début à la fin. Quant à **Contrecoeur**, une bonne moitié du film se veut invitante, pleine d'humour... bref humaine, le film nous expose les rapports parfois ambigus entre les deux femmes et l'homme qui en sont les principaux personnages. Il nous incite à sympathiser avec les deux femmes qui ont toutes deux choisi de rompre leur mariage et de résister aux pressions sociales et familiales les enjoignant de retourner au bercail. Leurs rapports sont empreints d'une amitié forte et quelquefois orageuse.

Bref, ces femmes sont bien; pas parfaites, mais elles s'en tirent. Et c'est déjà beaucoup. Entrent en scène les maris, tous deux du type chialeux. L'un d'eux est un jeune saoûlon sans caractère. L'autre est un plaignard d'âge mûr à la recherche de l'épouse-mère qui lui attacherait ses chaussures... pauvre petit gars. C'est arrivé à ce point que Noël nous fait voir son jeu. On peut sentir toute la revanche qu'il ne va pas manquer de décharger sur les deux femmes. C'est alors que le film se fait complice de l'époux violeur.

En matière de viol et de tout acte de violence commis par les hommes contre les femmes, le film se veut aussi relâché que notre système judiciaire. On laisse à tout le moins sous-entendre qu'un homme se permettant de commettre ces atrocités a certainement un problème. Mais voilà, pourquoi ces mêmes passe-temps violents sans cesse présentés d'une manière concupiscente sur nos écrans sont-ils qualifiés d'«artistiques» (ou à tout le moins de culture populaire) et que l'on appelle «artistes» (ou à tout le moins réalisateurs de films) les personnes qui réalisent ces images?

Je désire donc profiter de cette occasion (et de toute autre qui pourra survenir) pour insinuer que ceux qui ont le front de présenter ces ordures à l'écran ont autant de problèmes à régler que ceux qui commettent ces crimes sur nos rues et dans nos foyers. Je crois que ces gars ont à démêler bien des choses, et vite. Les femmes en ont ras le bol d'avoir à écoper d'un taux de mortalité élevé.

Dans l'immédiat, ces réalisateurs mâles égocentriques et misogynes auraient bien fait de s'inspirer du film *Les fleurs sauvages* de Jean-Pierre Lefebvre. Ce film est l'exception à la règle. Il permet à TOUS ses personnages d'être grandeur nature. Les femmes, les hommes et les enfants – jeunes et vieux – peuvent vivre, travailleur et établir des rapports entre eux... et plus important encore, négocier les conditions de ces rapports. Du début à la fin des 152 minutes de projection, ce film se veut généreux. Les personnages peuvent vivre à l'aise les complexités, les désappointements et les moments de confusion extrême qui jalonnent leurs vies, tout cela à l'intérieur des limites rassurantes de la tendresse et de l'affection que Lefebvre leur porte. Ce film, tout en étant puissant de douceur, nous rappelle que bien que les changements ne cessent de survenir, il n'y a pas de raisons d'en avoir peur.

Mis à part le ton moralisateur trop évident et combien inutile des 15 dernières minutes de projection de ce film de 90 minutes, **Luc ou la part des choses** est un film ambitieux et efficace portant sur l'histoire d'un jeune homme qui «découvre»

et assume son homosexualité. Tourné à Trois-Rivières, **Luc ou la part des choses** nous rappelle que l'on peut réaliser de très bons films à petit budget.

Contretemps a été réalisé par un étudiant de l'Université Concordia. Ce film de Jean-Pierre Guyot me porte à croire que les professeurs de cinéma devraient peut-être porter plus d'attention au contenu et à la forme des réalisations de leurs élèves. À partir de ce que l'on peut retirer de ce court film de 8 minutes «grouillant d'activités», on peut constater que ce jeune homme a été principalement inspiré par (et on y revient !) la misogynie et la recherche d'astuces. Il n'est pas moins haineux envers son personnage (la femme intellectuelle) que ne l'était Woody Allen par rapport à l'intellectualisme de Diane Keaton dans **Manhattan**.

Un autre exemple du type de film dont on pourrait fort bien se passer est **La dernière y restera**. D'une durée de 30 minutes, ce film de fiction a été réalisé par Jacques Méthé. C'est ce genre de petit «bijou» de film qui veut nous faire croire que les femmes sont nées salopes. Il insinue que dès leur tendre enfance, les femmes apprennent à cultiver leurs talents de tricherie, de connivence et de supercherie. Qu'y a-t-il d'autre à retenir de ce mauvais film mettant en vedette une petite fille angélique (cheveux blonds, yeux bleus) qui «séduit et laisse tomber» un vieil homme qui lui vient en aide ? Ce film qui s'enveloppe dans une enveloppe de mystère nous amène presque à s'attendre de voir apparaître en mention de titre : L'Exorciste, 8e épisode.

Old Orchard est aux femmes ce qu'est **Elvis Gratton** pour les Québécois. Encore de l'humour qui sonne faux, tentative encore ratée de déguiser tant de honte de soi si mal déguisée. Ce n'est pas drôle d'avoir honte de soi. Cela fait même pitié. Plus important encore, c'est dangereux. Cela ne peut que signifier que nous avons ravalé notre oppression et que nous sommes toujours les meilleures victimes qui soient. Grâce à ce film, les hommes qui excellent à nous faire voir leur misogynie n'ont même pas à le faire eux-mêmes.

J'ai ensuite un échange de bons procédés à proposer. Si les hommes – tant les hétéros que les gais – veulent bien cesser de réaliser des films sur les lesbiennes, je ferai mon possible pour convaincre les femmes hétérosexuelles de ne pas réaliser de films sur les lesbiennes tels que **Désiré** de Francine Langlois.

J'aimerais bien comprendre cette manie futile qu'ont, tant **By Design** de Claude Jutras (présenté au Festival des films du monde) que **Désiré**, de vouloïr ramener les lesbiennes dans le droit chemin à la recherche du «prince charmant», mais cette fois-ci personnifié par «Monsieur Sperme», personnage qui pourrait paterner les bébés de la population lesbienne.

Je constate que, dans chacun de ces films, la maternité pour les lesbiennes ne sert que de prétexte pour ramener les hommes, tant sexuellement qu'émotivement, au centre de notre univers, et ce faisant, de diluer la politique personnelle du lesbianisme.

J'aimerais toutefois porter un dernier film à votre attention. **Le futur intérieur** est un documentaire flou (portant sur quoi exactement... ?) réalisé par Yolaine Rouleau et Jean Chabot. Ce film m'a rendue furieuse car il prétend aborder la question du mouvement féministe. Ce film fuit par sa structure... son style lui sert d'échappatoire. Ses ambiguïtés sont camouflées par la lecture de textes tirés de **Trois guinées** de Virginia Woolf et par les prises de vue de rails de chemin de fer apparemment sans fin. Il est en soi dommage que Virginia Woolf ait trouvé la vie si difficile à assumer qu'elle ait préféré mettre fin à ses jours en marchant fatidiquement dans l'eau, des roches dans ses poches. Mais aujourd'hui, je crois sincèrement pouvoir constater un bon côté à cette décision. Elle a ainsi pu s'épargner de voir jusqu'à quel point ses écrits auront été travestis. **Le futur intérieur** nous montre les femmes en tant que victimes solitaires. Lorsqu'il ne joue pas au pseudo-intellectualisme, il cache son absence de profondeur avec des tournures de style tordues telles qu'on pouvait en déceler dans les précédents films de Chabot. Ce film pourrait nous amener à croire qu'il n'existe pas de collectivité féministe au Québec. Le refus de reconnaître notre existence – nos manifs, nos fêtes et nos luttes de tous les jours – est frappant, d'autant plus que les réalisateurs ont pris la peine de se procurer des bouts de pellicule nous montrant les féministes américaines manifestant au Pentagone et les féministes d'Islande faisant la grève générale, paralysant ainsi tout le pays. Et alors ? Notre mouvement ne vaut-il pas la peine qu'on le prenne au sérieux ? Ou serait-ce plus intéressant de s'intéresser à des féministes articulées et efficaces si on ne les a pas comme voisines immédiates ?

Les seuls moments forts du film prennent place lorsque l'on nous présente une mère de famille qui décrit dans quelles conditions elle a dû élever ses enfants et comment elle perçoit la société qui la juge en tant qu'épouse et mère.

Tout ces films me confirment dans cette idée : règle générale, les femmes manquent de lieux où elles peuvent exprimer leur vécu. Mais nous ne sommes pas les victimes que les cinéastes (et les hommes en général) voient en nous. Nous sommes plutôt des survivantes. Et c'est cela qui rend le mouvement féministe si menaçant, n'est-ce pas ?

JOYCE ROCK

page flash

ALVA MYRDAL : PRIX NOBEL

Écrivaine, sociologue et autrefois diplomate suédoise, Mme Alva Myrdal n'a cessé de se battre pour le désarmement et les droits des femmes depuis 50 ans. Âgée maintenant de 80 ans, elle continue à militer pour la création d'une zone dénucléarisée en Europe. Dans les années 30 et 40, elle défendit l'idée d'une nouvelle politique de la famille. Vingt ans avant que l'idée ne fut reçue, elle réclamait déjà pour les femmes les droits égaux à ceux des hommes dans le monde du travail, les allocations familiales, la création de garderies, l'éducation sexuelle dans les écoles. Elle contribua à faire de la Suède le pays le plus progressiste en matière d'action sociale.»

LA PRESSE
14 octobre 82

Et la Scandinavie, de façon générale, continue de se signaler par son engagement pour la paix dans le monde. *ART FORUM*, revue américaine sur les arts, rapportait dans son numéro d'été un événement qui eut lieu au Musée Louisana au Danemark à l'automne 81. Conçu et orchestré par le Billedstofteater (Théâtre de l'image), il s'agit en fait à la fois de théâtre populaire, vraiment populaire, et de manifestation politique. 200 personnes (hommes, femmes et enfants) munis de gros sacs noirs en plastique remplis d'air circulent parmi les visiteurs/euses du Musée et soudainement elles figent sur place. 15 minutes plus tard, ces «zombies» déambulent lentement, en trois rangées distinctes, le long de la falaise menant à la mer. Elles/ils s'y enfoncent, l'air toujours aussi absent, jusqu'à ce que l'eau leur lèche le menton. Les sacs sont alors lâchés et la marche funèbre rebrousse chemin sous le regard stupéfait des spectateurs et spectatrices.

Le but de ce spectacle ? Trouver des images pour sensibiliser le public aux menaces d'une guerre nucléaire. Et, de dire le directeur du musée, Knud Jensen, «les artistes sont particulièrement bien placé-e-s pour le faire puisque tout leur travail consiste à trouver de nouvelles images». Qui a dit que les artistes n'ont pas de conscience politique ?

F.P.

événement

L'Outaouais, la culture et les femmes

À cause de sa proximité choquante avec Ottawa, on a tendance à traiter l'Outaouais avec un certain détachement, comme si on n'était pas sûre que cette région appartienne vraiment à la belle province. Pourtant c'est beau et mieux encore, c'est la région qui «bouge» le plus au Québec, dit-on.

Si cela n'a pas été particulièrement évident durant la Semaine de la culture des femmes de l'Outaouais (à Hull du 26 septembre au 2 octobre 82), c'est sûrement parce que c'est la première fois qu'un tel événement (et d'une telle ampleur !) avait lieu dans la région ; ensuite, parce que les activités se déroulaient à la «Maison du citoyen», euphémisme malvenu désignant un hôtel de ville flambant neuf et quelque peu aliénant, bâti sur la tête des habitant-e-s du centre-ville qui ont été largement exproprié-e-s et qui ne l'ont pas pris. Finalement – et c'est une théorie de Jovette Marchessault qui finira peut-être par écrire un livre sur le sujet ? – il faut dire que la mentalité de l'Outaouais est bien particulière. À force de se frotter aux anglophones qui visitent les bars et les restaurants de Hull au moins tous les vendredis soirs, les gens semblent plus renfrognés qu'ailleurs, faisant peu état de ce débordement et de cet *enthousiasme «latins»* qui nous rassurent et nous font tant plaisir.

Mais moi, je ne soupçonnais pas les Hulloises de tant de calme et de tenacité. Je n'ai pas entendu une des nombreuses organisatrices (membres du Théâtre des filles du Roy, pour la plupart) se plaindre du manque de public ; invoquer le climat, l'horaire, le prix de l'inscription (un peu trop élevé ?) la crise, donc, ou le peu de conscience chez les femmes... pour excuser les salles plutôt vides dans l'ensemble. Ces organisatrices savent déjà qu'elles poursuivront l'année prochaine et qu'il y aura deux fois plus de femmes et peut-être, dans cinq ans, feront-elles concurrence à la fête des Franco-ontarien-ne-s qui connut aussi de bien humbles débuts.

J'espère. Parce que les conférences de l'inimitable Jovette, instigatrice de la Semaine, par surcroît, ne sont pas piquées des vers ; le spectacle de Jocelyne Corbeil et Claire Crevier, «Plus qu'hier, moins que demain», très drôle par moments ; les chansons de Marie Savard, toujours aussi chavirantes ; la performance de Danielle Bourque, étonnante (alors que cette forme de «communication» est si médiocre et fatigante en général). Et il y a toujours un tas de choses à apprendre. Saviez-vous que le Centre d'accueil pour femmes battues de la région en a accueillies 16 000 (!) l'année dernière ? Que le périodique féministe de l'Outaouais ENTRELLES ferme ses portes mais qu'une Librairie de femmes s'est ouverte à Ottawa ? Et des tas de femmes à découvrir. Marie Vachon, par exemple.

Fondatrice du Théâtre des filles du Roy, elle y travaille depuis 1975 en tant qu'*administratrice*, réalisatrice, scénariste et comédienne. À venir jusqu'à maintenant, elle a monté et présenté une quinzaine de spectacles dont FRESHWATER de Virginia Woolf, expressément pour la Semaine de la culture des femmes de l'Outaouais, une pièce étonnante qui mérite d'être vue et revue. Marie Vachon occupe aussi des buildings à elle toute seule (en s'embarrant dans une pièce stratégique) quand les directives du Ministère des affaires culturelles ne font pas «son» affaire. Elle a convaincu l'*ex-ministre* des Travaux publics, Jocelyne Ouellette, d'acheter l'orphelinat Ste-Thérèse à Hull pour qu'il puisse servir, entre autres, à son Théâtre. Bref, un front de «boeuf» et de l'optimisme à revendre. Comment ai-je fait pour ne pas connaître cette femme avant ?

FRANCINE PELLETIER

Voici
Les SUPER-SPÉCIAUX
des librairies Classic

Que nous vous offrons pour les fêtes.

Ne manquez pas notre:

SUPER – SUPER – SUPER – SPÉCIAL

LES CANADIENS DE MONTRÉAL

Traduction de Claude Mouton

Prix rég. ~~19,95$~~

Prix Classic 6,99$

Hâtez-vous la quantité est de plus en plus limitée!

Des Best sellers à prix coupés
Profitez des spéciaux du gérant (de la gérante)

5 BEST-SELLERS À PRIX COUPÉS,
À tous les 15 jours

Les librairies Classic sont les seules librairies du Québec à vous offrir dans chacune de leurs succursales:

– 50% de livres à prix réguliers...
...parfois coupés
– 50% de livres soldés de 1,99$ à 9,99$...
... à l'année longue.

Nos clients(es) n'en reviennent pas des super-soldes Classic, c'est pourquoi ils RE-VIENNENT toujours.
Joignez-vous à eux (elles) RE-VENEZ nous voir.

La direction et les employés(es)

COSMOS de Carl Sagan
Prix rég. ~~34,95$~~
Prix Classic 16,95$ ***SUPER!***
quantité limitée

GUIDE DES RECORDS
de Guiness ÉDITION 1982
Prix rég. ~~19,95$~~
Prix Classic 9,99$ ***SUPER!***
quantité limitée

LE PETIT LAROUSSE
(français) ÉDITION 1982
Prix rég. ~~34,00$~~
Prix Classic 24,95$ ***SUPER!***
quantité limitée

LE DICT. HARRAP'S SHORTER fr.–angl angl.–fr.
Prix rég. ~~23,95$~~
Prix Classic 16,95$ ***SUPER!***
quantité limitée

L'ENCYCLOPÉDIE EN COULEURS DE LA MÉDECINE FAMILIALE
de BORDAS
Prix rég. ~~52,95$~~
Prix Classic 14,95$ ***SUPER!***
quantité limitée

page flash

Pour sortir du Moyen-Âge québécois

«En ce temps-là du moyen-âge québécois, les lesbiennes faisaient concurrence aux extra-terrestres. Elles faisaient même concurrence aux monstres du moyen-âge européen... En ce temps-là, ils nous combattaient par la politique du silence, du mépris, sans jamais prononcer nos noms». [1]

650 lesbiennes se sont réunies pour une «Journée de visibilité et de solidarité», soit la plus grande rencontre connue de lesbiennes au Canada ou au Québec, le 2 octobre 82 à Montréal. Un mini 8 mars lesbienne et autonome, avec ateliers et kiosques en journée, souper et danse en soirée.

En atelier, nous avons abordé plusieurs facettes de la vie privée et politique lesbienne : s'affirmer lesbienne, la santé, les relations, les affaires légales (contrats et testaments), la spiritualité vue comme évolution plutôt qu'évasion, les rôles et les jeux, le vécu de mère, la double marginalité (quand on n'est pas de race blanche, immigrante, juive, de classe ouvrière, grosse ou handicapée), le rapport à l'alcool, à la violence, à l'art, aux sports. De plus, un atelier sur chacune des deux principales tendances politiques : lesbianisme-féministe et lesbianisme - radicale *, débordant tous deux de participantes.

Cette rencontre a donné lieu, entre autres, à de nouveaux regroupements, à une affirmation et une précision de notre pensée et de notre identité, à un projet d'action 8 mars 83, à une fierté et un plaisir intense.

650 lesbiennes, gouines, femmes aux femmes, viragos, butchs, inverties, dissidentes ... 650 amantes.

LISE MOISAN

* *Toute ressemblance entre ces termes et des descriptions cliniques de maladies ne fait que nous faire rire !*

1/ *Jovette Marchessault,* **TRYPTIQUE LESBIEN**, *Éditions de la Pleine Lune, 1980.*

théâtre

Grandir ou les confessions d'une maman à la page

de Francine Tougas

Théâtre expérimental des femmes, Montréal, septembre-octobre 1982.

Elle est courageuse Francine Tougas. En tout cas. elle a du culot. Courageuse d'aborder les rapports entre une mère et son enfant et du culot parce qu'il s'agit d'une mise à nue, d'une réflexion personnelle, intérieure, exprimée à haute voix devant un public mobilisé pour écouter des états d'âme. Il est presque gênant d'applaudir à la fin, non pas parce que Francine Tougas n'est pas bonne comédienne, mais parce qu'on se demande si on assiste à un show ou si on est toujours dans la chambre à coucher où dort sa petite fille. Peut-être aussi est-on en train de lire son journal personnel ?

Heureusement que ses confidences sont pertinentes si elles ne sont pas d'une profondeur révélatrice. Heureusement que son jeu est bon, mais où commence et où finit le jeu dans ce genre de spectacle ? Et surtout où est la magie ? Elle est peut-être justement dans l'illusion qui nous reste à la fin d'être encore dans l'intimité de la vie d'une jeune mère tentant de poursuivre un trip personnel interrompu, mais aussi «grandi», par les charges de l'éducation. C'est vrai qu'un enfant nous pousse à nous remettre en question et à remettre la société en question. C'est vrai aussi qu'une mère qui n'y prend garde risque de voir mourir en elle tout ce qui n'est pas la mère.

Mais je l'ai surtout trouvée chanceuse Francine Tougas de pouvoir pendant une heure et demie parler d'elle et des relations qu'elle entretient avec sa fille sans être interrompue. Quelle mère peut se vanter d'avoir pareille chance, même avec sa meilleure amie ?

JOCELYNE LEPAGE

AND HERE'S...

Americans ou *Last Tango in Hunuatenango* et *Hôtel Universe*, deux comédies musicales du San Francisco Mime Troop, seront présentées pour la première fois à Montréal, Ottawa, Québec, Lennoxville et Toronto, du 31 octobre au 13 novembre 82.

Dans un langage cru et imagé, empruntant des formes théâtrales bien connues : le mélodrame, la comédie dell' arte, la bande dessinée, même le western et, bien sûr, la comédie musicale, le San Francisco Mime Troop, depuis plus de 20 ans, traite par le comique les sujets les plus sérieux et les plus brûlants d'actualité. La troupe croit, en effet, que la comédie est le meilleur moyen de livrer un message politique. Résolument engagée dans toutes les luttes de libération, le SFMT représente toujours sur scène, de manière convaincante, directe et humoristique, des gens du peuple en train de prendre en main leur situation pour en changer le cours.

Depuis 1970, date à laquelle elle écrivit *The Independent Female*, Joan Holden a signé presque toutes les pièces jouées par le San Francisco Mime Troop. Vous pourrez lire dans le prochain numéro de *La Vie en Rose* une entrevue avec une auteure aussi drôle qu'indépendante.

MARIE-HÉLÈNE FALCON

The San Francisco Mime Troop

page flash

spectacle

Montand face A

28 septembre, Théâtre Saint-Denis, deuxième soir de tournée montréalaise. Montand entre en scène. La vigueur des applaudissements me fait sursauter. Fringants comme leurs enfants aux pieds d'idoles de cuir zippé, des spectateurs à la quarantaine bien affirmée, l'acclament immédiatement en standing ovation. Bondée, la salle lui laissera $5000 en recettes chaque soir. Déjà conquise, la même salle lui pardonnera tout. Son air hagard, vaguement gris, sa voix qui déraille, plusieurs chansons niaises et celle du bébé phoque assimilé au révolutionnaire argentin persécuté ... Franchement, il aurait pu nous éviter celle-là, chez nous.

Sans doute le prix exagéré des billets, 12$ à 25$, m'aura rendue rancunière. Moi, je ne lui ai rien pardonné. Surtout pas cette grossièreté, doublement répétée, où, sans doute pour nous prouver sa verdeur intouchée, il court comme un fou, les mains tendues vers son habilleuse hurlante... Ça, c'est du spectacle ! La salle glousse et ricane. Comme elle l'a fait à Paris, Sao Paulo, New York, Québec... Personnellement, les intouchables me déprime.

ARIANE EMOND

Montand face B

2 octobre, Théâtre St-Denis. Oui, cette scène de quasi viol est superflue, grossière, incroyable. Oui, Montand manque d'émotion et les arrangements musicaux d'originalité. Oui, c'est un spectacle nostalgique, sans grand message politique ou artistique nouveau. Et pourtant, quelle performance ! De gestes, de voix, d'interprétation. Et pour un phoque ou un «hollywoodian dream» malencontreux, de bien beaux textes de Prévert, d'Aragon, de Nazim Hikmet... Une qualité certaine de présentation, sinon d'émotion. Et pourquoi bouder la dernière valse du dinosaure ?

FRANÇOISE GUÉNETTE

cinéma

Aucune commune mesure

Anne-Claire Poirier, on s'en souvient pour *Mourir à tue-tête*, un film sur le viol, un très bon film sur le viol, ce qui n'est pas peu dire. Son dernier film, *la Quarantaine*, n'a aucune commune mesure avec le précédent. Non seulement parce que le propos, un réflexion sur ce tournant de vie, est beaucoup moins impressionant que le viol mais surtout parce qu'il est traité de façon insignifiante, alors que l'autre n'avait rien des demi-mesures.

Des ami-e-s d'enfance (cinq hommes, cinq femmes) sont convoqué-e-s pour 12 heures de retrouvailles après 30 ans de séparation. Déjà, le prétexte à la mise en scène est un peu gros. On sent, d'ailleurs, «le gars des vues» partout sur l'écran, dans ces feuilles d'automne qui n'en finissent plus de nous éblouir... et on pressent que tout ça ne sert qu'à mieux préparer l'heure de vérité qui sûrement arrivera et qui, on espère, sera fracassante.

Pas du tout. Les personnages déjà trop nombreux et mal identifiés, restent poignés dans le sentimentalisme le plus crasse, s'amusant à danser des «plains» des années 50, à jouer à la bouteille, à déterrer leurs «secrets» ensevelis jadis dans le bois. C'est incroyable de constater que, rendu à une moyenne d'âge de 45 ans, on a rien à dire, sauf : «J'ai envie de vivre comme jamais» (Grosse Louise). Heureusement qu'il y en a au moins un (Tarzan) qui ne se prête pas à ce jeu insipide et ennuyant et qui le dit. Mais Tarzan se tire une balle dans la tête à la fin, et on se demande pourquoi la seule piste intéressante du film disparaît aussi gratuitement.

Dommage. J'attendais beaucoup de cette cinéaste et de sa co-scénariste, Marthe Blackburn. Dommage surtout parce que j'ai l'impression désagréable qu'avec *la Quarantaine*, Anne-Claire Poirier tente de racheter *Mourir à tue-tête* comme si, avec ce film, elle était allée trop loin.

F.P.

cinéma

À signaler

Le Troupeau
de Yilmaz Guney
Film turc, lauréat du prix pour le meilleur film au Festival de Cannes 82.
(En octobre à L'Autre Cinéma, Montréal)

Les blues... la nuit
de Daniel Rancourt
Film québécois, lauréat du prix de la critique québécoise 82.
(Du 13 au 19 décembre au Cinéma Parallèle, Montréal)

Madame, vous n'avez rien
de Dagmar Guessaz
Présente la femme collaboratrice en milieu rural et met en relief la valeur sociale et économique de sa collaboration.
(Du 15 au 21 novembre au Cinéma Parallèle, Montréal)

Dagmar Guissaz

Photo tirée de «Madame, vous avez rien» de Dagmar Guissaz. O.N.F.

À ne pas manquer

Allemagne, mère blafarde
de Helma Sanders
Film allemand, lauréat du prix du public 1980 au Festival international de films de femmes (France)
Novembre ou décembre à L'Autre Cinéma, Montréal)

Les mots/maux du silence et **Toronto**
de Hélène Doyle

De la matrice à l'asile
du groupe Autopsie
Trois vidéos produits par Vidéo-Femmes à Québec sur la psychiatrie, la folie et les femmes.
(En novembre au Cinéma Parallèle, Montréal)

Le Festival international du nouveau cinéma
(Du 29 octobre au 7 novembre au Cinéma Parallèle, Montréal)

page flash

livres

Mon cher Jean-Paul, c'est...
LA CÉRÉMONIE DES ADIEUX
suivi de
ENTRETIENS AVEC JEAN-PAUL SARTRE
Simone de Beauvoir
Éditions Gallimard, Paris, 1980.

À la lecture de ses romans, on se doutait bien qu'elle n'était pas un esprit désincarné, loin de ces préoccupations vulgaires que sont la maladie, la dégradation progressive du corps et de l'intelligence. Sous les traits de l'héroïne des *MANDARINS*, on devinait que Simone de Beauvoir parlait d'elle-même, et que là encore, sa pudeur ne révélait que rarement un tempérament que l'on sait maintenant passionné.

Voici qu'avec *La Cérémonie des adieux* cela se confirme, dans cette chronique des dernières années de Jean-Paul Sartre, son compagnon de toujours, alter ego intellectuel et témoin solidaire de toute son oeuvre. Puisqu'elle est si sincère, sans complaisance aucune, pour relater les moments où Sartre «connaissait» d'autres femmes, je ne doute pas que ses derniers mots furent pour elle, comme elle le raconte, avec son habituelle sobriété.

Je ne sais pas s'il faut avoir vu un être cher devenir presque repoussant à force de petites misères physiques additionnées pour comprendre son désespoir devant les progrès de la maladie de Sartre, mais ce livre m'a rendu Simone de Beauvoir encore plus près de moi avec son talent inégalé pour traduire les mornes lendemains d'un deuil longtemps appréhendé.

Dans les *Entretiens avec Jean-Paul Sartre*, où elle le ramène sans cesse au propos essentiel, lui qui s'égare dans ses souvenirs, elle redevient l'esprit cartésien et l'observatrice judicieuse qu'elle fut toujours. Il lui rappelle constamment qu'elle était là, jour après jour, quand elle lui fait redéfinir et expliquer la portée de ses engagements, le pourquoi de certaines amitiés qu'elle ne partage pas, ses rapports avec l'argent. Il dit «nous», elle coupe court : «vous disiez...»

Depuis ce livre, les gens qui n'aiment pas Simone de Beauvoir m'ennuient plus que jamais.

CHANTAL SAURIOL

Les Fous de Bassan
Anne Hébert
Éditions du Seuil, septembre 1982, roman, 248 p.

Été 1936. Les fous de Bassan plongent dans la mer. Le vent rend fou. Stevens Brown revient à Griffin Creek, le village de son enfance après une absence de 5 ans. Petit mâle fier, suffisant et provocateur, il sème la tourmente dans le coeur de ses jeunes cousines, Olivia et Nora Atkins. La marée a raison de cette tempête le soir du 31 août 1936, où elles disparaissent.

Construit sous forme de lettres et de journal intime, on plonge dans les entrailles du roman comme dans l'âme des personnages qui ont vécu les événements de l'été 1936, avec passion. Car tout dans ce récit émeut, inquiète et fascine. L'écriture vaste, transparente, incantatoire. L'histoire tragique où la disparition des cousines Atkins erre comme un mauvais songe. Les personnages, se transformant à la rapidité du vent et des nuages passant dans le ciel de Griffin Creek. Stevens, «au corps sauvage, au coeur mauvais». Olivia, la belle au pied palmé. Nora, sa cousine aussi rousse et clairvoyante qu'un renard. Perceval, le frère visionnaire, en perpétuel état de cris et de larmes. Nicolas Jones, le pasteur charmeur et mégalomane. Felicity, la grand-mère dauphin.

Des femmes en apparence soumises, mais étonnamment rebelles, solidaires et perspicaces.

Des hommes en apparence rois et maîtres, mais violemment minés par une incapacité profonde d'aimer.

Longtemps après avoir fermé le livre, même une fois le mystère de la disparition des cousines éclairci, leur vision m'a hantée comme elle hanta les gens du village. Comme si la réalité des faits n'avait aucune emprise sur le déroulement de cette histoire. Comme si elle n'avait tout simtance, *Les Fous de Bassan* d'Anne Hébert appartenant à l'indéfinissable, à l'invisible. Au magique !

«Ma grand-mère Felicity apparaîtra peut-être avec la lueur. Marchera peut-être sur les eaux, dans sa robe de chambre rouge et marron ? Elle n'aura qu'à puiser dans les grandes poches de sa robe de chambre pour en sortir ses deux petites-filles.»

ANNE DE GUISE

L'agenda 1983 des Éditions du Remue-ménage

Qui de nous n'a pas vécu le moment crucial d'une fin de réunion, lorsqu'il faut fixer la date d'une prochaine rencontre ? ... et toutes les femmes de sortir l'AGENDA. On ne demande plus lequel, depuis six ans, il est devenu le nôtre et chaque année toute et chacune y écrit son petit morceau de bravoure.

1982 nous a appris comment changer un pneu et réparer une toilette, 1983 veut être l'ébauche d'une autre société. Déployez les fastes de l'avenir, un avenir féministe, ont demandé les éditrices. Un vrai pensum, en temps de crise ! C'est sans doute ce qu'ont ressenti plusieurs des auteures, car il n'est pas question d'une cité radieuse ou d'un féministère aux couleurs du XXIe siècle. Peut-être avons-nous l'imagination dure à la détente, mais je croirais plutôt que nous essayons de forcer un autre imaginaire, intérieur celui-là, et traversé de bord en bord par le désir. Car dans le fond, nous ne voulons pas tant parler de l'avenir que du présent, d'un présent éclaté qui englobe tous les temps.

Le pas n'est pas facile à franchir, et plusieurs essaient encore de démontrer que cet autre monde existe, peut exister comme si nous n'arrivions pas une bonne fois pour toutes à plonger et à parler depuis l'autre rive. «Sors de leur langage. Essaie de retraverser les noms qu'ils t'ont donnés. Je t'attends, je m'attends. Reviens...»[1]

Les textes de cet agenda reflètent chacun à leur manière cette tension entre un vécu réprimé qui nous hante, et un passé-présent-futur qui ne veut plus être reporté, et c'est peut-être dans les illustrations, toutes d'une rare qualité, que se déploie le mieux ce nouvel espace que nous cherchons à dire.

Soyons donc au rendez-vous et bonne année.

CATHERINE ÉVEILLARD

1/ *Luce Irigaray, «Les femmes, la pornographie et l'érotisme», Seuil, 1978.*

Photo: Suzanne Girard Plessigraphe

musique

Wondeur Brass «Hot»

La fanfare a grandi et elle se porte rock/new-wave. Elle a quand même gardé de son enfance ses cuivres chauds et gourmands, en les métissant électriques. Elles se nomment *Wondeur Brass*, sept femmes, sept musiques, sept chanteuses, sept solistes. Ce groupe vient de produire un 45 tours aux deux faces excitantes. «Parano», un rock paranoïaque où après deux ou trois mesures on ne peut s'empêcher de danser et «Go à Do», un délire symphonique qui débute un peu lentement puis, à force de répéter le même motif sonore, nous envoûte. «Go à Do» c'est une voix qui s'amuse à la Nina Hagen, un piano très intelligent en délire, une batterie qui a déjà rêvé à «Pierre et le loup» de... Mozart! «Parano», elle, nous reste dans la tête et nous mène allègrement au prochain spectacle de *Wondeur Brass*.

Juliette, 14 ans, a aimé; Denise, 28, aussi; Simone, 49, de même! On peut acheter ce 45 tours lors des spectacles de *Wondeur Brass*, à la librairie *Dulu* sur la rue Duluth ou chez Dutchy's sur la rue St-Laurent à Montréal.

P.S. : le pressage et la gravure sont impeccables!

MADELEINE CHAMPAGNE

cinéma

Guy de Maupassant

Michel Drach
France (1982)

Les fantasmes machistes et les angoisses existentielles de Guy de Maupassant auraient pu demeurer inconnus pour notre paix intérieure. Film ennuyeux par surcroît où j'ai retrouvé tout ce que je déteste dans un film : propos insignifiant rabrillé par des effets techniques qui ne convainquent de rien sinon de l'inutilité de cet abus pelliculaire.

A.E.

Le cinéma, l'érotisme et les femmes

Toutes les femmes, cinéastes ou non, sont invitées à participer à un film «compilation» portant sur l'érotisme féminin. Elles devront faire parvenir un film de trois minutes (Super 8 ou 16 mm) avant le 30 décembre 1982, à Barbara Hammer, Women's International Film, C.P. 2446, Berkeley, California 94702, USA.

J.R.

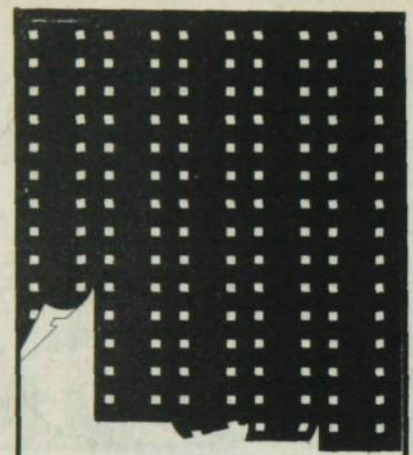
Université de Montréal
Faculté de l'éducation permanente

Madeleine Parent

grande figure du monde syndical
donnera une série de
3 CONFÉRENCES
sur le thème

Mouvement syndical et travail des femmes

LIEU: Université de Montréal
Pavillon 3200 rue Jean-Brillant
(Le local est indiqué à l'entrée)
DATES: jeudi, 18, 25 novembre
et 2 décembre à 19:30
FRAIS: 20 $ pour la série
de 3 conférences
INSCRIPTION: en personne
le premier soir



denyse coutu
photographe
(514) 273-4923

Hélène Bélanger, d.c.
Docteur en Chiropratique

SUITE 900
407 ST-LAURENT
MONTRÉAL, P. QUÉ.
MÉTRO PLACE D'ARMES

SUR RENDEZ-VOUS
871-8520

LINDA BUJOLD MEd.
Psychothérapeute

Psychothérapie et Counselling pour
femmes, anglais et français.

Sur rendez-vous
(514) 271-4846 residence
(514) 486-2049 bureau

Tél.: 527-0974

Danièle Tremblay, B.Sc., C.M.

Thérapie individuelle, conjugale
et familiale

6, est Boul. St-Joseph
Montréal H2T 1G8

Tél.: 273-9259

Marie Cabana, psychologue

Thérapie individuelle, conjugale
et familiale
Animation de groupe de croissance
et de relations humaines

6247 St-Vallier
Montréal H2S 2P6

BUR. LAVAL
(514) 688-1044

BUR. C.C.P.E.
1497 EST, BOUL. ST-JOSEPH
MONTRÉAL H2J 1M6
(514) 522-4535

Luce Bertrand, M.PS.
PSYCHOLOGUE

"Une femme à l'écoute des Femmes"

PEURS - DÉPENDANCES - CULPABILITÉ
HÉTÉROSEXUALITÉ - HOMOSEXUALITÉ
CROISSANCE - CHEMINEMENT

page flash

livres

Chère voisine
CHÈRE VOISINE
Chrystine Brouillet
Éditions Quinze, 1982
FUITES ET POURSUITES
Éditions Quinze, 1982

Ce livre aurait pu être une bonne nouvelle, bien ramassée, efficace. C'est un roman trop long de 202 pages, à la typographie gonflée et très aérée, qui a néanmoins remporté le prix Robert-Cliche cette année. C'est un thriller et je dois me porter à la défense de l'auteure en admettant que je n'aime pas les thrillers ; je leur préfère les bons vieux romans policiers pleins de mystères, d'indices et de rebondissements.

De plus, les personnages manquent de subtilité : le meurtrier est très dégoûtant ; l'héroïne, Louise, est très absente par rapport à elle-même et souffre d'invraisemblance chronique ; et le rédempteur, Victor, est un grand naïf comme il n'en existe plus, le moindrement qu'on écoute les nouvelles. En plus, tous les personnages féminins sans exception sont des espèces d'êtres sans substance, presqu'illettrées, bouches bées devant les beaux mâles, l'oeil palpitant et le reste à l'avenant. Est-ce ainsi que l'auteure comprend et admet les femmes ou laisse-t-elle parler délibérement des personnages un peu attardés ? Je n'ai pas réussi à le savoir. Par ailleurs, il y a quelques bonnes trouvailles d'écriture et de situation qui laissent présager que Chrystine Brouillet nous donnera d'ici quelques années de bons vrais frissons dans le dos.

Je vous recommande cependant la nouvelle qu'elle a publiée dans un autre livre des Éditions Quinze, *Fuites et poursuites*, un recueil de nouvelles policières. Sa nouvelle a pour titre «Premier amour» et ça se passe dans un couvent avec des bonnes soeurs. Intéressant... Il semble qu'un vent nouveau soufflera sur le genre policier si les gens d'ici se mettent de la partie.

HÉLÈNE PEDNEAULT

De la renaissance à la rue Duluth
LA VILLE AUX GUEUX
Pauline Harvey
Pleine Lune, 1982, 250 p. 9,95$

Pauline Harvey. Retenez bien ce nom. C'est celui d'une conteuse magique. Son deuxième roman, qui vient de paraître aux Éditions de la Pleine Lune, «*La ville aux gueux*», étonne autant que le premier, «*Le deuxième monopoly des précieux*», signe que l'auteure a tenu ses promesses. Une imagination rare dans ses débordements, une originalité incontestable. Ses gueux de la Renaissance (Renaissance de la rue Duluth avant le balayage par les restaurants, peut-être ?), et ses sorcières, on les suit avec un immense plaisir dans leur aventure «culturelle» rocambolesque à la cour du roi Arthur (en réalité le pouvoir) et dans les bas-fonds de la ville. Dans ce roman allégorique, Pauline Harvey («ta dactylo va taper, attention ton taxi va t'appeler», c'est d'elle) donne aux poètes, artistes, piliers de taverne, amuseurs et amuseuses publics, bohèmes, rêveurs et rêveuses et féministes du centre-ville le pouvoir qu'ils ne savent pas toujours qu'ils détiennent.

J.L.

Photo : Beverley Allison

Adrienne Rich, passionnément
NAÎTRE D'UNE FEMME
La maternité en tant qu'expérience et institution.
Adrienne Rich
Denoël/Gonthier, coll. Femme, 1980, 300 p. 24,95$. Version originale.
OF WOMAN BORN
Norton, 1976, coll. Bantam Books (poche), 328 p. 2,95$.

D'Adrienne Rich, je n'avais lu jusqu'ici que deux textes assez courts. Courts mais poignants. D'abord «*Les Femmes et le sens de l'honneur, quelques réflexions sur le mensonge*» (Éditions du Remue-ménage, 1979), vibrant plaidoyer en faveur du courage de dire la vérité entre femmes. Ensuite *La Contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne*» (dans Nouvelles questions féministes, mars 1981), bouleversante réflexion sur la «normalité» des rapports hétérosexuels des femmes, étayée d'un regard neuf, large et généreux.

Naître d'une femme que je referme après un compagnonnage d'un mois est un livre remarquable, sans doute un des plus beaux essais que j'ai lus de toute ma vie. Voilà le livre que j'emporterais sur une île déserte ! Mais il est parfaitement irrésumable...

En exergue, cette phrase tirée de l'*Enfer* de Dante, donne le ton : «Mais pour parler du bien que j'y trouvai, je révélerai d'autres choses que j'ai vues.» En dix chapitres, qui sont autant d'essais, l'auteure aborde différents aspects de la maternité avec honnêteté, pertinence et passion.

Honnêteté de décrire longuement, entre autres, ce sentiment aigu, cette «souffrance de l'ambiance» que ressentent tant les mères à l'égard de la maternité, ce lieu «cerclé de tabous, miné d'appellations erronées» où s'entrelacent étrangement la colère et l'amour, le plaisir et la douleur. Pertinence aussi d'analyser la maternité comme l'institution patriarcale qu'elle est devenue et qui vise à faire en sorte que ce potentiel des femmes soit soumis à l'autorité masculine. «Par la plus parfaite et la plus déroutante des contradictions, elle (l'institution) a privé les femmes de leur corps en les y emprisonnant.» Passion de comprendre «le noeud de la colère, de la tragédie, de l'excès d'amour, du désespoir» et de révéler ainsi «tout l'appareil de la violence institutionnalisée braqué contre l'expérience de la maternité». Et qu'enfin nous puissions imaginer mille autres façons de la vivre à notre goût.

ARIANE EMOND

LE BISTRO
ST. DENIS
BAR · RESTAURANT

vos hôtes:
JEAN-PIERRE
JEAN-VICTOR

1738 rue St.Denis, Montréal, Qué. H2X 3K4
tél. (514) 842-3717

RIEZ, C'EST BON POUR VOUS!
La course à pied, c'est bon pour la santé... le rire aussi...

COUREZ VOUS ABONNER À CROC

BASE de PLEIN AIR

la cabouse

Pour un p'tit
train de vie
plein de VIVANCE
ET DU PLEIN AIR EN
TOUTES SAISONS...

ROUTE 125 (819) 424-2552
SAINT-DONAT

page flash

livres

À SIGNALER :

Lettre de Californie
Jovette Marchessault
Nouvelle Optique, 1982, 67 p.

Ce petit livre, merveilleusement bien fait, est un hommage à Meridel Le Sueur, romancière, historienne, journaliste et mémorialiste du début du 20e siècle. Une prose toujours aussi poétique, passionnée, célébrant l'histoire des femmes que Jovette finira bien par toute nous faire connaître.

F.P.

Des experts, des femmes : 150 ans de conseils prodigués aux femmes
Barbara Ehrenreich et Deirdre English
Éditions du Remue-ménage, 1982, 346 p.

Si, comme moi, vous avez beaucoup aimé *Sorcières, sages-femmes et infirmières* des mêmes auteures, vous allez adorer ce livre qui s'inscrit dans la même veine mais avec une vision beaucoup plus large. C'est toute une analyse, en fait, des transformations survenues lors de la «révolution industrielle» et de ses conséquences sur les femmes. Une brique mais combien lucide, claire et passionnante !

F.P.

La moitié des prix

«Lettres québécoises», revue de l'actualité littéraire d'ici distribuée également en France, consacre presque la totalité de son numéro de l'automne à la «Littérature féministe, Littérature au féminin» et orne sa page couverture d'une sculpture-totem de Jovette Marchessault. Citer les noms de toutes les écrivaines élues serait trop long ici et vous enlèverait le plaisir d'aller voir par vous-mêmes. Je signale au passage deux entrevues du même homme avec Jovette Marchessault et Louky Bersianik, intéressantes dans la mesure où elles (les entrevues) partent de zéro. Si l'intervieweur semble sur ses gardes avec Jovette et pose des questions beaucoup plus longues que ne le sont les réponses de l'interviewée, il est plus à l'aise avec Louky qui en profite pour nous révéler des aspects inconnus et fascinants de son oeuvre. La revue nous permet également de constater que dans la liste des lauréats des prix littéraires décernés chaque année, les femmes ont eu leur juste part en 1982, c'est-à-dire, si j'ai bien compté, la moitié des prix.

J.L.

divers

Marinades

«Le bain flottant s'adresse à tous. Que vous soyez un homme d'affaires, un scientifique, un mystique, un sportif, un employé de bureau ou un ouvrier, le bain flottant peut vous apporter le bien-être que vous recherchez depuis longtemps.»

Directly from California, où «l'on flotte comme on va à la messe», les bains flottants ou «tranquility tanks», de leur nom d'origine, ont fait leur apparition à Montréal. Promettant une créativité accrue, la paix de l'esprit et une meilleure réalisation de soi-même (tout au moins pour un homme), voici «LA méthode de relaxation». Assez curieusement, on m'y a invitée. J'y suis allée, curieuse.

J'ai été étonnée. Je m'attendais à de l'eau – sur quoi d'autre flotte-t-on ? – mais pas à être enfermée. Car il s'agit, en fait, d'une espèce de grand four à pain (fibre de verre à l'extérieur, plastique-bleu-barboteuse à l'intérieur) de 8 pieds de long, 4 pieds de haut et de large, où reposent 175 gallons d'eau chaude (93.4°) et 800 livres de sels d'Epsom, ce qui effectivement ferait flotter n'importe qui.

Il fait noir comme la tombe, là-dedans. On peut toujours laisser la porte du four ouverte mais c'est pas sérieux. Après tout, l'eau est filtrée, l'air circule (paraît-il) et la lumière, les sons, les courants d'air sont à proscrire. Relativement confiante, je m'y glisse, ferme la porte après quelques hésitations et, oui, flotte comme un «bouchon de liège». Gluante comme un poisson, je pratique quelques arabesques pour ajouter au pittoresque.

N'ayant plus mon poids à supporter, je ne devrais pas sentir mon corps, m'a-t-on dit. Je vérifie. Je pèse à peine, c'est vrai. Je sens les contours de mon corps mais rien à l'intérieur, comme une poupée gonflable. Sauf la tête, je sens toute ma tête, maudite grosse tête aussi. Et puis, d'Ophélie, à qui je pense, à la masturbation qui me tente – une heure c'est quand même long – ça me vient : envoûtement chaud, douillet, humide, calme, isolé, protecteur. Sacrement. On m'invite à payer 20$ par séance pour retrouver un utérus !

Ça y est. J'ai envie de pipi. Ça ne doit pas être recommandable quoique personne m'ait dit le contraire. Bon, du calme. Je ne veux pas gâcher mon expérience... Mais on dirait que l'air se fait plus rare. Je prends de grandes respirations scientifiques : nez bouché. Je frotte et puis, ça vient de s'éteindre. 800 livres de sel dont 20 dans les narines et 10 dans la bouche.

En sortant, j'ai toujours envie de pipi et je m'ennuie tout à coup des massages que me donne, comme nulle autre, mon amie Marie.

Les bains flottants ? À proscrire aux claustrophobes. À recommander aux obsédé-e-s par la maigreur, aux jeunes en mal de sensations nouvelles et surtout aux riches.

F.P.

La maman de l'année

Martine Leclercq de Wondeur Brass

Photo : Suzanne Girard, Plessigraphe

la Fripe

PRÊT-À-REPORTER

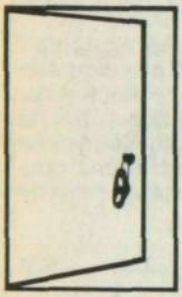
5395 AVE. DU PARC MTL. TEL. 495-4736

L'OCCAZE

769 BELLECHASSE (@ BEAUBIEN)
272-7600

DISQUES + B.D. USAGÉS

BÉDÉS NEUVES 20% de RÉDUCTION



librairie
l'androgyne

livres pour:
lesbiennes
gais
féministes
enfants

3642, boul. st-laurent
2ème étage
NOUVELLE ADRESSE DEPUIS 1 2 83
au nord de prince-arthur
tél: 842-4765

cheap thrills
1433 BISHOP ST. TEL. 844-7604

Vente et achat
de disques et
livres usagés

LE RESSAC ENR.

Achat et Vente
de livres et disques
usagés

844-4541
317 est, Ontario
près St-Denis

Samedi
jusqu'à 18:00

et les mots pour le dire
s'impriment clairement

les presses solidaires inc.
2381 Ave Jeanne d'Arc
Montréal, Québec,
H1W 3V8
tél: 253-8331

Services de photocomposition, mise en page, caméra, impression, assemblage

librairie
opuscule
LIVRES D'OCCASION

842-4989

4690 ST-DENIS
(angle Gilford, métro Laurier)

JAMBETTES

par

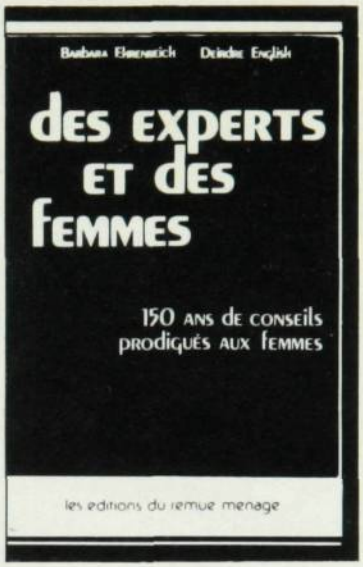
Andrée Brochu

Faites-lui voir l'année en rose

ABONNEZ-VOUS ET SAUVEZ 4$! ! !

Comme nous avons dû augmenter le prix unitaire de LVR, de 2 25$ à 2 50$, l'abonnement aux mêmes tarifs est encore plus avantageux pour vous.
Et pour nous :
un exemplaire vendu en kiosque nous ramène 1 25$,
un exemplaire d'abonné-e, 1 75$.
Vos moyens financiers sont nos moyens d'action.

Abonnement (1 an/6 numéros) -
Ordinaire 11$. -
De soutien 20$. -
De mécène 50$. -
International, voie de surface 18$. -
Par avion 24$.

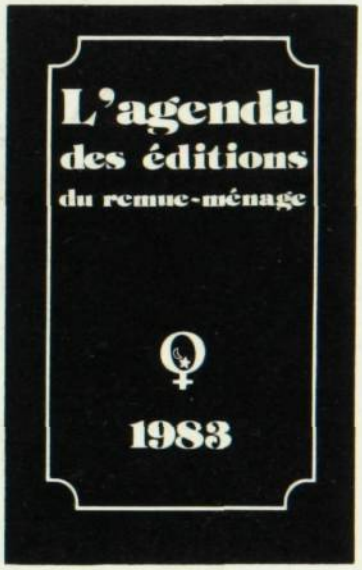


DES EXPERTS ET DES FEMMES
de Barbara Ehrenreich et Deirdre English

Des experts et des femmes aborde, en la reconstituant et en l'analysant, la réponse scientifique au problème des femmes, telle qu'elle a été élaborée au cours du siècle dernier par une nouvelle classe d'experts — médecins, psychologues, spécialistes en économie domestique et en éducation des enfants.

Enfin, une analyse qui révèle la réification idéologique et énonce clairement le fondement et le processus de notre exploitation.

352 pages
15.95$ l'exemplaire



L'AGENDA 1983
En collaboration

Direction FUTUR, l'Agenda 1983 des Éditions du remue-ménage vous convie à explorer ce que serait une société féministe.

illustré
9.00$ l'exemplaire

MA VIE COMME RIVIÈRE 1939-1949 TOME 2
de Simonne Monet Chartrand

Le deuxième volet de cette autobiographie s'ouvre sur la déclaration canadienne de guerre à l'Allemagne nazie, soit en septembre 1939. Il se referme après le règlement de la grève des mineurs d'Asbestos (1949).

Les événements évoqués dans le cadre de ces dix années soulignent les difficiles tâches à accomplir à la fois comme femme, mère et citoyenne engagée dans une action socio-politique à caractère revendicatif.

À paraître en novembre

les éditions du remue-ménage

C.P. 607, Succ. C, H2L 4L5
Mtl, (514) 845-7850

ASSEZ !

les emplois coupés
les salaires abaissés
les garderies fermées
de se faire harceler

ON N'A PAS LES MOYENS DE RECULER

POUR L'ÉGALITÉ

LES TRAVAILLEUSES
DU SECTEUR PUBLIC

CSN